













Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

CS P  
L A  
**MEDECINE,**  
LA CHIRURGIE,  
E T  
**LA PHARMACIE**  
DES PAUVRES;

*Par feu M. PHILIPPE HECQUET, Docteur-  
Regent, & ancien Doyen de la Faculté  
de Medecine de Paris.*

NOUVELLE EDITION.  
TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES;  
Chez { DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.  
DURAND, à Saint Landry & au Griffon,

---

M. DCC. XLIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

517372

LSP

R

128.7

14125

1749

1.2



LA  
MEDECINE,  
LA CHIRURGIE,  
ET  
LA PHARMACIE  
DES PAUVRES.

---

SECONDE PARTIE.  
*SUITE DE LA MEDECINE.*

---



ES diverses Professions  
sont, par rapport aux Pau-  
vres qui les exercent,  
comme autant de climats  
différens, dans lesquels on contracte  
des maladies causées particuliere-  
ment par la nature de l'air qu'on y

*Tome II.*

A

respire. C'est au Medecin à faire une étude singuliere de cette variété, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remedes qui lui sont propres. C'est pour cela qu'après avoir parlé en général des causes des Maladies, & de la nature des Remedes qui conviennent à chacune d'elles; je vais à présent entrer dans le détail que demandent les Maladies des Pauvres, relativement à leurs différentes Professions. Cependant, comme la plupart des maladies qui les affligent, ne sont assez souvent causées que par le peu d'attention qu'ils apportent, soit dans les alimens dont ils se nourrissent, soit dans certaines précautions qui pourroient les garantir de mille accidens, je pense que le régime qui leur conviendrait le mieux pour les préserver de maladies, seroit le *régime maigre*. J'ai montré évidemment & mis dans tout leur jour, il y a plusieurs années, dans mon *Traité des Dispenses du Carême*, les raisons de préférence de ce régime sur le *gras*. On peut les voir encore dans mes *Observations sur le Régime Maigre*, qu'on trouvera inférées à la fin de la *Pharmacie des Pauvres*, Tom.

III. du présent Ouvrage , & qui font une espece d'Extrait du Traité *des Dispenses* , ou comme un petit Supplément à ce Traité. Je fais bien que ce que j'y dis , ne sera pas du goût de tout le monde ; puisque j'y fais l'éloge du régime maigre , & de l'usage des légumes , que je prétens être plus salutaires que tout autre aliment. Mais je suis persuadé , que si l'on pouvoit rappeler les Pauvres à cet usage , il y auroit parmi eux moins de malades , ceux qui le deviendroient recouvreroient plutôt la santé , & ils seroient plutôt en état de vaquer à l'exercice de leurs professions , & à l'éducation de leurs enfans. Au reste , ce que j'avance sur l'utilité des alimens *maigres* , n'est pas un sentiment qui me soit particulier. J'ai pour moi ce qu'il y a de plus fameux dans l'ancienne & la nouvelle Medecine. Parmi les Modernes , on a les Ouvrages de MM. PORTIUS , RAMAZZINI , CHEYNE , &c. dans lesquels ils ont non-seulement conseillé l'usage habituel des graines , & des légumes , ils ont de plus démontré , par des preuves tirées de la plus saine Physique , que

l'usage du *maigre* étoit très salutaire pour la conservation de la santé ; & que même, dans la plupart des maladies, il étoit préférable au régime *gras*, qu'il semble qu'on se soit fait une loi de prescrire indifféremment à tous les malades que l'on traite. Voilà ce que j'avois à dire pour le présent sur cette matiere. A l'égard des sages précautions qui mettroient les Pauvres à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en particulier de chaque Profession.

On voit par conséquent que mon dessein n'est pas seulement de guérir les maladies des Pauvres ; je voudrois encore les prévenir : C'est à quoi les Charités des Paroisses devroient, ce me semble, faire une attention particuliere. On dépense considérablement pour rétablir la santé des Pauvres malades ; au lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conserver. Il est vrai qu'outre la docilité qui seroit nécessaire de leur part, il faudroit aussi que les personnes charitables qui sont à la tête des bonnes œuvres, se donnassent quelques peines pour répandre à propos



dans des familles obérées des secours utiles : mais à quoi ne se porte-t-on pas dans le service des Pauvres , lorsque c'est la charité de JESUS-CHRIST qui nous presse ! *Charitas CHRISTI urget nos.* L'humanité nous invite à secourir nos semblables ; & la Religion nous apprend que c'est un état de véritable & solide félicité , que celui des personnes qui consacrent leurs travaux au soulagement des Pauvres : *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem.*

Pour revenir à mon sujet , je vais traiter maintenant des différentes Maladies par rapport aux différentes professions , aux différens sexes , & aux âges différens. Je me réserve en traitant cette matiere , d'y semer encore quelques traits au sujet des précautions dont on pourroit user dans chacun de ces états pour prévenir les maladies : Ainsi cette partie de la Medecine , sera un composé de Pré-servatifs & de Remedes , dans lequel chacun trouvera les moyens de conserver sa santé , ou de la rétablir lorsqu'elle viendra à s'altérer.

---

*LES MALADIES DES ARTISANS.*

**L**ES ARTISANS sont partagés en différentes classes. Les uns sont continuellement exposés au feu ; comme les *Maréchaux*, les *Serruriers*, les *Armuriers*, les *Cloutiers*, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau ; tels sont ceux qui nettoient les *puits*, les *égouts*, les *cloaques*, &c. tels sont aussi les *Blanchisseuses*, les *Teinturiers*, &c. Il en est dont la profession les expose à respirer un air grossier & mal-faisant ; tel qu'est celui que respirent ceux qui travaillent aux *mines*, & aux *carrières*. D'autres enfin ont à essuyer mille incommodités nécessairement attachées à telle & telle profession, & qui affectant le sang d'une façon différente, demandent aussi pour chacune d'elles des préservatifs & des remèdes particuliers. Chaque état, chaque Profession trouvera ici sa place. J'entrerai dans quelques détails qui ne seront peut-être pas du goût de certaines personnes un peu trop délicates mais au reste je me flate de ne pas déplaire à ceux

qui aiment le bien public , & qui font bon gré à quiconque fait des efforts pour le procurer.

Les *Serruriers* , les *Maréchaux* , les *Armuriers* , les *Cloutiers* , les *Verriers* , &c. sont toutes personnes dont le Medecin doit croire le sang chargé de particules ignées , qu'ils respirent par toutes les parties de leur corps. C'est pour cela que les *Serruriers* & les *Armuriers* sont particulièrement sujets à des *ophthalmies* , & semblables maux d'yeux , suivant la raillerie que le Poëte Satyrique \* fait du Pere de DEMOSTHENE , qui étoit chassieux , parce qu'il exerçoit le métier d'Armurier. Le moyen de se garder de ces sortes d'inflammations , ce seroit , suivant la remarque de RAMAZZINI , que ces Artisans s'astreignissent à un régime rafraîchissant , tel que le même Poëte l'indique dans l'usage des bettes :

I.  
Maladies  
des Serruriers ,  
des Maréchaux ,  
des Armuriers ,  
des Cloutiers , des  
Verriers ,  
&c.

————— *Fabrorum prandia , betæ.*

Mais le remede particulièrement propres à ces maux d'yeux , c'est l'usage du lait de femme , appliqué en maniere de collyre. Et lorsque le mal va trop loin , il faut en venir à la

\* JUVENAL, *Satyr.* X.

saignée , au petit-lait , & aux eaux d'orge *émulsionnées*. La raison de ces maux d'yeux se tire de ce que le fer étant battu chaud , envoie une infinité de particules *métalliques-sulphureuses* , lesquelles tenant les yeux de ces Artisans continuellement irrités , les enflamment , & leur causent des *ophthalmies*. Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement , contribuent aussi intimement aux infirmités qui leur arrivent , & qui leur sont communes avec ceux qui manient le *soufre* , qui le travaillent , ou qui l'emploient dans leurs ouvrages. C'est pourquoi ceux qui le fondent , tombent dans l'*asthme* , & sont sujets à des *ophthalmies*. C'est ce qui rend si dangereux les métiers de ceux qui ont à manier le *salpêtre* & le *soufre* , pour préparer la poudre-à-canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui *souffrent* les tonneaux , pour conserver le vin , éprouvent ces accidens , aussi-bien que les femmes qui emploient le *soufre* dans leur blanchissage. On appelle cependant le soufre le *baume* du poumon ; mais ce titre en lui n'est supportable , suivant la remarque d'un savant

Medecin - Chymiste \*, que quand on en a séparé l'*acide* de la partie *sulphureuse* ; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui emploient l'*esprit de soufre* dans tant de maladies de poitrine ; pratique, dit RAMAZZINI, qui fait voir l'ignorance de tels Medecins. Je dis la même chose de ceux qui emploient cet *esprit* dans les bouillons pour guérir la galle ; parce qu'ils ne savent pas distinguer dans le soufre sa partie *grasse-balsamique*, de son *acide*. Le premier remède contre les vapeurs de soufre, c'est que les Ouvriers doivent se les épargner autant qu'il leur est possible : mais le cas arrivant que leur poitrine s'altère, ils n'ont rien de meilleur à pratiquer que les tisanes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulsionnée, l'usage habituel de l'huile d'amandes douces, & surtout des eaux laiteuses par le mélange d'un peu de lait de vache sur beaucoup d'eau. Mais, à en juger par les impressions des fumées du *charbon*, des *minéraux*, & des *métaux*, il n'est guere d'Artistes qui méritent plus de trouver place parmi les infir-

\* ETMULER.

mes que font les mauvaises vapeurs, ou les fumées empoisonnées, que les Chymistes ; témoins leurs héros, PARACELSE & VAN HELMONT, qui se sont attirés de si grands maux par les vapeurs (a) auxquelles ils se sont exposés en préparant leurs secrets. Ceux qui les ont suivis (b), ont essuyé de semblables maladies, comme les *coliques*, les *asthmes*, les *pissemens de sang*, les *convulsions* (c). Ajoutez à cela ce que dit ce même Auteur (d) d'un Chymiste de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chafieux, asthmatique, & sans dents, tout ce mal étant causé par la force de l'impression des vapeurs ou fumées métalliques. A tout cela ces Chymistes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remèdes, que dans l'usage de l'*huile d'amandes douces*, du *lait d'anesse*, ou de *vache*, & des bouillons de *chou rouge*. Au surplus M. RAMAZZINI auroit cru faire injure à Messieurs les Chymistes, de leur proposer

(a) Voy. RAMAZZINI, *De Morbis artificum*.

(b) ETMULLER, JUNCKER.

(c) Voyez TACHENIUS.

(d) RAMAZZINI, pag. 493.

des remèdes ; puisque c'est chez eux , à ce qu'ils pensent , que se trouve le sanctuaire de la vraie Médecine. Cependant il leur fait observer, avec autant de finesse d'esprit que de justesse , qu'il les prend en *flagrant délit* ; puisque , sans égard pour un art aussi merveilleux que le leur , ils vont prendre en d'autres boutiques, c'est-à-dire , dans la *Pharmacie Galénique* , des remèdes à leurs maux.

C'est donc un état sujet à bien des infirmités . que celui dans lequel on est continuellement exposé aux vapeurs du feu. En effet , comme dit VAN HELMONT . le feu est le destructeur des choses , & le meurtrier des corps ( *rerum corruptor & mors* ) ; il suffit , pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les maladies qu'ont à essuyer les Ouvriers qui manient le feu ; tels que sont, par exemple, ceux qui travaillent aux *verreries* , & qui cherchent ainsi les moyens de gagner leur vie, s'exposent continuellement à la perdre , parce qu'ils sont à tout moment parmi les fourneaux , les forges , & le fer. D'ailleurs les matières qui se *vitrifient* , n'ont à la vérité ni odeur , ni fumée , ni va-

peur : mais pour les amener au point de *vitrification*, le feu qu'on y emploie est si furieux , qu'il faut des jeunes gens de vingt ans , & des plus vigoureux , pour y travailler ; encore ne peuvent-ils y résister que jusqu'à l'âge de quarante ans , quoiqu'ils ne travaillent que six mois de l'année. C'est qu'étant obligés de se mettre continuellement presque nus, à cause de l'excessive chaleur des fourneaux , ils deviennent sujets aux inconvéniens mortels qu'il y a de passer immédiatement du chaud au froid. Voilà cependant à quoi les contraint l'ardeur du feu ; car l'action excessive en est telle , que ces Ouvriers commencent par souffrir des maux d'yeux si extraordinaires , que leurs globes s'en appetissent dans leurs orbites ; & la raison en est sensible , c'est que ces organes étant tout d'eau , de lymphe , de graisse , de membranes , enfin tout de substance humide , ils tombent dans cette espece d'*atrophie* , que leur cause l'impression du feu terrible qu'ils ont sans cesse à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'est pas encore tout ; une soif intolérable les tour-



mente, sans oser s'accorder un verre d'eau, parce qu'ils ont l'expérience qu'elle leur est mortelle, à cause des *pleuresies*, ou autres maux semblables de poitrine, qu'elle leur attire. C'est donc au vin tout seul, & au vin pur, qu'ils ont recours, c'est-à-dire, qu'ils se brûlent l'intérieur du corps, en même-tems que les ardeurs des feux & des flammes les consomment en les desséchant par le dehors. Peut-on trouver une Profession plus meurtrière pour les personnes qui l'exercent ! Une réflexion sur la qualité des boissons dont les Chinois font usage dans les plus grandes chaleurs, & au milieu des sueurs, ne pourroit-elle point procurer aux Ouvriers des *verreries* un secours très-salutaires pour se précautionner contre les inconvéniens des chaleurs excessives qu'ils ont à essuyer ? Cette Nation très-sage à plusieurs égards, se moque des Européens, qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour se défatéger dans les chaleurs de l'été ; au lieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les *boissons chaudes*, & principalement du *thé*, dont ils prennent abondam-

ment ; ce qui leur est très salutaire. Sur ce modele, les Ouvriers des *verriers* s'épargneroient les dangers de l'eau froide ( qu'ils ont raison d'appréhender, ) en bûvant abondamment ou du *thé* légèrement infusé , ou des infusions *theiformes* de *capillaires* , de fleurs de *violettes*, de *coquelicot*, ou bien de l'eau pure chaude , toute seule , ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de *scorfonere* , avec un peu de *reglisse*. Ces boissons , sans les morfondre , tempéreroient l'ardeur où le feu réduit leur sang , sans qu'il y eût à craindre que la transpiration en fût altérée.

Ces mêmes boissons chaudes conviennent encore parfaitement aux Ouvriers qui travaillent aux *forges* , & aux *Fondeurs* , en un mot , à tous ceux qui sont employés aux *fonderies*. Ceux qui travaillent aux *briqueteries* , & aux *tuileries* , se trouvant aussi très-exposés aux feux ardens de leurs fours , ou de leurs fournaïses , ne peuvent rien faire de mieux que de se servir des mêmes précautions. Le travail des *briques* fut celui dont PHARAON se servit , comme étant

le plus bas , le plus humiliant , & en même - tems le plus laborieux , & le plus ruineux à la santé , dans le dessein où il étoit de faire périr le Peuple Hébreu. En effet , c'est un métier qui tient toujours ses ouvriers dans la boue , & qui les oblige de passer souvent d'auprès leurs fourneaux au grand air , pour y expoter les *briques* ; tout cela sans aucun égard aux différentes dispositions de l'air chaud ou froid , du matin , du midi ou du soir. De combien donc de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui , par état , sont attachés à un métier si dangereux pour la santé ! Faudra-t-il aller chercher bien loin les causes des *fluxions* , des *rhumatismes* , des *paralysies* , & , qui pis est , des *pleuresies* , ou semblables fièvres aiguës , peut-être malignes , auxquelles deviendront sujets les faiseurs de *briques* ? Car que le Peuple Hébreu ait été exempt de ces infirmités , ou semblables , puisqu'il n'en eut aucune pendant tout le tems qu'il traversa le Désert , c'est-à-dire , pendant quarante ans , c'est ce qui relève le miracle de ce merveilleux voyage , en

ce que le Peuple Hébreu ayant fait dans le travail des *briques* tout ce qu'il falloit pour devenir infirme, il se soit nonobstant conservé en parfaite santé pendant un aussi long tems. Rien n'est si bon pour obvier à tous les maux dont on est menacé dans le travail des *briques*, que le régime humectant, tempéré & abondant; & c'est l'avis de l'Auteur du *Traité des Maladies des Artisans*. Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du Peuple Hébreu, qui gémissoit sous la captivité des Egyptiens; car, malgré les travaux énormes dont la malignité de PHARAON se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point, qu'ils se multiplirent assez pour faire appréhender à cette ingrate Nation, que ce Peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellens légumes, des melons, des concombres, des oignons, &c. dont ils étoient grassement nourris, contribuoit infiniment à leur embompoint; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir des oignons, des concombres, & des melons qu'ils avoient quitté en Egypte:

te : *In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones, &c.* (a) Est-il sorte d'aliment plus propre à faire un sang frais, doux & tempéré ? D'autant plus que les chairs qu'ils regrettoient, étoient les chairs des poissons qu'ils avoient pour rien en Egypte : *Recordamur piscium quos comedebamus in Ægypto gratis* (b). Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à travailler aux briques & aux tuiles, sont bien éloignés de se trouver dans cette abondance d'alimens aussi humectans, aussi rafraîchissans, & aussi nourrissans, que les concombres, & les poissons, que les Hébreux avoient pour rien. Ainsi ces pauvres gens se trouvent exposés à tous les maux que peuvent leur attirer des travaux aussi pénibles & aussi mal sains, que sont ceux de faire des briques. Le Savant RAMAZZINI auroit espéré pour eux un merveilleux préservatif dans l'usage des Bains publics, comme le pratiquoient les Artisans, parmi les Romains, à la fin de leurs journées : mais ce secours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en feroit-ce

(a) Num. cap. xi. v. 5.

(b) Ibidem.

pas un à y substituer, que de leur conseiller de s'accoutûmer à se laver souvent les bras & les jambes? Car c'étoit encore un usage en quelques endroits, de ne laver tous les jours que ces parties seulement; au lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neuf jours, qui étoient les tems de certaines foires parmi les Romains. C'étoit donc un usage journalier alors de se laver les bras & les jambes à la fin des travaux: *Corpus laboribus rusticis fessum, non quotidie lavabatur; nam, ... brachia & crura quotidie abluebant ... cæterum toti Nundinis lavabantur* (a). Et la raison de ces loions, c'est qu'elles servoient à ôter les crasses que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier, ou du plâtre, amassoit sur ces parties: *Scilicet abluebant sordes quas opere collegerant* (b). Or ce sont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les briques, &c.

II. Les Ouvriers qui travaillent le plâtre, & la chaux, ou qui les emploient journellement à faire des

Maladies  
des Plâ-  
triers,  
&c.

(a) SENEC. *Epist.* 89.

(b) *Ibid.*

statues, ressembtent, à bien des égards, ( surtout par ceux sous lesquels nous examinons ici les métiers ) aux Ouvriers qui font les *briques*, ou qui ( comme les *Maçons* ) les emploient. Car outre que chacun ou plusieurs des uns ou des autres sont exposés à la chaleur de fourneaux très - ardens , très desséchans & très - vaporeux , le plâtre & la chaux ont chacun en leur particulier de très-pernicieux inconvéniens. Les Auteurs qui ont traité des Minéraux , pensoient assez que le plâtre & la chaux étoient des substances congenerées , comme s'ils avoient les mêmes qualités ; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu astringente , ou emplastique , parce qu'elle est sensible dans la chaux. Mais le plâtre a quelque chose de bien plus dangereux ; en ce que ces vertus de la chaux sont *passives* , au lieu qu'il en est une dans le plâtre des plus actives & des plus puissantes, c'est une *elasticité* manifeste , qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve. Si un vieux bâtiment, sou-

tenu par des colonnes qui viennent à manquer, menace de ruine, il a besoin d'être étayé, jusqu'à ce qu'on ait rétabli ou substitué d'autres colonnes. Or c'est un usage parmi les Architectes, d'unir ou de faire joindre les colonnes au bâtiment qu'elles doivent soutenir, avec du plâtre, préféralement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris, que le *plâtre* fait tellement relever toute la masse du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes se séparent d'elles-mêmes du bâtiment qu'elles soutenoient. Au lieu que quand ils emploient la *chaux* pour faire joindre les colonnes aux bâtimens qu'elles ont à soutenir, les étayes demeurent tellement en souffrance par le poids du bâtiment, que la chaux laisse affaïsser, qu'il faut employer la force pour séparer ces étayes, & leur faire quitter prise d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend sans doute de quel effet doit être suivi le ressort du *plâtre*, lorsqu'il affecte les vaisseaux, & principalement ceux du poumon. Car la vapeur du *plâtre* suivant l'air qui entre dans les bronches du poumon, & venant ensuite à déployer



son élasticité contre les parois de ces conduits, qui sont les premiers organes de la respiration, il se fait alors une telle compression dans les vaisseaux sanguins & nerveux, que la circulation du sang & des esprits se trouve tout à la fois arrêtée, ou extrêmement gênée. Faut-il après cela s'étonner si l'on voit les *Plâtriers* devenir *asthmiques*, *cachectiques*, & enfin mourir malheureusement ? GALIEN & les Medecins venus depuis lui, ont proposé des spécifiques contre les impressions du plâtre ; les uns conseillent l'usage de la lessive de *cendres de sarment* ; d'autres préfèrent ces *cendres* en substance, & d'autres recommandent les *crottes de souris*. Mais l'Auteur du Traité des Maladies des Artisans, préfère à toutes ces drogues, l'*huile d'amandes douces*, & les *émulsions communes*, dont il a vu de bons effets.

La *chaux* a de sa part de grands dangers ; car sa vertu desséchante va jusqu'à un tel point sur les parties nerveuses ; que, suivant l'observation d'un grand Praticien \*, tout le

\* AMATUS LUSITANUS.

cerveau en souffre , de manière que le principe des nerfs s'affoiblissant , toute l'œconomie animale tombe en ruine , & en particulier le poumon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De - là vient que , suivant la remarque d'un célèbre Auteur \* , les villes bien policées ne doivent point souffrir dans leur enceinte les *chaufours* , comme on les appelle , ou les fours à-chaux. Bien plus, il est ordonné par la Police que ces fours ne soient point trop proche des villes , parce que les fumées ou vapeurs , qui en sont très-malfaisantes , se font sentir de loin. A quels dangers donc ne seront pas exposés les Ouvriers qui fabriquent la *chaux* ! Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tisanes faites avec la *guimauve* & les *violiers*. L'usage habituel du *beurre frais* est encore bon dans le régime de ces Ouvriers , & surtout le *lait de vache* noyé dans beaucoup d'eau ; parce que rien ne remédie plus promptement , selon RAMAZZINI , à la sécheresse de la gorge , ou à l'irritation du poumon.

\* PAULUS ZACHIAS , *Quest. Medico-legal.*

Il me semble que j'ai assez parlé de l'effet ou de l'impression de la chaleur & du feu sur le corps des Artisans qui y sont exposés par leurs métiers : si l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera de quoi aider les Pauvres en plus d'une manière. Mais il est d'autres infirmités très-dangereuses, que contractent ceux qui sont obligés de travailler dans des endroits humides & froids, & dans des souterrains ; tels sont les *Carriers* & les *Cureurs de puits*, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impression d'un air renfermé, froid & pesant, auquel leur corps est exposé. Car quelle convenance peut-il y avoir entre la qualité pure, lucide & éthérée des esprits animaux qui régissent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, sulphureuses, salines & pesantes qui remplissent ces antres empoisonnés ? Quel plus dangereux *contraste* peut il arriver dans l'œconomie animale ! D'un autre côté, quel dérangement ne souffre pas la transpiration dans un Ouvrier qui se trouve obligé à respirer habituellement un air froid & humide ! Et enfin, par

III.  
Des Carriers, &  
des Cureurs de puits.

rapport au corps de ces pauvres malheureux , quel étrange poids sur toute leur peau , laquelle étant comprimée par un air grossier & épais , ne donne point d'issue à l'évaporation des sucs qui ont à transpirer , pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaisse , s'appesantit intérieurement sur le sang ! Alors donc l'atténuation du sang venant à s'altérer dans le poumon , c'est l'origine des affections *asthmiques* , *cachectiques* , *rhumatisantes* , auxquelles deviennent si sujets ces sortes d'Artisans. C'est la condition des *Cureurs de puits* ; aussi deviennent-ils si infirmes , qu'il est fort ordinaire de les voir mourir à quarante ou cinquante ans\* : observation qui revient à celle qu'on a faite sur ceux que leurs professions obligent à être souvent sous terre , comme dans les *mines*. L'on a remarqué que tous ces métiers sont très-meurtriers , & rarement voit-on ces sortes d'Ouvriers parvenir à un certain âge. M. RAMAZZINI conseille aux *Cureurs de puits* , pour prévenir autant qu'il est possible les maux

\* Voy. RAMAZZINI , pag. 676.

dont ils font menaces , de se munir , en descendant dans les puits , d'un petit sachet pendu à leur cou , dans lequel on aura enfermé une gouffe ou deux d'*ail* , pilées avec un peu de *camphre* : ils se frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'*eau-de-vie camphrée*, ou quelque esprit de vin aromatique. L'usage du *tabac* en fumée , ou par le nez , est encore un préservatif qui se porte continuellement en poche ; car un *Cureur de puits* peut y descendre en fumant. Enfin ils prendront , en descendant dans les puits , une cuillerée d'*eau thériacale*. Si en sortant ils se trouvoient trop mal , il faut au plutôt les mettre au lit , leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude , ou d'infusion de petite sauge ; on les frottera par tout le corps avec une serviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud , ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouses seches ; & , si le cas le requiert , l'on en viendra à la saignée , pour dégager le sang, en même-tems qu'on leur fera avaler un gros de confecton d'hyacinthe , avec vingt-quatre grains de poudre de la

Comtesse de Kent , dans un verre d'eau de *chardon benit*.

C'est un remede fort utile , en pareil cas , que la *friction* par tout le corps , comme on l'a dit , quand un Cureur de puits se trouve extraordinairement incommodé au sortir d'un puits , où il aura eu beaucoup à souffrir. Mais ce seroit une excellente pratique pour tous ces Ouvriers , & même pour les *Briquetiers* , les *Chaufouriers* & les *Plâtriers* , de s'accoutumer à se frotter , surtout le soir à la fin de leur journée , les bras & les jambes : car rien ne les délasseroit tant ; parce que ces agitations des muscles & des parties frottées , contribueroient singulierement à décroasser les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conseil est très-salutaire ; c'est le même que le Medecin PORTIUS donnoit aux Soldats de l'Armée de l'Empereur : & si des Soldats sont susceptibles de pareils avis , on peut fort bien les donner à des Ouvriers qui sont chez eux , lorsqu'ils ont tout le tems & la facilité qu'exige la pratique de ces avis.

Une autre observation à faire au

sujet des Ouvriers qui travaillent aux *Carrieres*, c'est de les prémunir contre les vapeurs qui exhalent de certaines pierres. Car tout étant *transpirable* dans la nature, jusqu'aux marbres les plus durs, il est des exhalaisons qui se communiquent aux Ouvriers dans de certaines Carrieres. En pareil cas, l'application du petit sachet pendu au cou, contenant quelques *gouffes d'ail* malaxées avec le *camphre*, peut avoir de grandes utilités. Il faudroit aussi qu'ils eussent soin de se frotter avec quelque esprit de vin aromatique; & cela pour se faire un *atmosphère artificiel*, qui serve de préservatif contre l'air malsain qui les environne. Ce n'est pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des pierres. Les Ouvriers qui ont à les tailler, comme sont les *Statuaires* & les *Marbriers*, ont à se garder d'une poudre fine & impalpable qui se détache de ces sortes de matériaux, de manière que sans qu'ils y pensent, il s'en forme comme des graviers dans le poumon, dans l'estomac, & ailleurs; & de-là se font des concrétions pierreuses. En effet, c'est par-

IV.  
Des Mar-  
briers,  
des Sta-  
tuaires,  
& des  
Tailleurs  
de Pier-  
res.

là qu'un Auteur célèbre (a) prouve que les pierres qui se forment dans le corps humain , ne se font pas toujours par la faute du sang & des humeurs. Un autre Auteur , fameux Anatomiste (b) , rapporte qu'il a disséqué un corps de ces sortes d'Ouvriers , dans lequel il sentoît que son scalpel labouroit , pour ainsi dire , dans les viscères , comme au travers d'une terre sabloneuse. L'on a là-dessus d'autres observations encore (c) , qu'il seroit trop long de rapporter ici. Mais du moins tout cela prouve que l'on ne peut trop recommander à ces Ouvriers de boire assidument de l'eau chaude pendant leur travail , & même de se mettre dans l'habitude de prendre souvent de la casse en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'huile d'amandes douces de tems en tems ; & tout cela pour empêcher que cette poudre ne s'amoncelle dans l'estomac , & pour l'entraîner par les felles. Les Statuaires qui emploient le plâtre à faire

(a) WEDELIUS.

(b) DIEMERBROECK.

(c) Voyez RAMAZZINI , de *Lapidarum Morbis*.



leurs statues , ou leurs bustes , ont quelque chose de semblable à appréhender ; car il s'élève aussi continuellement du *plâtre* qu'ils mettent en œuvre , une poudre fine , qu'ils respirent , laquelle endommage leur poumon : ainsi ils ont besoin des mêmes précautions que les *Marbriers* & les *Tailleurs de pierres*.

Mais si les marbres & les pierres transpirent des matieres dangereuses à la santé , les *terres* ont aussi leurs exhalaisons , qui sont à craindre à ceux qui creusent la terre ; tels que sont les Ouvriers qui creusent des *puits nouveaux* , ou qui en r'ouvrent lorsqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce sont des vapeurs étouffées , plus ou moins minérales , lesquelles sortant des terres qu'ils ont à remuer , peuvent les tuer sur le champ , ou les empoisonner pour le reste de leur vie , par les infirmités que leur occasionne le remuement de ces endroits. Le remede à de si grands maux , consiste à se précautionner , non de la part des drogues , mais par de sages prévoyances qui rendront impuissantes ces exhalaisons.

V.  
De ceux  
qui tra-  
vaillent  
dans la  
terre.

*nouveau puits* à creuser, il doit autant qu'il peut s'affûrer de la nature du terrain qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut qu'il tâche, s'il y a quelques Montagnes voisines, de se mettre bien au fait des qualités des matieres que l'on fait qu'elles contiennent; par exemple, les unes renferment des matieres plus ou moins *minérales, sulphureuses, mercurielles, plombées, nitreuses, vitrioliques, &c.* qui influent dans les terres voisines, & dans les eaux qui les pénètrent & les traversent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'est jamais blâmable dans ces Ouvriers, d'avoir soin de ne creuser la terre qu'à différentes reprises, &, à chaque fois qu'ils se reposeront, de faire brûler de la poudre à canon, ou chose semblable, dans le creux de quelques piés qu'ils auront fait d'abord: ainsi pénétrant jusqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront sûrement pour leur santé; pourvû que ce soit à travers un air qu'ils se feront fait, en brûlant de tems en tems de la poudre à canon dans la fosse qu'ils auront creusée. C'est une semblable précaution

que doivent prendre ceux qui ont à r'ouvrir des *puits* qui auront été *bouchés* depuis long-tems ; savoir , d'y jeter , avant que d'y descendre , des matieres combustibles & allumées , qui constituant par leur fumée une espece d'atmosphère nouveau , corrigent le mauvais air qui s'est amassé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques petits fagots de bois odoriférans , comme de sapin , de genievre , de bottes de papier enflammées ; ou bien un flambeau allumé , qu'on y descendra renversé & attaché à une chaîne de fer. L'Ouvrier après cela risque moins à se commettre à une telle épreuve. Mais le moyen le plus sûr pour connoître au juste la qualité de l'air sur lequel on a quelque soupçon , ce seroit d'y descendre un chien , ou un chat , enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui est renfermé dans ce creux , par l'effet qu'il feroit sur le corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails où je m'arrête , pour des sujets auxquels le

monde communément ne fait pas grande attention. Quoiqu'il y ait des métiers vils & bas, ils sont cependant nécessaires. D'ailleurs la vie des Ouvriers, quels qu'ils soient, n'a rien de vil ; elle est autant de l'infirmité du Créateur, que celle des Puissans du siècle ; & un Medecin a-t-il autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Princes.

VI. Des Ouvriers qui curent les égouts, les retraits, &c. Les Ouvriers qui travaillent à curer les *égouts* & les *cloaques*, & principalement ceux qui sont établis pour nettoyer les *retraits*, méritent une attention particulière. En effet, ce seroit une injustice bien criante, que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui hasardent leur santé & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais cru qu'une profession aussi sale & aussi basse, pût avoir quelque chose d'intéressant pour la Physique, & qui fût au-dessus de ses lumières. C'est pourtant ce qui arrive, selon l'observation constante rapportée & confirmée par l'Auteur du *Traité des Maladies des Artisans*. Car ayant voulu savoir par

lui-même, d'un *Vuidangeur*, dans le tems qu'il étoit à travailler dans la fosse, pourquoi il le faisoit avec tant de précipitation, ce pauvre malheureux lui répondit que c'étoit pour en sortir au plutôt, afin de sauver ses yeux, ou ne pas devenir aveugle. En effet, cet Auteur ayant interrogé plusieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la Ville de *Modene*, sur ce qui leur avoit occasionné la perte de la vûe, il apprit de ces Mendiens qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les *égouts*. Or la singularité de ce cas, c'est que ces Ouvriers de *basses-œuvres* avouent tous, qu'il n'y a que leurs yeux qui souffrent des vapeurs qui s'élevent des ordures qu'ils nettoient; de sorte que ni le *poumon*, ni aucun autre viscere n'en souffre rien. On demande donc à la Physique Médicinale la raison du choix que font les yeux, des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, sans qu'elles intéressent aucunement le cerveau, ou la poitrine, &c. L'on fait les antipathies du *lievre marin* avec les poumons; des *cantharides* avec la vessie; de la *torpille* avec le

genre nerveux, qu'elle engourdit par son seul contact. Sur toutes ces antipathies, l'on n'allegue guere que des *vertus occultes*, des *je ne sais quoi*, des rapports secrets ; & l'on ne voit pas trop comment cette science si orgueilleuse pourra rendre d'autre raison d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des métiers. Elle se sauve pourtant à la lueur des lumieres de sa partie *experimentale*. L'on fait ( parce qu'on l'a remarqué dans des contagions ) que les odeurs de telles ordures écartent la peste ; de sorte que le venin de cette maladie ne prend presque pas sur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en sont si vilainement parfumés. Bien plus, il se trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'affûrer, que le spécifique contre la Peste étoit renfermé dans ces sortes de matieres. Y auroit-il une preuve plus sensible que les viscères du corps humain se trouvent dans quelque sorte de sympathie, ou, si l'on ose le dire, d'intelligence ou de complaisance avec les ordures qui sortent par les selles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions ?

Quoi qu'il en soit , l'on demande les remedes de cette étrange *ophthalmie*. Le Docteur RAMAZZINI les a appris du Vuidangeur qu'il interrogeoit dans la fosse : *C'est*, lui répondit ce pauvre malheureux , *qu'au sortir de cette vilaine besogne , je vais m'enfermer dans le lieu le plus obscur de ma maison, où je laverai mes yeux avec de l'eau tiède*. Ce Medecin ajoûte , que dans la suite , en traitant ces sortes de malades , lorsqu'il a trouvé l'*ophthalmie* trop considérable , il n'a pas fait difficulté d'ordonner la saignée , pour ensuite employer , en façon de *collyre* , le vin blanc vieux & bien mûr , afin de rappeler à l'organe qui a singulierement souffert , les esprits animaux , & comme inviter , par cette application , ce volatil spiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le *nerf optique*. A cela l'on ajoûte un conseil pour ces pauvres malheureux ; c'est qu'il seroit à propos qu'ils se frotassent amplement le globe des yeux avec du *lait tiède* , avant que de descendre dans la fosse , & qu'ils se barbouillassent les paupieres avec de la *crème* bien douce & bien nouvelle , pour

rompre, autant qu'il est possible, ou émousser le rude abord de l'action mordicante des sels qui s'élèvent si abondamment de cette masse d'ordures.

Ces vapeurs qui attaquent si fortement les yeux des Ouvriers des *bas-fes œuvres*, ne sont pas les plus funestes qu'ils éprouvent; il y en a une qu'ils appellent le *plomb*, dont les effets sont bien plus terribles. Lorsque ces malheureux descendent dans des latrines ou puisards, dont les ventouses n'ont pas été soigneusement tenues ouvertes, la lumière qu'ils portent toujours avec eux pour s'éclairer, enflamme cette vapeur, qui les suffoque dans l'instant. Ceux qu'on retire assez vite, échappent quelquefois à ce fatal accident: mais la brûlure universelle de leur peau leur fait souffrir des douleurs cruelles, & les prive souvent de l'usage de plusieurs de leurs membres.

C'est sans doute l'effet si subit de cette vapeur enflammée qui lui a fait donner le nom de *plomb*, par comparaison à l'effet de la balle d'un fusil.

Ces vapeurs agissent quelquefois



d'une façon plus lente , mais toujours également funelle pour les pauvres Ouvriers ; savoir , en leur coupant peu-à-peu la respiration , & leur appesantissant la tête d'une manière insensible , au point qu'ils tombent comme s'ils étoient frappés d'une véritable apoplexie.

Il est bien difficile de remédier aux accidens de ces vapeurs qui s'enflamment avec explosion ; la mort qu'elles causent est subite , & comparable à celle de ceux qui sont frappés du tonnerre. On a presque toujours trouvé leur poulmon flétri , contus , & lacéré , avec un épanchement ichoreux & sanguinolent dans la poitrine. Effet de la commotion subite , & auquel il n'y a pas de remède.

Ceux qu'on a tiré assez tôt pour les échapper à ce funeste accident , & qui ont eu le corps tout brûlé , avoient pour leur plus fâcheux symptôme , une grande difficulté de respirer , comme s'ils eussent été attaqué d'une pleurésie sèche ; & il a fallu les traiter en conséquence pour les échapper. Ce qui a le mieux réussi pour guérir leurs brûlures , a été

*l'onguent populeum*, dans lequel on a préalablement fait bouillir une bonne quantité de feuilles de la plante appelée *Stramonium ferax*.

Mais il y a un moyen très-simple de prévenir ces funestes accidens; c'est de jeter dans la fosse ou dans le puisard, quelques poignées de paille enflammées avant que d'y descendre, c'est le moyen d'épuiser cette vapeur, qui se consume à mesure qu'elle s'enflamme, & qui ne cesse ordinairement de brûler que lorsqu'elle est entièrement consummée.

Il est à remarquer que la plupart de ces vapeurs ne prennent fin que lorsqu'on leur présente de la flamme, le charbon n'agissant pas sur elles : on doit au moins laisser passer vingt-quatre heures avant que de descendre dans le puits, & s'assurer, en répétant l'expérience, s'il ne s'est pas reproduit de nouvelles vapeurs. Avec cette précaution aussi simple, on n'aura rien à craindre de ces terribles effets.

On préviendra d'une manière, tout aussi simple, les effets de l'autre espèce de vapeur qui suffoquent

d'une maniere insensible; elles ont cette propriété, que la flamme s'y éteint dès qu'elle y est exposée pendant quelques secondes, comme elle fait dans la machine pneumatique, on ôte l'air qui l'environne : c'est pourquoi il est à propos, avant que de descendre dans ces sortes d'endroits, d'éprouver par le moyen d'une lampe ou d'une chandelle attachée au bout d'une corde, s'il n'y a point quelque vapeur de cette nature; car on apperçoit alors la flamme de là lampe s'éteindre peu-à-peu : or la promptitude avec laquelle elle s'éteint, fait juger de la quantité de cette vapeur. Pour l'épuiser entièrement, il ne s'agit que de faire descendre, environ au tiers de la profondeur du puits, un réchaud de feu bien allumé, & de le renouveler jusqu'à ce qu'il ne s'éteigne plus, à moins que ce ne soit en le consumant & se réduisant en cendres : alors il n'y a plus de vapeurs à craindre.

Mais s'il arrive que, faute de ces précautions, quelque pauvre Ouvrier se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, le

mal n'est pas absolument sans remèdes. On aura d'abord recours aux frictions des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps, pour tâcher d'y ranimer la circulation interrompue, & entretenir la chaleur & la fluidité du sang. On excitera principalement les organes de la respiration, par l'éternuement, par l'odeur des esprits volatils, présentés cependant avec précaution, en essayant de faire avaler un peu d'oxymel scillitique pour exciter une petite toux; enfin on aura recours à la fumée de tabac qu'on fera entrer par le nez, dans la bouche même, en même-tems qu'on donnera des clystères de la décoction de la même plante: il ne faudra pas cesser d'agiter le corps, jusqu'à ce qu'on apperçoive la respiration rétablie. Alors on fera avaler quelque léger cordial au malade, comme une cuillerée ou deux d'eau de mélisse composée, délayée dans un peu d'eau de canelle orgée: ce cordial ne manquera pas de ranimer les forces, & d'achever de rétablir la circulation qui aura été suspendue.

Je dois remarquer ici, que l'usage

ge où l'on est de saigner précipitamment les malades dans ces fortes d'occasions , où le malade tombe en foiblesse & sans connoissance , est pernicieux , & accélère souvent la mort : car lorsque le poumon cesse un moment ses fonctions , il faut de toute nécessité que le sang s'y accumule & abandonne ses extrémités ; d'où s'ensuit le froid qu'on ne manque pas d'y appercevoir. Il seroit donc bien plus prudent d'attendre pour faire la saignée , que la circulation soit un peu rétablie. Elle réussira alors bien mieux , & procurera un soulagement infailible.

Je ne dois pas oublier ici que les mêmes remèdes conviennent parfaitement bien aux accidens qui arrivent à ceux qui sont surpris par la vapeur du charbon , de la braise , &c. renfermés dans des chambres étroites & bien fermées. C'est un malheur qui n'est que trop fréquent parmi les pauvres gens , qui faute d'être logés commodément , ou pour épargner du bois que leur faculté ne leur permet pas de brûler , se chauffent avec du charbon & de la braise qu'ils allument dans des poëles de fer.

Les accidens qui leur surviennent sont tout-à-fait semblables à ceux des vapeurs dont nous venons de parler : la vapeur qui s'élève du charbon est d'une nature sulfureuse, qui détruit le ressort de l'air, & agit sur les organes de la respiration, en les rendant paralytiques.

Ces malheurs arrivent quelquefois aux Boulangers qui renferment dans des caves de la braise mal éteinte, & qui sont quelquefois frappés de mort lorsqu'ils y descendent imprudemment, comme on en peut voir différentes histoires dans les Auteurs.

VII.  
Des  
Plombiers, des  
Potiers  
d'Etain  
& de  
terre, des  
Fondeurs,  
&c.

Voici des vapeurs d'une autre sorte ; car non seulement elles s'attaquent à quelque organe en particulier, mais elles se prennent précisément aux causes premières & principales de la vie. Ce sont les *exhalaisons*, ou les *fumées* métalliques ou *minérales*, soit *mercurielles*, soit *vitrioliques*, soit *nitreuses*, qui s'élèvent des matières que travaillent certains Ouvriers, lesquels s'empoisonnent dans leurs maisons aussi malheureusement que le font ceux qui travaillent aux mines. Ces Ouvriers sont les

*Plombiers*, les *Potiers d'étain & de terre*, les *Fondeurs de cloches & de canons*; enfin ceux qui travaillent aux *monnoies*, soit pour faire la séparation des métaux, soit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainsi développés par le feu, il se porte dans le genre nerveux de ces sortes d'Ouvriers, des *volatils minéraux*, qui pervertissent le *suc nerveux* dans sa *crase*, dans ses qualités & sa circulation, jusqu'à tel point, que toute l'œconomie animale se bouleverse par les affreux maux que contractent ces Artisans. Le *plomb* & l'*étain* fournissent surtout & adondamment de ces vapeurs; & c'est pourquoi les *Plombiers* de profession, & ceux qui emploient le plomb, comme les *Potiers d'étain & de terre*, tombent en peu de tems dans des paralysies qui les tiennent estropiés pour le reste de leur vie. C'est l'effet du *saturne* ou du *plomb*, puisque sa vapeur, quand il est fondu, fixe le *mercure*, suivant l'observation du célèbre BOYLE. De même le plomb fondu, entre les mains & sous le nez des *Plombiers* & des Artisans de même genre, répand

dans leur cerveau une vapeur de *saturne*, qui fait sur les esprits animaux ou la trépasse nerveale le même effet de *fixation* qu'opere sur le mercure la vapeur du plomb fondu. C'est pour-quoi ils deviennent *cachectiques*, bouffis, avec un teint livide; tous symptomes qui dénotent la gêne que souffrent le sang & les esprits, & qui annoncent à ces pauvres malheureux une suite d'infirmités aussi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne sont pas toutes les mêmes; elles sont quelquefois *mercurielles*, *virioliques*, *nitreuses* ou *arsenicales*. Semblables en cela à ces minieres qui empoisonnent ceux des *Verriers* qui travaillent les cristaux, ou qui colorent les verres; car cette masse vitrifiée, qui n'avoit ni odeur, ni couleur, ni fumée par elle-même, n'est pas plutôt mêlée de borax & d'antimoine qu'elle répand ces *haleinées* empoisonnées qui ruinent la santé de ces Ouvriers. Pour ce qui regarde les *Potiers* & les *Plombiers*, il arrive souvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux se soulevant contre elles, il en résulte les *coliques* les plus cruelles & les



plus difficiles à guérir; ce sont celles qu'on appelle avec raison, en Médecine, *Coliques de Potiers*. Ces accidens sont les plus ordinaires parmi ces Ouvriers: mais ils ne sont pas les seuls; témoin l'observation d'ETMULLER \* touchant ce Potier d'étain qui devenoit *noctambule* pendant vingt-quatre heures, lorsqu'il travailloit sur l'étain. Car c'est l'effet, dit ce savant Auteur, des fumées mercurielles des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'étain; volatil qui étant mêlé avec le *nitre*, acquiert une vertu *fulminante*: après quoi il n'est plus étonnant qu'il s'en élève des *explosions* par tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux *Potiers de terre*; ce sont des *vertiges*, qui attaquent assez souvent ceux qui travaillent à la roue; & à d'autres d'entr'eux de semblables étourdissemens sont suivis d'affections ou d'accès épileptiques. Enfin, on observe que ceux qui vernissent de *mercure* les glaces pour les miroirs, non seulement deviennent

\* Voyez ETMULLER, *Colleg. Consultat. Cas. 17.*

sujets aux *asthmes*, aux *stupeurs* ou engourdissemens des membres, mais encore qu'ils tombent quelquefois en *apoplexie*, dans le tems qu'ils appliquent le mercure sur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajoûter à ces Ouvriers ceux qui font métier de broyer les *couleurs*; car les vapeurs *arsenicales*, *mercurielles*, &c. qui s'élevent des matieres qui se broient sous leurs yeux & par leurs mains, les empoisonnent, s'ils ne se precautionnent contre elles.

Ces precautions sont aussi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux *mines*. Car l'on voit comment les Ouvriers qui se sacrifioient à cette profession, se couvroient les mains & les bras de gants, les jambes & les piés de brodequins, les cuisses de cuissarts, indépendamment des sortes de caleçons qu'on leur faisoit; enfin c'étoit des masques de verre, ou de certaines vessies, dont ils se couvroient les yeux, le nez & tout le visage, & qui ne leur permettoient de voir que le plus nécessaire pour conduire leurs travaux. Les Artisans d'aujourd'hui qui sont exposés à ces

dangereuses *vapeurs*, trouvent dans ces sortes de préservatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. En effet le plus grand remède seroit celui qui pourroit les garantir; d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'est que la Médecine ne paroît pas jusqu'à présent leur avoir donné des secours aussi efficaces que leurs maux sont grands: On les donne donc dans le public pour incurables; ensuite l'on se disculpe, en disant qu'HIPPOCRATE après avoir dit qu'il faut savoir distinguer les maladies incurables, ajoûte qu'on doit s'en tenir aux remèdes *palliatifs*, ou à ceux qui sont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidèlement pratiqué cet avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant sur les minéraux? L'on avoit sagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymistes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étoient obligés de quitter leurs grands *Arcanes* pour se renfermer dans les Remèdes *Galeniques*, parce qu'ils y trouvoient des secours

plus réels que dans les Remedes ou Préparations *Chymiques*. Ne seroit-ce donc point pour s'être trop oublié sur cette observation, qu'il est si rare de voir guérir de leurs maladies les Artisans qui travaillent sur les *metaux*, ou qui les emploient ? Car deux erreurs capitales possèdent les esprits à ce sujet. 1°. Ce sont des matieres minérales, des métalliques, des vitrioliques, &c. dont on relève les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes minéraux ont commis ; ce sont des *huiles de tartre*, des *esprits de vitriol*, des *volatils* les plus *explosifs*, des *mercuriels*, &, outre cela, les purgatifs les plus violens, savoir, les *turbiths*, les *antimoniaux*, les préparations de *mercure* purgatives, que l'on préfere, parce que l'on donne à ces drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des minéraux. Les succès l'ont-ils prouvé ? Au contraire, tous ces maux ne sont-ils pas demeurés ou mortels, ou incurables ? D'ailleurs cette idée de *malignité* est-elle bien fondée ? A-t-on fait à ce sujet toutes les réflexions nécessaires ?

On

On le croiroit, à voir la façon dont on se comporte aujourd'hui ; car il est d'usage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la *malignité*. Mais, en suivant cette vue incertaine, on laisse sûrement gagner le fond du mal, savoir, l'inflammation du sang, & l'irritation du genre nerveux ; choses qui se présentent d'abord, & qui tuent les malades, ou les rendent infirmes pour le reste de leur vie, avant que le Medecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le sel, l'acide, ou l'alcali, le fixe, ou le volatil, le sulphureux, ou le balsamique, qui doit être opposé aux saveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le sang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obscurité, & par conséquent plus de dangers & d'infidélités sur la Medecine que l'on pratique sur les Artisans qui travaillent ou qui manient les minéraux. 2°. L'autre erreur, aussi pernicieuse pour le moins, c'est le décri où l'on met la *saignée* dans ces maladies, dans lesquelles on répète, en toute occasion, qu'elle y est dangereuse, comme on l'en accu-

se dans toutes les maladies malignes ; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on propose d'y combattre, savoir, la *malignité* dont on s'occupe uniquement. Cependant, quelque considérable que put être cette *malignité*, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Medecin, que ce qu'il voit, & ce qu'il touche, savoir, l'ardeur, l'inflammation, & l'irritation convulsive des parties, dont les *attitudes* font connoître l'état & la cause qui les tient dans ces dispositions contraires à leur état naturel. Est-il donc si difficile de comprendre combien le sang intercepté par les directions changées dans sa circulation, cause de *congestions phlegmoneuses* ou inflammatoires ? Une telle certitude peut-elle faire appréhender la *saignee* ? Au contraire, quelle affreuse incertitude de la part des remèdes que l'on cherche, sans les avoir encore trouvés, pour les opposer aux *saveurs* ou qualités *malignes* des humeurs auxquelles on attribue les maladies des Artisans qui travaillent sur les *métaux* ! Mais toutes ces maladies, pour être bien comprises, doivent être rapportées aux

affections de poitrine, suivant le conseil de M. RAMAZZINI (a). Or ces affections, dans les Artisans, sont la plupart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en second; au lieu qu'en premier ce sont, suivant la remarque de VAN HELMONT, des *asthmes secs*, ou, suivant celle de WEDLIUS, des *asthmes de montagne* (b), comme on le trouve prouvé dans un Traité fait exprès (c). Dans ces incertitudes, le plus sûr pour un Médecin qui veut guérir son malade, c'est d'apprendre d'HIPPOCRATE, non ce qui fait précisément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les *minéraux*, mais d'observer, comme il a fait, l'état des viscères, tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un Ouvrier sur les métaux : (d) *Vir metallicus* (dit-il) *hypochondrium dextrum intentum; splen magnus; alvus intenta, subdura; spirituosus, decolor, &c.* Ce portrait, fait par ce grand Maître en

(a) *De Morbis Artificum*, pag. 498.

(b) *Patholog.*

(c) Voyez RAMAZZINI, *ubi supra*, page 480.

(d) HIPPOCR. *Epidem.* IV. N°. 13.

Medecine , me fournit deux observations , qui montrent le faux de la pratique que l'on suit parmi les Chymistes pour le traitement de ces maladies , sur lesquelles ils se sont donné un ascendant qu'ils méritent peu ; & auquel cependant on s'est trop livré. La premiere réflexion , c'est que les Ouvriers sur les *métaux* sont tous *poussifs* (*anhelosi*) ; là dessus je demande , s'il est une disposition en maladie où la saignée soit plus constamment & plus généralement adoptée , qu'en cas d'oppression ? Cependant c'est précisément la saignée qu'interdisent tous les Medecins Chymistes , avec le plus de soin , dans les maladies des Artisans qui travaillent sur les *metaux*. Est-il donc étonnant que ces pauvres malheureux restent *asthmatiques* pendant toute leur vie ? L'autre réflexion à faire sur l'observation d'HIPPOCRATE , c'est que les viscères se trouvent durcis & desséchés , principalement le *foie* , & tout le *bas-ventre*. Sont - ce là des indications pour exclure la saignée , & pour s'autoriser à donner des remedes tous brûlans & desséchans , comme l'on fait si hardiment dans les maladies de



ces infortunés Artisans? Parce, dit-on, qu'étant de pauvres gens, pour la plupart, ils n'ont pas le loisir d'être long-tems malades. C'est pourquoy, ajoute-t-on, il faut prendre une méthode abrégée pour les traiter, & cette méthode consiste dans l'usage des Remedes Chymiques les plus irritans, surtout de ceux qui sont pris d'entre les *antimoniaux*, & principalement en s'abstenant de la saignée\*. La méthode certes est abrégée: mais est-ce pour finir la maladie, ou la vie d'un malade?

Il reste à conclurre de tout cela, que la bonne maniere de traiter ces maladies, c'est, non d'en éplucher les circonstances de malignité, mais les *impressions* qu'y souffrent les visceres; impressions par lesquelles les malades ou périssent, ou languissent: Voilà ce qui doit régler les indications de la cure. Ainsi un malade empoisonné par la vapeur, soit du *mercure*, soit du *plomb*, soit du *vitriol*, &c. doit être particulièrement traité, comme l'on traite en bonne Medecine les *asthmiques*, en qui le sang est intercepté dans son cours &

\* Voyez RAMAZZINI, pag. 489.

dans le poumon, & les nerfs réduits à un état spasmodique & tonique. Ainsi, suivant cette idée, sans craindre ni l'usage des saignées réitérées, ni celui des *calmans-narcotiques-cordiaux*, & *béchiques*, l'on verra ces malades guérir, comme tous les autres, de ce genre de maladies, autant qu'il sera possible.

C'est par cette défiance justement prise contre les remèdes Chymiques dans ces sortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens\*, que l'on a eu la consolation de voir guérir, par les remèdes ordinaires, des *vertiges*, des *affections épileptiques*, & des *coliques* les plus cruelles. C'est pourquoi rien n'est plus sûr pour la Médecine des Pauvres, que de les avertir des pièges & des dangers des drogues, avec lesquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les *minéraux*; au lieu qu'ils font certains de trouver infiniment plus de soulagement, & de guérison même, dans les remèdes ordinaires. Or ces remèdes sont les saignées, les *diapnoïques*, les adoucissans. En effet, outre que

\* Voyez ALBERTI, de *Vaporum noxiâ*.

de bons Praticiens conviennent de l'utilité de la saignée dans ces maux, l'observation qu'ils ont faite \*, en prouve manifestement le besoin. C'est que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du sang habituellement, comme par exemple ceux qui ont des hémorrhoides, sont bien moins maltraités par les *vapeurs minérales*, quand leurs professions les engagent à les respirer, que ceux en qui la Nature n'a point établi ce secours. De plus, les *narcotiques* se trouvent autant efficaces, & aussi sûrs dans les douleurs causées par ces vapeurs si dangereuses, que dans tous les maux *spasmodiques*, où on les emploie avec un merveilleux succès. Il reste donc à conclurre, que la méthode de guérir est la même dans ces maux, que dans de semblables qui n'ont pas leurs causes dans l'impression des vapeurs minérales. C'est la raison pourquoi l'on ne répète pas ici les remèdes, ni la conduite qui a été décrite ci-dessus, & où l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies causées par les *minéraux*. L'on seroit ravi certaine-

\* IDEM, *Ibidem*.

ment d'avoir quelques bons remèdes Chymiques à ajouter à la méthode ordinaire de guérir : mais il est si humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occasions des spécifiques véritables, qu'il ne s'en présente presque aucun de raisonnable. En effet, POTERIUS lui-même, si célèbre pour la Chymie, fait observer que les tisanes de *sassafras* guérissent les *paralysies* des Potiers de terre. LISTER recommande singulièrement contre l'impression du *mercure*, la décoction de *gayac* : & ALBERTI, chez qui l'on trouve ce que l'Ecole du célèbre M. STALH a expérimenté de meilleur dans les maladies, recommande surtout les tisanes de racines de *bardane*, & de semblables plantes, comme aussi l'essence de *pimprenelle blanche*, & la teinture de *cascarille*, en même-tems qu'il avertit des affreux dangers des remèdes Chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les *minéraux*. Il est vrai que FALLOPE conseille la *poudre d'or* contre le *mercure*. Mais ce remède est au dessus des facultés des Pauvres, fût il aussi souverain qu'on peut douter qu'il ait là-dessus tant de

vertu. L'on vante encore une préparation de *soufre sublime* de la façon du célèbre POTERIUS ; & d'autres relèvent l'efficacité de l'*antimoine diaphorétique*. Mais ces prétendus spécifiques ont fait si peu fortune dans la pratique, qu'ils paroissent bien plus en discrédit qu'en faveur.

Quelques réflexions chymiques sur la nature des *minéraux*, font cependant connoître par où l'on peut se soulager de leurs venins ; & ces réflexions sont fondées sur trois observations. La première est fondée sur ce qu'un *acide* virulent & très-actif constitue la qualité vénéneuse de la plupart des *minéraux* sulphureux-métalliques, & surtout de la nature du *plomb*, en qui abonde \* un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir, à force de le délayer, & à envelopper cet *âcre* empoisonné ? Ainsi les eaux légèrement *laiteuses*, les *émulsions*, les *lairs d'amandes*, les *crèmes de riz*, ou de semblables graines, les décoctions de *corne de cerf*, les solutions faites avec les *yeux*, d'*ecrevisses* dans beaucoup d'eau, tous

\* Voyez RAMAZZINI, *ubi supra*, p. 496.

ces secours ne sont sujets à aucuns dangers Les deux autres observations regardent le *mercure*. L'une a été connue par l'aventure d'un Singe , qui but du *mercure* , & qui en mourut : elle est rapportée par AVICENNE, qui ayant ouvert le corps du Singe, trouva le sang arrêté ou épaissi dans les ventricules du cœur. Le *mercure* , qui est le plus pénétrant des métaux , a donc la vertu d'épaissir & d'arrêter le sang L'autre observation est reconnue par FERNEL , & confirmée depuis par de savans Physiciens-Médecins ; c'est que le *mercure* a quelque chose de *febrifuge* , & de *narcotique* , de sorte que ceux qui l'ont le plus étudié , ont remarqué qu'il ne donne pas la fièvre , & qu'il appaise les douleurs. Cela posé , quel parti doit-on prendre , soit en matiere de remedes , soit en matiere d'alimens , pour corriger l'impression du *mercure* ? C'est de choisir ce qui va à tenir le sang mollement raréfié , & roulant , pour le relever de l'affaïssement où tombent ses parties globuleuses , & en même-tems ce qui peut conserver au suc nerveux la fluidité qui en fait la *crasse* naturelle. Tel est , dans

la nourriture des Pauvres, l'usage des lentilles , & du gruau d'avoine , & , en fait de remede , une décoction légère de squine , y ajoutant l'usage de la thériaque. Car c'est une erreur grossiere de donner l'exclusion à la thériaque , parce qu'elle contient de l'opium ; puisque rien ne tient le sang plus fluide que l'opium. C'est une raison d'ailleurs soutenue par l'expérience , qui apprend que les coliques & les convulsions causées par l'impression du plomb , dans les Potiers de terre , & dans les Peintres , s'apaisent & se guérissent , sans mauvaises suites , par l'usage de la thériaque , ou de l'opium rendu cordial en le mêlant , avec la confectiion alkermès , ou avec le sirop d'œillels , dans l'eau de tilleul , &c. ou bien ( comme on l'a dit ailleurs ) par le mélange de quelques gros de *philonium romanum* dans des lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile de rue.

Les Peintres qui manient continuellement le *minium* , la *céruse* , le *cinnabre* , &c. sont fort sujets aux affections convulsives ; maux qui exercent leur rage dans le bas-ventre de ces Arti-

VIII.  
Des  
Peintres,  
des Do-  
cteurs ,  
&c.

sans ; témoin ce Peintre dont FERNEL \* raconte l'histoire , lequel étoit affligé d'une *colique* qui lui enflait si horriblement tout le bas-ventre, que rien ne pouvoit parvenir à le soulager & à réprimer le volume énorme que prenoit toute cette région , que de faire asseoir quatre hommes sur son bas-ventre. L'histoire est d'autant plus surprenante , que ce pauvre malheureux étant venu à mourir , il ne se trouva rien d'extraordinaire dans ses entrailles ; parce que tout le mal s'étoit passé par les contorsions des membranes dans le genre nerveux : & là-dessus s'écrie humblement FERNEL , à la maniere des grands hommes ( comme parle CELSE : ) « l'étrange bêtise où nous  
 « avons été pendant cette cure , où  
 « nous étions absolument hors de la  
 « vraie voie : » ( *Omnes aberamus à scopo , & totâ , quod aiunt , viâ errabamus.* ) Mais d'où venoit cette erreur , sinon d'avoir traité des humeurs , lorsqu'il ne falloit avoir égard qu'à l'état convulsif de tout le genre nerveux ? Telles sont encore les attentions qu'il faut avoir dans les mala-

\* *De Lue Venereâ , Cap. 7.*



dies des *Doreurs*, sur qui le *mercure*, qu'ils manient continuellement, fait de si étranges impressions. Il en doit être de même dans la cure des maux dont sont attaqués ceux des *Teinturiers* qu'on nomme de *grand teint*, qui emploient l'*arsenic* dans les teintures des draps. L'*eau-forte* expose encore à d'aussi cruels maux, surtout à des *phthisies*, & à des *coliques*, les Ouvriers qui l'emploient continuellement ou souvent dans leurs ouvrages. Tels sont les *Graveurs* qui gravent à l'*eau-forte*, & ceux d'entre les *Orfèvres* qui la mettent fréquemment en œuvre, aussi-bien que le *mercure* & le *plomb*. Car c'est de semblables minéraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhumatismes bisarres, ces maux de gorge, ces *phthisies* si opiniâtres, qui les menent à la mort. De-là viennent aussi les mêmes maux aux *Distillateurs*, soit à eux-mêmes en personne, soit à ceux qui demeurent auprès d'eux : car ces Ouvriers non-seulement y sont exposés eux-mêmes; mais encore leurs Laboratoires y exposent leurs voisins. Il y a eu, à ce sujet, un fameux procès dans le voisinage de *Modene*,

à l'occasion du Laboratoire d'un Distillateur, qui faisoit mourir de *phthisie* tous les habitans de ce Canton, comme il fut prouvé par les extraits mortuaires. Pour ces sortes d'affections *phthisiques*, rien ne convient tant que l'usage habituel des boissons *lacteuses*, sans omettre, suivant l'avis du Docteur RAMAZZINI \*, les remèdes ordinaires & connus dans la bonne méthode : C'est un avis que ce savant Medecin répète plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus sûr, c'est de conseiller aux Ouvriers qui travaillent sur les *metaux*, ou qui les emploient, de quitter ces professions meurtrieres, quand leurs complexions ne peuvent les soutenir ; sans cela ils s'exposent à une vie languoureuse, & à une mort prochaine.

IX. Jusq'ici j'ai parlé des désordres  
Des que causent, chez certains Ouvriers,  
Mesu- les vapeurs virulentes sorties des *mi-*  
reurs de néraux. J'en vais faire voir à présent  
Grains, d'une autre espece ; ce sont les vapeurs des *grains*. Il est certain, & de plus il est démontré par l'expérience, que de même que les métaux transpirent, les *grains*, & en particu-

\* *Ubi supra*, pag. 503.

lier le *blé*, exhalent aussi des vapeurs très-mal saines. Car chaque grain de blé concentre un *volatil* très-subtil, qui s'évapore à travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le blé a été enfermé long-tems, surtout dans des souterrains, ou dans des greniers, sans être suffisamment remué ou criblé, est une poudre animée de milliers de petits vermiculeux, suivant l'observation du célèbre LEEWENHOECK, qui leur donne le nom de *petit-loups*. C'est pourquoi les *Mesureurs* & les *Cribleurs* de grains sont sujets à des démangeaisons par tout le corps & dans les yeux, & à des âcretés de gorge : Aussi ces Ouvriers se plaignent-ils quelquefois amèrement du désagrément de leur profession ; parce que non-seulement ils sont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités ; mais encore qu'ils voient abrégér leurs jours par des *oppressions asthmiques*, & des *hydropisies*, qui les mènent au tombeau. M. RAMAZZINI donne à ces Ouvriers un conseil, qui peut avoir son utilité dans le régime de vie ; c'est d'avoir soin de la-

ver , puis de sécher le *blé* avant que de le porter au moulin : car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la *calendre* dans les greniers , la farine en est aussi plus blanche , plus suave , & mieux nourrissante. Ces sortes d'Ouvriers se mettent autour du col des gorgerettes , qui sont des especes de mouchoirs , dont ils se couvrent de façon , qu'ils se préservent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail ; après quoi ils se lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide , & ils ont grand soin de secouer & de broffer leurs habits. M. RAMAZZINI se répand ici en plaintes très-ameres contre ceux qui ont aboli les Bains publics : *Car ils étoient ( dit-il ) bien moins entretenus pour le luxe & la mollesse des gens oisifs , paresseux , riches , & voluptueux , que pour servir , à peu de frais , à la santé de tous les hommes , & en particulier aux pressans besoins qu'ont la plupart des Ouvriers , de se laver des crasses & des ordures , qui , bouchant les pores de la peau empêchent la transpiration. Au défaut de ce secours , qu'on ne peut trop regretter , il con-*  
seille

feuille à ces Ouvriers de faire un fréquent usage d'eau d'orge, d'émulsions, de petit-lait, ou de tisane de guimauve ; avec la précaution d'être bien attentifs sur eux-mêmes, pour remédier promptement à celui des viscéres qui paroîtroit particulièrement s'endommager.

La malignité qui s'élève du blé, ou de sa farine, se manifeste encore sur ceux ou celles qui travaillent à faire l'*amidon*. Il est vrai que ce n'est principalement qu'avec les piés qu'ils pétrissent le blé, après l'avoir fait *macérer* dans des vaisseaux de marbre remplis d'eau, pour ensuite en tirer la pâte, que l'on fait sécher au soleil. Cette précaution de pétrir le blé avec les piés, leur pare sûrement des accidens. Mais cependant de cette masse, qui n'est que de la farine mouillée & épaissie, il s'élève une vapeur d'un goût fade tirant sur l'aigre, parce qu'il tient d'un *acide-volatil*, qui abonde dans le blé quand on l'a développé par la fermentation ; & c'est l'impression de ce *volatil* étranger, & non *mitifié* ou adouci par la coction, qui jette

X.  
Des Amidon-  
niers.

oppressions & dans des toux si étranges, qu'ils sont obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage, pour ne pas expirer sur le champ. Ce qui rend les *Amidoniers* si sujets à des maux de tête, à des asthmes, & à des toux, c'est parce que cette vapeur approche fort des exhalaisons *acides* que répand la fumée du soufre. A ce sujet le Docteur RAMAZZINI, toujours attentif à la santé des hommes, avertit que l'*amidon* n'est pas aussi sain qu'on le croyoit dans l'ancienne Medecine, & qu'on le croit encore ordinairement dans la nouvelle : car il y passe pour un adoucissant qui tempere les humeurs, pour un astringent qui arrête les fluxions, & pour un vulnéraire qui guérit les ulceres ; c'est pourquoi on le cite pour excellent dans les *pertes de sang*, & dans les *stranguries*. GALIEN en fait grand cas pour toutes ces maladies, & l'Auteur (a) de la *Philosophie Sacrée* lui donne la vertu des plus grands adoucissans pour les humeurs, par préférence même à tous autres remedes ; fondé, à ce qu'il croit, sur le Miracle d'ELISE'E,

(a) VALLESIIUS, *Philosophia Sacra*.

qui adoucit avec de la farine le portage des Prophetes , que l'un d'eux avoit empoisonné d'amertume en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je réponds à cela, que c'est un Miracle de celui qui forme des enfans à Abraham avec des pierres: mais il s'agit ici des remèdes qui soient commun dans l'ordre de la Nature ; & M. RAMAZZINI fait voir qu'il y a dans l'*amidon* une âcreté qui va jusqu'à la corrosion. Il le prouve par l'observation des Blanchisseuses de menu linge , comme de rabats & surplis, dont la toile se trouve rongée jusqu'à se percer, lorsque l'*amidon* s'amasse dans les plis de ces linges. Il cite aussi à ce sujet un passage de PLINÉ (a), qui porte que l'*amidon* n'est point aussi convenable qu'on se l' imagine dans les maux d'yeux , & dans ceux de poitrine. Aussi les habiles Blanchisseuses savent-elles mêler de la gomme-arabique avec l'*amidon* , pour en corriger ce qu'il a de corrosif. Un excellent remède que l'on fait pratiquer aux Ouvriers qui travaillent l'*amidon*, c'est de le faire

(a) *Histor. Natur. Lib. xxii. cap. 25.*

dans un lieu spacieux , & jamais dans des endroits trop renfermés, ou trop étroits. Au reste quand le mal les gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces , des émulsions , des crêmes d'orge , quelquefois un verre de bon vin , leur faisant encore sentir de l'esprit de sel ammoniac , & de l'eau thériacale , dont ils feront bien de se frotter les narines.

XL.  
Des  
Boulangers.

HIPPOCRATE fait observer que les professions les plus utiles à la vie , sont sujettes à de grands inconvéniens. Telle est en effet la *Boulangerie* , qui fait de ses Ouvriers des *hommes de nuit* ; car ils les passent à faire le Pain : Un tel dérangement dans la vie des *Boulangers* ne peut être exempt de très-fâcheux inconvéniens. Car la nuit est le tems où se fait & se consomme principalement l'œuvre de la plus grande transpiration ; & il est certain que c'est du dérangement de cette œuvre si précieuse à la santé, que viennent les maladies qui attaquent ces Ouvriers ; d'autant plus qu'étant exposés continuellement à la chaleur de leur four , puis incontinent après respi-



rant un air froid, les *pleurésies* les saisissent bien-tôt, avec la fièvre qui les accompagne. Si l'on ajoute à cela la quantité de *folle-farine* qu'ils avalent, & qu'ils respirent, on y verra l'origine des affections de *poumon*, auxquelles les Boulangers deviennent sujets. Enfin leurs yeux sont aussi exposés, à chaque instant, à recevoir des impressions très-malfaisantes; car l'aspect continuel des flammes & des vapeurs de leurs fours, l'ardeur de ces mêmes flammes, & la poudre farineuse qu'ils remuent habituellement, les rend *chassieux*. C'étoit pour obvier à cet inconvénient, qu'il étoit d'usage chez les Anciens que les Boulangers s'envelopassent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'est pas blâmable: mais ces Ouvriers trouveront plus de facilité à se laver souvent le visage avec de l'eau, à se gargariser avec de l'*oxycrat*, enfin à user d'*oxymel*. Du reste, ils se feront traiter avec les remèdes ordinaires, en cas de vraies maladies.

Les maladies des *Meuniers* ressemblent bien plus à celles des *Boulangers*, depuis l'invention des moulins-

XII.

Des  
Meuniers.

à vent, & des moulins-à-eau. Car autre fois, que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloît les grains par le moyen des meules, c'étoit moins un art qu'un supplice, de maniere que l'on y condamnoit les criminels & les esclaves; témoin l'histoire de SAMSON, que les Philistins condamnerent à tourner ces meules. Ce métier étoit donc alors une occasion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'hui les Meuniers en sont quittes pour essuyer les infirmités que contractent les Boulangers; parce que les uns & les autres sont continuellement parmi la farine, laquelle incommode leurs poumons. Deux choses de plus demandent quelques avis de précaution. 1°. C'est que les Meuniers étant exposés souvent à porter de pesans sacs de blé, ils sont toujours à la veille d'avoir des *descemes*. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des sangles très-larges, qui les serrant de bas en haut, leur affermiront les entrailles dans leur situation naturelle. Si nonobstant cette précaution, il leur survient quelque *des-*

*cente*, il leur est de la dernière importance de ne jamais aller sans *bandage*, pour ne point s'exposer à être surpris par quelque subit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cause des efforts trop fréquens qu'ils font en portant des sacs de blé. 2°. Une autre remarque, c'est que souvent ils deviennent *sourds*; parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins. Pour obvier à cet inconvénient, on doit leur conseiller de tenir, autant qu'ils pourront, (surtout lorsqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du *coton* dans les oreilles, de manière cependant qu'ils puissent facilement l'en ôter quand ils sortiront d'auprès de leurs meules.

Il est encore une observation assez singulière au sujet des Meuniers, & des Boulangers; c'est que les uns & les autres sont fort sujets à avoir des *poux*. La cause de cette vermine n'est ni obscure, ni incertaine : M. LEEUWLNHOEK l'a mise sous les yeux, au moyen de ses microscopes. Il a fait voir que la poussière qui sort par

transpiration de chaque grain de blé, n'est autre chose que des milliers de petits insectes qui y fourmillent. Ces insectes imperceptibles sont des germes d'animaux, qui rencontrant sur la superficie de la peau de ces Ouvriers ( laquelle est continuellement exposée à se couvrir de cette poussière farineuse, ) un suc fourni par la transpiration, lequel leur tient comme lieu de sève qui sortiroit de la terre, trouvent dans ce suc de quoi s'éclorre, se grossir, & prendre la forme de ces vilains insectes. Pour exterminer cette *vermine*, il faut changer très-souvent de linge, & se laver tout le corps & le dégraisser avec les décoctions d'*absinthe*, de *petite centauree*, de *staphisaigre*, de *lupins*, ou avec du *son* mêlé avec le *vinaigre*. Si cela ne réussissoit point, il faudroit en venir à quelques frictions légères faites avec l'*onguent-gris*.

XIII.  
Des Cro-  
cheteurs.

L'état des Meuniers, qui les expose journellement à porter de lourds fardeaux sur leurs épaules, me fournit ici l'occasion d'examiner la profession des *Porte-faix* ou *Crocheteurs*, dont le métier consiste à faire continuellement les efforts que les Meuniers

niers ne font que dans quelques occasions. Or ces efforts se font sur la poitrine, sur le bas-ventre, sur les cuisses, & de plus sur l'épine du dos. L'étrange violence par conséquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier ! Car autant qu'un Crocheteur introduit beaucoup d'air dans son poumon, lorsqu'il baisse les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en sort-il peu par la respiration ; ainsi les vésicules pulmonaires & les vaisseaux sanguins du poumon restant extraordinairement gonflés, il n'est pas étonnant que les Crocheteurs soient sujets aux *crachemens de sang*. Mais ce qui peut particulièrement les exposer à ces accidens, c'est assez souvent la ridicule vanité qu'ils ont de faire mal-à-propos parade de leurs forces, en les mettant à des épreuves téméraires, excessives, & qui ne les menent à rien d'utile ou de nécessaire ; & cependant c'est ce qui les jette manifestement dans des crachemens de sang, ou en d'autres fâcheux maux. HIPPOCRATE rapporte la témérité d'un Manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre

un âne , le fit avec tant d'effort , qu'il fut pris sur le champ d'une fièvre , & d'un crachement de sang :  
 \* *Qui Asinum ex pacto elevavit, statim febricitavit ; sanguis erupit ; alvus lubrica ; judicatus est.* De plus , comme les efforts des Crocheteurs se font aussi sur les cuisses , on a trouvé souvent dans leurs corps , après leur mort , des *varices* très-considérables ; parce que la trop forte contraction que souffrent très-souvent les muscles des jambes & des cuisses, empêchant que le sang ne remonte par les veines , il séjourne sur leurs valvules , qui sont contraintes de céder en se relâchant ; & il arrive de-là que le sang devient croupissant , & les veines variqueuses.

La conséquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réflexions , c'est que la *saignée* est absolument nécessaire dans les maladies des *Crocheteurs* ; d'autant plus qu'il leur est ordinaire de s'exposer aux plus rudes travaux , ayant le ventre plein d'alimens , & les vaisseaux remplis de chyle. Le sang abonde chez eux ; & en cas de maladie il faut d'abord sou-

\* *Epidem.* IV. N°. 14.

l'ager les vaisseaux surchargés, & c'est l'effet de la saignée.

Une autre maladie ou incommodité que contractent encore les Crocheteurs, & qu'ils conservent le reste de leurs jours, c'est qu'ils deviennent *bossus*. On en voit la cause manifester, en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faisant courber, ils accoutument l'épine du dos à se courber, & à occasionner des *bosses*. M. RAMAZZINI propose à ce sujet un Problème, qui peut avoir son utilité. Pourquoi, dit-il, les Porte-faix sont-ils obligés de se courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes, chargées sur leurs têtes de fardeaux très-pesans, malgré lesquels cependant elles se tiennent très-droites? Ce savant Medecin trouve la solution de ce Problème dans la structure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne sachant s'ajuster leur charge sur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le *centre de gravité* dans sa *ligne de direction*. Au contraire les Porte-faix la rompent, par la posture qu'ils sont obligés de gar-

der pour se rendre supportables les pesans fardeaux dont ils se chargent. Car c'est un art , que de savoir la posture convenable pour porter plus légèrement un gros fardeau : *Leve fit, quod benè fertur onus.* 1°. Les Portefaix se chargent donc sur le dos , mais également sur les deux épaules , pour faire des deux omoplates comme de larges bases , ou de forts piliers , aux fardeaux qu'ils ont à porter. En même-tems ils se courbent ; parce que dans cette disposition leur poumon plus au large ( comme l'éprouvent les *asthmatiques* qui se tiennent courbés ) leur rend la respiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En se tenant courbés, ils allongent leurs reins en arriere, en même-tems qu'ils écartent les cuisses & les jambes , cherchant ainsi naturellement à donner une ligne ferme ou assurée de direction au *centre de gravité* du poids qui les charge. Cependant l'épine du dos courbée s'accoutume à tenir les nerfs qui en sortent, & la moelle épiniere qui y est enfermée , dans une gêne continuelle ; & cette gêne passant dans le cours du *suc nerveux* , &



dans les fibres médullaires & nerveuses, elle occasionne les *stases* dans lesquelles tombe la circulation des esprits, & où elle se tient; ce qui fait la cause des *bosses* qui restent à ces pauvres gens. Le remède ne pourroit être que dans la précaution, qui seroit d'éviter de prendre cette posture pendant leur jeunesse; car lorsqu'elle est une fois prise, elle se perpétue jusques dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de *bosse* & de courbure. Il seroit bien plus à propos que les Porte-faix traînaient les fardeaux dans des carioles à bras, ou dans des brouettes, pour n'être point exposés à s'estropier; & l'on verroit alors parmi eux beaucoup moins de bossus & d'asthmatiques.

Les *Porteurs de Chaise* sont un autre genre d'hommes que le poids d'une profession accable. Chez eux ce sont principalement les poumons qui ont à souffrir; parce que l'art de de porter plus légèrement la *chaise*, consistant à tenir, le plus qu'il est possible, le corps ou l'épine du dos dans sa ligne naturelle de *direction*, les poumons des Porteurs de Chaise,

XIV.  
Des Porteurs de Chaise.

qui ont à se dilater souvent, par leur travail, ne le font qu'avec peine ; parce que ce viscere trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit. Les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côté, & les crachemens de sang, qui prennent si souvent aux Porteurs de Chaise, n'ont point d'autres causes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poulmons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Que si l'on ajoute à ces inconvéniens l'habitude où sont les Porteurs de Chaise de s'enivrer de vin & d'eau-de-vie, l'on saura la raison pourquoi le sang bouffant par sa *turgescence*, ou trop raréfié, passe alors difficilement par le poulmon. Le comble du mal, c'est lorsque la chaleur ou la soif extreme les oblige à boire de l'eau froide ; car le sang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions de poitrine, dont sont attaqués les Porteurs de Chaise, sont accompagnées de fièvres si aiguës, qu'elles les met-

tent bien-tôt au tombeau ? Au surplus ces fortes de maladies ayant été traitées ci-dessus , n'exigent point ici d'autre conduite , ou d'autres remèdes.

Les *Porteurs-d'Eau* sont des *Porte-*  
*faix* , qui en effet sont exposés aux  
 mêmes maladies que ceux-ci. Mais  
 deux circonstances aggravent les  
 dangers ou les inconvéniens de cette  
 pénible profession. L'une , c'est  
 qu'étant toujours dans le maniemment  
 de l'eau , & exposés à l'aller prendre  
 froide ou glacée à la rivière , ce sont  
 des occasions qui effectuent souvent  
 les menaces des maladies attachées  
 à leur travail. L'autre circonstance  
 regarde les femmes qui ne craignent  
 pas de se faire *Porteuse-d'Eau*. Ce-  
 pendant , comme elles peuvent être  
 encore en âge d'avoir des enfans , à  
 combien de malheurs ne s'exposent-  
 elles pas en portant de l'eau , dans  
 le tems que peut-être elles commen-  
 cent d'être grosses ! C'est donc s'ex-  
 poser à de fausses-couches , ou à des  
 avortemens. Quoi en effet de plus  
 capable de précipiter un accouche-  
 ment , que le poids d'une charge de  
 deux seaux pleins d'eau , lesquels

XV.  
 Des Por-  
 teurs-  
 d'Eau.

dirigeant la ligne du *centre de gravité* vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte d'un enfant? Le remède à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrétiennes doivent s'imposer, jusqu'à ce qu'elles soient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XXI.  
Des Ca-  
laires-  
des  
Presses  
de Bier-  
re, &c.

Je reviens à l'effet des *vapeurs* malignes qui sortent des *Végétaux*; car les plantes & les arbres ont les leurs: Celles qui exhalent des *bouis* de jardin, & des feuilles des *noyers* du côté qui est à l'ombre, sont très-mal saines. L'on fait encore la peste, pour ainsi dire, du *safran*, qui rend formidables les lieux où on le réserve. Mais ce qui est plus intéressant pour la Médecine des Artisans, c'est que les fruits, comme les *raisins*, quand ils sont pressés pour faire le Vin, & encore l'*orge* & le *houblon*, lorsqu'ils sont préparés pour faire la Biere, se trouvent en état, par leurs vapeurs, de nuire extrêmement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les *celliers* où l'on ser-

re le Vin & la Biere , surtout quand ces liqueurs sont nouvelles \*. Voilà les dangers auxquels sont exposés les *Marchands de Vin* , les *Brasseurs* , les *Cabaretiers* , mais beaucoup plus ceux qui distillent les *Eaux-de-vie* : car ces sortes d'Ouvriers restent dans une ivresse de plusieurs mois, pendant lesquels on les voit comme *stupides*, languissans ou engourdis , & sans appétit ; ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuse. C'est ce qui est prouvé par ce que l'on remarque dans les poules , les pourceaux , & semblables animaux domestiques , qu'on élève dans les fermes ; car ils s'enivrent tous en ne mangeant que le marc des raisins. Rien manifeste-t'il davantage la puissance mal-faisante des *esprits vineux* ? Car ce sont des volatils étrangers à la *crase* du suc nerveux , ou contraires aux qua-

\* Ces vapeurs sont surtout très-nuisibles à ceux qui n'y sont pas accoutumés. ZACUTUS LUSITANUS (*De Princip. Medic. Hist. Lib. I. Hist. 6.* rapporte , à ce sujet , l'exemple d'un Seigneur , qui , étant allé à une de ses métairies , & étant entré dans le *cellier* , fut tellement frappé de l'odeur du *vin nouveau* , qu'il tomba par terre sans connoissance , & mourut quelques heures après.

lités des esprits animaux. Les nerfs donc étant remplis d'un tel *volatil*, celui-ci grossit le volume du suc nerveux, & multipliant à l'excès les esprits animaux, il porte le trouble, le dérangement & la sédition, pour ainsi dire, dans le genre nerveux. Car c'est quelque chose de semblable à ce qui arrive dans les *ruches* des Abeilles, où la division & le trouble se mettent dans la République de ces petits animaux; parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la ressemblance & l'affinité entre le Vin & la biere, sont prouvées par ce qui arrive au Vin quand la vigne est en fleurs, & à la Biere dans le tems que l'orge fleurit: car alors, tant la Biere que le Vin sont susceptibles d'altération, & ils la souffrent par les exhalaisons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoutez que la Biere étant bue nouvelle, est aussi contraire que le Vin à l'estomac, (comme l'assûre VAN-HELMONT) & en conséquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remede il est à propos de faire pour préserver ou guérir ces Ouvriers? Ce qu'on peut

leur conseiller de meilleur , c'est que pendant qu'ils travaillent à distiller les eaux-de-vie , ils se privent de boire du vin ; que dans le tems qu'ils ont à entonner le vin , ou l'eau-de-vie , ils détournent leur visage , & qu'ils aient soin de le laver de tems-en-tems avec de l'eau froide ; enfin ils feront bien de sortir de tems en-tems des lieux où se passent leurs opérations , afin de changer l'impression de ce mauvais air. Les Chymistes \* , à leur ordinaire , deviennent ici des remedes ; & , parce que l'odeur des volatils urineux corrige efficacement les impressions que font les vapeurs de l'eau-de-vie , ils proposent l'*esprit de sel ammoniac*. Au reste , l'odeur du *castoréum* est encore singulierement recommandée , aussi-bien que l'usage du vinaigre , dont l'on se frotte les narines & les mains. L'ancienne Medecine recommandoit les amandes ameres , & les bouillons de choux. Un célèbre Praticien \* propose quantité de remedes fort incertains , & que le zele pour ses compatriotes paroît lui avoir inspi-

(a) Voy. ETMULLER, *De Temulentiâ*.

(b) PLATER.

rés : outre que les plus simples sont préférables , ce même Medecin reconnoît comme le contrepoison de l'ivresse , l'usage de l'*oxycrat* bû de tems en tems. Mais on a découvert depuis un *spécifique* plus assuré & plus prompt contre l'ivresse , c'est de prendre quelques tasses de *café* : car il est étonnant de voir avec quelle facilité il dissipe les vapeurs du vin , & rend à l'esprit & à la raison sa sérénité.

XVII.  
Des Ba-  
teliers ,  
des Pé-  
cheurs ,  
& des  
autres  
gens qui  
travail-  
lent sur  
l'Eau.

Ce sont des lieux chauds & secs , des airs même brûlans & enflammés , dans lesquels nous avons vû jusqu'à présent les Artisans tomber malades. Ici ce seront des lieux froids & humides , & des airs morfondans , dans lesquels on va les voir prendre des maladies. Ce sont des Ouvriers qui travaillent sur l'eau ; savoir , les *Bateliers* , ceux qui conduisent les *trains de bois* , les *Pêcheurs* , les *Jardiniers* , & encore les *Blanchisseuses* ; toutes personnes qui sont dans l'eau , qui la fréquentent , ou qui en sont continuellement mouillées. On voit beaucoup d'Ouvriers qui sont affligés de pleurésies , d'asthmes , de crachemens de sang , & de maux de poitri-



ne. Ici ce sont particulièrement des *catarrhes*, des *rhumatismes*, des *toux*, des *maux de côtes*, des *fluxions de poitrine*, &c. dont sont attaqués ceux qui vivent continuellement dans des airs froids & humides, ou qui les respirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu, dès le commencement de cet Ouvrage. C'est à la transpiration arrêtée, supprimée, ou en quelque façon dérangée, que j'ai attribué les causes des maladies des Pauvres. Or ici il est évident que les deux transpirations des corps de ces Ouvriers, l'*interieure* & l'*extérieure*, sont toutes deux ou supprimées, ou dérangées dans les uns & dans les autres. De-là naissent les mêmes maladies, du moins celles qui sont de même classe, ou qui appartiennent soit aux mêmes viscères, soit aux mêmes régions du corps. Car ce sont presque toutes des *affections de poitrine* qui attaquent les Ouvriers, dont les professions sont d'habiter en des lieux chauds, ou dans des airs froids. Une telle contrariété se conçoit, en réfléchissant sur l'abondante transpi-

ration qui doit se faire continuellement dans la poitrine ; transpiration si grande , que la Nature lui a donné un ample soupirail qui est continuellement ouvert : c'est la bouche , par où s'exhale une si grande quantité de vapeurs , qu'elles ternissent ou obscurcissent sensiblement les miroirs , & que souvent elles se laissent sensiblement appercevoir, en sortant comme une fumée. C'est donc cette abondante quantité de vapeurs , laquelle étant supprimée ou concentrée dans le poumon , par le contact d'un air froid , morfondant & humide , devient la matiere des *maux de poitrine*. Si le contact d'un semblable air resserre en même-tems les pores de la peau , à quelle *plethore* le sang ne se trouve-t'il pas exposé ! Mais ce sont des maux *congénères* ou de semblables especes , qui s'engendrent en respirant un air chaud , sec & brûlant ; comme il arrive aux Verriers , aux Fondeurs , & à tous les Ouvriers qui travaillent à la Forge ; & tout cela ne se fait qu'à raison de la double transpiration , l'intérieure & l'extérieure, *altérée* en quelque façon. En effet , ces vapeurs de feu étant con-

tinuellement inspirées, & l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces Artisans, étant renfermé avec eux dans des lieux que des fourneaux rendent brûlans, rien est-il plus capable de porter dans la *dou-ble* transpiration des dérangemens mortels ? Car les vapeurs de feu & de soufre qui s'insinuent par la respiration dans le sang, sont des agens des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la masse des humeurs, par où se font tant de *congestions* phlegmoneuses ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme *béantes* ou continuellement ouvertes les issues de la peau, sembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud respiré occasionne. Mais au contraire les congestions phlegmoneuses étant excitées dans les vaisseaux, il arrive d'une part qu'ils s'engouent, sans pouvoir pousser jusqu'à la peau les sucres transpirables, en même-tems que les pores de l'habitude du corps se trouvent bouchés. C'est que la tiffure écailleuse de la *surpeau*, se trouvant desséchée par le contact d'un air igné & desséchant, elle empêche la transpiration

de la matiere qui auroit dû s'échapper par tous ces petits soupiraux. Car autant que la Nature les avoit faits pour être méables sur la peau , autant le feu des boutiques ou des fourneaux de ces Artisans les tient clos & bouchés.

D'autres sortes d'Ouvriers dont il s'agit ici , sont les *Matelots* , les *Bateliers* , les *Charretiers* , enfin tous ceux qui travaillent sur les *ports* , ou qui sont employés à conduire les *trains de bois*. Ce sont tous des gens , ou sans cesse exposés aux airs froids , ou continuellement mouillés , soit par l'eau qui dégoute du bois qu'ils portent , soit parce qu'ils se mettent les jambes dans l'eau , soit enfin parce qu'ils sont presque nus. Les *Pêcheurs* sont encore une sorte d'Ouvriers de la classe que nous traitons ici ; parce que ce sont aussi des *hommes d'eau*. Cela paroît même par l'exemple des *APÔTRES* , lesquels étant de pauvres *Pêcheurs* , étoient nus quand ils virent le *SAUVEUR* qui leur parloit de dessus le rivage ; puisqu'il est dit qu'ils se vêtirent pour aller à lui. D'ailleurs il faut observer , que les *Pêcheurs* sont sujets à veiller des nuits entieres

entieres. Nous le voyons par ce qui est dit des mêmes Apôtres , qui répondirent à JESUS - CHRIST, qu'ils avoient passé toute la nuit sans rien prendre. Cette habitude de passer les nuits , est commune aux *Bateliers* & à bien d'autres qui travaillent sur l'eau: c'est pourquoi il n'est pas étonnant que les Ouvriers de cette espece deviennent sujets à tant de fluxions , de rhûmes , de rhûmatismes , &c. Au surplus , toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-dessus ; parce qu'elles n'ont rien de singulier qui en change le caractère : ce seroit grossir la Medecine des Pauvres, que de répéter inutilement ce qui a déjà été prescrit. Ce n'est donc que de la Medecine de précaution dont il faut instruire ces Artisans : car quoiqu'il y ait bien de l'apparence qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conseillera , ce n'est pas cependant une raison de taire ce qu'il convient de leur apprendre ; parce que ce sont des Citoyens qui appartiennent à l'ordre public , & des peres de famille qui se doivent à la subsistance & à l'éducation de leurs enfans. Il est donc du devoir

de la Medecine, de leur communiquer ici tous les conseils de santé par lesquels ils pourront prévenir la plupart de leurs maux. Voici les plus essentiels.

Ils doivent se tenir suffisamment vêtus, & se pourvoir de *bottes* ou *botines* pour marcher dans l'eau, dans le cas de nécessité. Les dangers prochains où ils sont de s'enrhûmer, ou de prendre des rhûmatismes, doivent d'ailleurs les engager à trois choses : 1°. A avoir pour boisson un mélange d'un peu d'*eau-de-vie* dans beaucoup d'eau ; préservatif que PORTIUS conseilloit aux Soldats des Armées de l'Empereur, dont il étoit Medecin. C'est que l'*eau-de-vie* n'a point l'*acide* du vin, dont la boisson contribue-roit à aigrir le sang & la lymphe ; au lieu que l'*eau-de-vie* mêlée dans beaucoup d'eau, est un délayant innocent qui entretient leur sang dans une louable fluidité. 2°. A se servir de *tabac*, surtout en fumée, en qualité de préservatif ; soit pour changer l'atmosphère humide & froid qui environne les corps de ces Ouvriers ; soit pour remplir leur poumon d'une vapeur chaude & calmante, qui les

préserve de l'irritation qui les menace, & le sang du ralentissement où il peut tomber par l'inspiration d'un air aqueux, froid & humide. Que si la nécessité de la manoeuvre dans leurs batteaux, ou sur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y suppléer en quelque maniere par le tabac pris par le nez, ou bien mâché, pour imprégner la salive d'une saveur capable de la préserver d'aigreur & d'épaississement. On connoît cependant les dangers du *tabac* : mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Il faut distinguer le genre de vie ou les conditions : car la différence étant toute entiere entre les nourritures & les occupations des gens oisifs & bien nourris, dans des lieux clos & bien échauffés, & les alimens que prennent des pauvres Pêcheurs, par exemple ; de même autant que le *tabac* peut être nuisible à ces personnes opulentes, autant devient-il supportable pour l'usage des Ouvriers dont il est ici question. 3°. Ce qu'il faut encore qu'ils observent, c'est qu'ils ne doivent jamais boire froid, soit en travaillant, soit en finissant

leurs travaux ; de sorte qu'il est plus sûr en pareil cas de boire un verre de bon vin pur , pour se préserver de pleurésie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces Ouvriers qui ont à porter sur leur dos des charges mouillées , telles que sont celles du bois , quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau, ce seroit de porter une sorte de *furtout* ou de *capote*, faite de peaux passées en huile , qui , faisant le capuchon , leur couvriroit la nuque du cou , les épaules , & tout le long de l'épine du dos , afin que ces pauvres gens n'eussent pas à être mouillés depuis le matin jusqu'au soir : on leur recommanderoit de quitter cet habillement au sortir de leurs travaux , & de changer de linge en se ressuyant auprès du feu. Par là certainement on leur épargneroit une infinité de rhumatismes , de fluxions , & de semblables infirmités. Mais , dira-t'on , ce sont des frais ou des dépenses auxquelles on assujettit de pauvres Ouvriers ; où prendre un fond qui y satisfasse ? Ce fut la question qu'ISAAC fit à ABRAHAM son



pere : Où est, lui demanda-t'il, ce qui doit servir à l'holocauste que vous allez faire ? Abraham lui répondit : Dieu y pourvoira. La Medecine a la même réponse à faire ; & cette ressource est fondée sur le fond des charités que reçoivent ceux qui veillent aux besoins des Pauvres dans les Paroisses.

Il est encore d'autres Ouvriers qui se trouvent exposés aux inconvéniens de manier l'eau continuellement ; parce que sans cesse ils l'emploient dans les ouvrages de leurs professions : tels sont les *Brasseurs* & les *Teinturiers*, à qui le fréquent usage de l'eau est indispensable, soit pour faire leur besogne, soit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue, qui les mouille si souvent, ne sont guere que des maux ordinaires, & dont la cure rentre dans les vûes que l'on a données ci dessus à ce sujet. Les *Jardiniers*, qui ont à être dans leurs jardins soir & matin, par les brouillards, les humidités & la pluie, occupés d'ailleurs à des arrosemens continnels, qui les obligent ordinairement à se mettre en chemise, sont

XVIII.  
Des  
Bras-  
seurs,  
des  
Teintu-  
riers, des  
Jardi-  
niers,  
&c.

encore des Ouvriers exposés aux dangers du maniement de l'eau. On y doit joindre les *Fonténiers* ; qui sont perpétuellement occupés à respirer l'eau , parce qu'ils ont toujours les yeux & le nez dessus , mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit , elles ne demandent pas des remedes particuliers.

XIX.  
Des Lavandieres , des Lessiveuses , & des Blanchisseuses , &c.

Il n'en est pas de même des maladies qui attaquent les *Lavandieres* , les *Lessiveuses* & les *Blanchisseuses* ; trois professions réduites à une , qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois , ou des maladies qui lui sont comme en propre. Les *Lavandieres* ou *Blanchisseuses de gros linge* , ont toujours les piés , les jambes & les mains dans l'eau froide , dans des rivières souvent entretenues ou grossies par des sources ou fontaines qui sont dans le voisinage. L'on comprend d'abord à quels maux ces personnes deviennent sujettes : ce sont les *suppressions* , qui désolent leur sexe. Ces *suppressions* ont , dans ces Blanchisseuses , une cause habituelle & permanente. Ce sont donc toutes especes de *pâles-*

*rouleurs*, ou de *cachexies* de ce genre, que non-seulement ces personnes sont sujettes à contracter, mais encore, qui, par la condition attachée à cette profession, acquièrent une raison d'incurabilité; & la voici. Le séjour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin, & à continuer jusqu'au soir, dans l'eau froide, fait une impression, qui resserrant les fibres de la peau & des vaisseaux, forme comme une digue au retour du sang des parties basses vers les supérieures. Voilà la cause de la diminution de la *plethore* qui doit s'amasser tous les mois dans les personnes du sexe. Il ne peut donc guere rien arriver de plus capable d'occasionner des *suppressions*, ou des retenues de la portion de sang dont la Nature devoit se décharger tous les mois dans ces personnes. Au surplus, le resserrement ou la constriction *tonique* des fibres musculeuses, qui doit faire remonter le sang des piés à la tête, causant un état d'*inertie*, de paresse ou de ralentissement dans les vaisseaux, il n'est rien de plus propre à entretenir dans les personnes du

fixe la privation qui les expose à des infirmités pour toute leur vie.

Des personnes que leurs occupations retiennent continuellement dans l'eau, ou dans les vapeurs humides, ne sauroient manquer d'être sujettes aux *œdemes* & à la *leucophlegmatie*. On appelle *œdeme*, l'épanchement de sérosités qui se fait dans le tissu cellulaire, & dans le corps graisseux des tégumens des extrémités inférieures & supérieures, & *leucophlegmatie* lorsque cet épanchement est universel.

Cette maladie est une véritable espèce d'hydropisie, & exige des remèdes à peu près semblables que l'hydropisie qui dépend du relâchement des fibres : car au lieu que les épanchemens faits dans la cavité de la poitrine ou du bas-ventre, sont ordinairement par des obstructions formées dans des glandes depuis long-tems, & qu'à cause de ces obstructions la lymphe qui ne peut plus passer par ses canaux ordinaires, les force & les creve, & s'épanche.

L'épanchement de la sérosité qui ne se fait que dans le tissu cellulaire des membranes, ou dans les cellules.

Les graisseuses , ne vient le plus souvent que par le défaut de ressort des parties solides , d'où s'ensuit une plénitude de toutes les humeurs en général , qui forçant enfin les vaisseaux , s'épanche dans le tissu cellulaire , où il y a moins de résistance que par tout ailleurs.

Comme un épanchement de lymphe causé par le relâchement des vaisseaux , est aussi la suite nécessaire d'une plénitude , & qu'il n'est guere possible de rétablir le ressort des parties relâchées , que la quantité de lymphe fort abondante ne soit évacuée ; on voit évidemment la nécessité d'employer les purgatifs dans le cas dont il s'agit.

Entre les purgatifs , il y en a qui ont la propriété spécifique d'évacuer plus abondamment les sérosités épanchées ; ainsi on doit les préférer. Mais ces purgatifs n'auroient pas le succès qu'on en doit attendre , si elles n'étoient données avec méthode.

Lors donc qu'en appuyant les doigts sur quelque partie gonflée sans être rouge , il s'y forme un creux qui se relève ensuite insensiblement.

blement , il est certain qu'il y a de la férosité dans les cellules graisseuses de cette partie : pour lors on commencera à faire observer à la malade le régime suivant : on lui donnera le matin à jeun deux grands gobelets d'une tisane apéritive faite avec deux gros de racines de grande *cheli-doine* , de *chardon-Rolland* , de *persil* , d'*iris* ou *flambe de marais* , bouillis dans trois demi-septiers d'eau , & en ajoutant sur la fin un verre de vin blanc , & deux ou trois gros de sel de Glauber , ou de sel de Seignette. La malade les boira à une demi-heure de distance l'un de l'autre , ayant soin de faire tiédir chaque gobelet à la chaleur du bain-marie. Une heure après le second verre , on lui donnera un potage bien mitonné , dans lequel on mêlera un demi-gros de *nitre fixé par les charbons* , ou autant de *sel de Henen* , de *sel d'absinthe* , ou un gros de *sel de Glauber* ; cependant le sel de Henen est préférable aux autres. Quatre heures après , elle prendra un troisieme verre de tisane ; & une heure & demie après , elle prendra un potage dans lequel on mêlera une pareille prise des sels

ci-dessus, & elle pourra manger de plus un œuf frais avec deux mouillettes de pain.

Quatre heures après, elle prendra un quatrieme verre de la tisane apéritive, & elle soupera avec un potage, dans lequel on mêlera encore une prise d'un des sels marqués; on la laissera tranquile pendant deux ou trois jours; on lui donnera seulement de la tisane ordinaire, mais peu, & le moins qu'elle pourra: il seroit bon même qu'elle ne fit que s'en rincer la bouche pour se rafraîchir.

Le quatrieme jour, on purgera la malade avec des pilules hydragogues, dont la dose sera proportionnée à son âge & à ses forces: on lui fera prendre un bouillon, deux heures après avoir avallé la prise de pilules hydragogues; & deux autres heures après, elle mangera son potage ordinaire. Si le purgatif n'a pas trop affoibli la malade, & si son enflure n'est pas diminuée, ou fort amollie, on la purgera le lendemain de la même maniere: si au contraire l'évacuation a été considérable, on recommencera le jour suivant

l'usage de la tisane apéritive , & tout le régime prescrit ci-dessus. On continuera cette méthode jusqu'à ce que l'enflure soit tout-à-fait diminuée : alors on pourra lui donner à son dîner une aîle de poulet, ou deux côtelettes de mouton rôties , & on prendra garde si la digestion se fait bien , & si la malade n'a pas le dévoiement. Si ces deux choses sont comme elles doivent être , alors en laissant les choses aux soins de la Nature , la malade sera bien-tôt rétablie par l'usage seul d'une diète bien ménagée : mais si avec une mauvaise digestion il survient encore le dévoiement , il faudra faire prendre à la malade pendant trois jours alternatifs , un bol fait avec vingt grains de rhubarbe en poudre , dix grains de jalap & dix grains de nitre purifié , le tout incorporé avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe.

Après l'usage de ce sel purgatif ; on ne manquera pas de faire prendre tous les matins quatre onces d'un vin aromatique & tonique , préparé avec une demi-once de quinquina concassé , un gros de canelle , un gros de racines de galanga , un



gros de roses rouges ; le tout infusé dans une bouteille de bon vin rouge, avec deux onces de sucre : il sera bon que la malade en prenne deux ou trois cuillerées après son repas ; outre que ce remède soutiendra la digestion , il rétablira aussi le ressort des fibres relâchées par le séjour de la lymphe. La dose du vin aromatique & le tems de son usage , seront réglés sur l'âge , les forces & le tempérament des personnes malades ; & on ne le cessera qu'après l'entier rétablissement de ses forces.

Pour celles qui auroient de la répugnance à avaler du vin aromatique , on pourra composer un opiat avec deux onces de conserve d'*énula campana* , deux gros de *quinquina* en poudre , un demi-gros de canelle , & autant de macis aussi en poudre , vingt grains de limaille de fer , le tout incorporé avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe.

Mais après l'usage de ce remède , il faudra bien prendre garde de purger trop-tôt la malade ; car la purgation , si douce qu'elle puisse être , ne manqueroit pas de détruire en un jour tous les bons effets de ces re-

medes toniques. Ainsi il ne faudra pas commencer à les mettre en usage , que la malade n'ait été bien purgée.

Les femmes qui font la *lessive* ne sont point exemptes des maux que contractent les Blanchisseuses qui lavent le gros linge à la rivière : elles sont encore sujettes à d'autres incommodités. La plupart ont des vapeurs continuelles , causées par la *lessive* bouillante , dans laquelle elles ont continuellement les mains , & qu'elles ont toujours sous les yeux & sous le nez ; vapeurs qui deviennent très-dangereuses lorsque ( comme il arrive à quelques-unes ) elles mêlent ou substituent la *chaux* à la *cendre*. L'on trouve dans un célèbre Auteur\* une histoire bien remarquable à ce sujet ; c'est celle d'une servante qui mourut étouffée, après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de *lessive* , qui lui porta au cerveau & à la poitrine. En effet , on a toujours observé que les *Lessiveuses* deviennent sujettes aux oppressions asthmiques.

\* GREG. HORSTIUS.

Les *Blanchisseuses de menu linge* ont , pour leur part , à effuyer de dangereuses *gerçures* sur leurs mains , leurs poignets , ou leurs bras , lesquelles sont plus ou moins dardreuses , érépipélateuses , ou inflammatoires. De-là naissent de fâcheuses fièvres , ou du moins de si étranges douleurs dans les parties malades , que souvent ces personnes deviennent hors d'état de continuer le blanchissage.

Les remèdes pour les *Lavandieres* , sont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où l'on a parlé de ces maux : on les retrouvera encore lorsque je parlerai des maladies des femmes. Les *Lessiveuses* s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs lexivielles , en s'abstenant de mêler de la chaux dans leurs lessives. Au surplus , c'est à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long - tems le visage sur les chaudronnées de lessive , & , outre cela , d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de se mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines , & de se laver souvent la face & les yeux avec de l'eau. Ce

qu'il faut observer surtout dans le traitement des *gersures*, c'est de n'y appliquer jamais rien de *gras*, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autres choses semblables. L'eau d'orge mondé suffit toute seule pour laver les *gersures*, ou les *bouillons enflammés*. Quelquefois, en cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le lait chaud, laissant par-dessus un linge mouillé de lait & d'eau d'orge, ou enduit de crème bien récente. Il faut avoir soin de faire saigner ces malades plusieurs fois du bras, & leur faire boire du petit-lait. Mais il leur faut bien recommander principalement l'abstinence du vin, & des choses épicées ou salées, & même leur défendre alors l'usage de la viande à souper. Pour se préserver de ces *gersures*, lorsque ces personnes seront bien guéries, elles ne reprendront le blanchissage, qu'en ayant soin de se laver souvent les mains avec de l'huile d'amandes douces, (ou, à sa place, avec de la bonne huile d'olives), & quelquefois de se frotter les mains avec du beurre bien frais avant que de recommencer à les mettre

dans l'eau. Une dernière façon que les Blanchisseuses donnent au linge, c'est de le repasser : cela se fait ou sur la platine, ou avec des fers : mais de quelque manière qu'elles le fassent, c'est toujours une vapeur qui s'élève du linge qu'elles repassent, laquelle participant du *cuivre* ou de l'*airain*, dont est faite la *platine*, ou bien du fer, dont sont composés les *fers à repasser*, est un volatil igné & étranger, qui se mêlant avec les *esprits*, blesse le genre nerveux, déjà délicat, & si aisé à ébranler dans les personnes du sexe. Ce danger augmentera, si elles n'ont pas la précaution d'employer de la braise au lieu de charbon, & de ne jamais *repasser* dans des lieux étroits, ou trop enfermés. Mais le malheur devient bien plus grand, lorsqu'elles auront à *repasser* pendant trop de tems ; parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à mesure qu'une vapeur malfaisante la pénètre, cela occasionne les maux & les épuisemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition assujettit à de trop amples & trop longs *repassages*. Ainsi

le ménagement doit faire le remède à leurs maux, quand la nécessité les asservit moins à cette profession.

XX.  
Des Baigneurs,  
& Etuvistes.

Les *Baigneurs & Etuvistes*, étant assujettis continuellement à tenir ceux qui se baignent dans l'eau chaude, souvent dans des lieux renfermés, lorsque les personnes se font administrer les étuves humides, se trouvent dans des airs étouffés, dont l'élasticité est perdue ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces circonstances exposent les *Baigneurs* à des étouffemens, qui iroient à altérer la poitrine, s'ils n'avoient soin de prendre l'air de tems en tems en passant dans des chambres voisines. Ce sont d'autres dangers, si les bains se prennent pour des maux qui se gagnent. Ainsi ce seront des précautions à employer par les *Baigneurs*, pour ne pas trop se prêter ni aux vapeurs des eaux où sont plongés les malades, ni aux exhalaisons qui transpirent de leurs corps. C'est pourquoi les *Baigneurs* auront soin de se laver les mains avec du vinaigre, & le visage avec quelque vin aromatique, en même-tems qu'ils se tiendront de

*l'essence de jacin* dans les narines. Il y aura de nouveaux dangers à effuyer, si c'est de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les *bains froids*, dont l'usage se renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Médecine, lorsque, comme dit PLINÉ\*, l'on voyoit les Vieillards Consulaires sortir du bain roides de froid. Le danger pour les Baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où sont quelquefois situés les bains froids : Ce sont des caves où sont réservées des eaux souvent glacées, pour y plonger les malades. Or les malheurs subits qui arrivent à ces malades, si l'on n'y a bien de l'attention, doivent engager ces Baigneurs à se tenir sur leurs gardes ; car dans ces circonstances ils ont à effuyer des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainsi comme les *Etuvis* sont obligés de sortir des lieux de leurs étuves, pour respirer un air plus frais, par une raison contraire, les

\* *Histor. Natur.* L. xxix. C. i.

Baigneurs en eau froide doivent sortir prudemment des caves ou des souterrains où sont les bains froids, pour se procurer un air plus tempéré; sans oublier de se frotter les mains avec de l'huile d'amandes douces, & le visage avec quelque esprit de vin aromatique.

XXI.  
Des  
Foulons.

Ce n'est pas dans l'eau que les *Foulons* se mettent pour fouler les laines & les draps: mais c'est dans de l'urine, souvent croupie, & puante de pourriture, dans laquelle ils se mettent les piés & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils se tiennent à demi-nuds. Un tel bain pour les piés & les mains, des exhalaisons aussi infectes que celles qui s'élèvent d'une telle urine & des crasses huileuses des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui se respirent par la bouche, & se répandent sur l'habitude du corps de ces Ouvriers presque nus, ce sont toutes matieres à d'étranges infirmités pour eux. Le danger qu'ils courent alors est d'autant mieux fondé, que l'*insensible transpiration* se trouvant étrangement contrariée dans les situations & circonstances où ils



se rencontrent, ils se voient prochainement exposés à toutes les maladies qui attaquent les Artisans. A tous ces dangers l'on n'a à opposer que les précautions marquées en plusieurs endroits, où l'on a traité des effets qui sont à craindre des mauvaises odeurs & des exhalaisons malfaisantes. Au surplus, les maladies qui suivent l'exercice de ces misérables professions, étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé, ce seroit une répétition inutile, que de retracer ici la même conduite, soit dans les remèdes, soit dans la méthode de s'en guérir, ou de s'en précautionner.

Cette sale & puante profession a XXII.  
 bien plus d'une compagne parmi cel- Des Cor-  
 les des Artisans. Car de ce genre sont royeurs.  
 les métiers des *Corroyeurs*, des *Tanneurs*, des *Poissonniers*, des *Bouchers*, & des *Chandeliers*. Tous ces métiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils sont indispensables pour la vie, quoique d'ailleurs ils soient sujets à bien des inconvéniens, eu égard à la puanteur dont ils infectent les quartiers des villes où on les exerce. Les Anciens avoient ordonné que toutes

ces fortes d'Artisans feroient obligés à habiter & peupler les fauxbourgs, ou les endroits des villes qui étoient proches des rivières, pour laver les immondices qui accompagnent leurs métiers. En effet, c'est ainsi que l'on voit demeurer vers la mer SIMON le Corroyeur, chez qui logeoit SAINT PIERRE. C'est que ces cantons n'étoient guere que pour le menu peuple. Aussi, outre qu'ils étoient mépriés parmi les Romains, l'air que l'on y respiroït, à cause du séjour qu'y faisoient ces fortes d'Artisans, passoit pour être très-mauvais, & même contagieux. Il y a eu des personnes qui ont cru que les Juifs ne sont devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans lesquels seuls ils ont trouvé quelque asyle. & que cette puanteur, qu'ils ont prise dans ces endroits, est passée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette Nation.

XXIII.  
DesTanneurs.

Les *Tanneurs* sont toujours sur les peaux de bêtes mortes, sur la *chaux*, & semblables ingrédiens, qu'ils emploient pour *habiller* les cuirs. De plus leur manœuvre est la même que

celle des Corroyeurs ; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macérés dans de l'eau remplie de *chaux* & de *galles*, & enfin ils les frottent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant après cela, qu'ils soient sujets à avoir un visage bouffi, & cachectique, & qu'ils se trouvent exposés à des affections *poussives* & *rateleuses* \* ; parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont telles, que l'on a remarqué qu'il est impossible de faire passer un cheval devant les boutiques des Corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique ; ou que si l'on parvient à le faire avancer jusques-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il est parti.

FRASME donne à agiter, dans un de ses *Colloques* (intitulé *Ἰχθυογαστρία*), laquelle des deux professions, de la *Poissonnerie*, ou de la *Boucherie*, est la plus maussade & la plus puante ? Il met dans la bouche d'un *Poissonnier*, & dans celle d'un *Boucher*, les réflexions les plus plaisantes & les plus

XXIV.  
Des Poiss-  
sonniers,  
& des  
bou-  
chers.

\* Voyez RAMAZZINI, pag. 530.

savantes : mais il paroît résulter des discours de ces deux Apologistes , qu'aucune autre profession ne blesse autant les yeux , & ne choque autant les narines , que toutes les deux également , tant celle de *Poissonnier* , que celle de *Boucher*. Mais ce qui intéresse particulièrement la Médecine , c'est de savoir en quoi ces deux professions peuvent nuire à la santé ; & là-dessus l'on demande , si c'est la santé des Pauvres qui en souffre , & en quoi elle peut en souffrir , puisqu'il est rare que les marchands de Poissons, ou les Bouchers soient pauvres ? Je réponds d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers que ces professions empestent par leurs odeurs puantes & mal-saines. D'ailleurs ces professions, comme les autres , ont des familles ruinées , pauvres par conséquent. De plus , ceux & celles qui sont attachés par leur service à des maîtres ou des maîtresses bouchers , ou poissonniers , peuvent être réputés au nombre des Pauvres , & par-là leurs maladies sont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des Boucheries , ou des Poissonneries , occasion-

nent

nent bien des maladies. Cependant  
 sans vouloir trop excuser les maux  
 qui naissent par les Poissonneries , il  
 faut avouer qu'ils sont moins à crain-  
 dre pour la santé , que ceux qui  
 viennent par les Boucheries. Cela est  
 fondé sur des raisons très-sensibles ;  
 car quelque mal-faisantes & déplai-  
 santes que soient les exhalaisons qui  
 viennent des poissons , les puanteurs  
 qui sortent du sang des animaux que  
 l'on égorge dans les boucheries, por-  
 tent avec elles des caracteres de pour-  
 riture ou de corruption , que n'ont  
 pas certainement les chairs des pois-  
 sons. C'est que le sel dont on assai-  
 sonne les poissons que l'on met en  
 réserve dans les magasins des Pois-  
 sonniers , devient un contre-poison  
 pour les odeurs qui en exhalent ; &  
 quand les poissons sont frais , les  
 odeurs qui en sortent sont plus dé-  
 goûtantes que dangereuses. Il n'en  
 est pas de même du sang des ani-  
 maux que l'on égorge ; il se pourrit  
 en très peu de tems , & répandant  
 dans l'air des vapeurs cadavéreuses ,  
 l'on comprend de-là que la raison  
 qui fait les gangrenes , est la même  
 qui fait que des vapeurs aussi mali-

gnes sont ruineuses pour la santé. Il faut observer de plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge, & la partie blanche du sang, autant il s'en trouve entre la chair des poissons, & celle des animaux à quatre piés. Ceux-là n'ont presque que du sang blanc; & c'est le moins corruptible: mais ceux-ci répandent abondamment le sang rouge; & c'est celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cause les gangrenes. Ce sont ces dispositions cadavéreuses qui donnent tant à craindre quand elles se rencontrent dans les maladies. Ainsi dans les poissons, ce sont des suc lymphatiques & gluans qui contractent de l'*âcreté*: mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaison de ce que répandent les suc sanguins qui sortent des chairs des animaux à quatre piés. Au surplus, ce sont des soufres puants que ces vapeurs, & imprégnés d'un *alkali* le plus mal-faisant. Et voilà ce que tout un voisinage a à effuyer de la part des Boucheries.

XXV.  
Des  
Chandeli-  
ers.

Il est encore un inconvénient des plus pernicioeux, & qui est propre aux Boucheries, sans que les Poissonne-

ries donnent lieu de craindre rien de semblable : C'est la fonte des *graisses*, ou la préparation des *suifs* qui se travaillent dans les boucheries , & qui empoisonnent par leur puanteur tous les voisins. L'on fait à quels dangers exposent les vapeurs du *suif*, parce que l'on connoît les dangers que les *Chandeliers* occasionnent, tant pour eux, que pour leur voisinage ; de sorte qu'il y a des villes où l'on ne souffre les *Chandeliers* que dans les fauxbourgs \*.

Les Ouvriers qui travaillent manuellement la *chandelle*, sont les premiers à en souffrir ; parce qu'ils ont à respirer & à avaler ces vapeurs grasses & minérales, qui s'élèvent des *suifs* qui bouillent dans des vaisseaux de cuivre : C'est pourquoi ces Ouvriers sont sujets à des maux de cœur, à des vomissemens, à des pertes d'appétit, à des maux de tête, & à des oppressions.

Mais leurs voisins ne sont pas exempts de ces maux ; & les femmes en particulier qui sont dans le voisinage des endroits où l'on travaille à

\* Voyez PAUL ZACHIAS, *Quæst. Medico-legal.* Lib. V.

la composition de la *chandelle*, deviennent sujettes à de cruelles vapeurs. Car, comme toutes les bonnes odeurs n'excitent point les vapeurs hystériques, & qu'au contraire quelques-unes les apaisent, tout de même les mauvaises odeurs ne les guérissent pas toutes ; car celles du *suif*, par exemple, en donnent, & cela par la même raison que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut causer l'avortement. Un grand Medecin \* rapporte que son frere s'étoit attiré des infirmités très-graves, qui affecterent son cerveau & sa poitrine, pour avoir passé habituellement des nuits à étudier à la chandelle. C'est pour cela que M. RAMAZZINI avertit les Gens de Lettres de se souvenir que les anciens Savans brûloient de l'huile d'olives, au lieu de chandelle ; ce qui étoit cause que l'on disoit, en parlant des savans Ouvrages de ces grands hommes, qu'ils sentoient l'huile de la lampe (*lucernam olent.*)

Les remèdes que l'on a trouvés contre les impressions du *suif*, sont

\* SOLENANDER.



les vomitifs , préparés surtout avec l'*oxymel scillitique* , ( sans pourtant donner l'exclusion aux *antimoniaux* tempérés ; ) parce que les infirmités des Chandeliers sont toujours précédées ou accompagnées de *nausées* & de *degouts*, marques de l'état de souffrance où se trouve l'estomac. Il faut y ajouter les suc d'herbes *ameres* & *aromatiques*, comme de *chicorée sauvage*, de *melisse*, de *cerfeuil*, &c. pilées avec l'eau d'*oxytriphvllum* : on peut encore employer intérieurement la *theriaque*, arrosée de suc de citron ; & se servir d'un *vinaigre aromatique*, fait avec les écorces de citron, la *mélisse*, les clous de *gérofle*, pour s'en frotter le nez & les tempes. Tout cela, mis à sa place, soulagera beaucoup ces Ouvriers en *suif* dans leurs maladies. Le Docteur RAMAZZINI va jusqu'à prétendre que l'infection du *suif* ruine si essentiellement la *crase* du suc nerveux, que la saignée est pernicieuse aux Chandeliers malades ; parce que leurs esprits animaux sont absolument gâtés & sans force. Quoi qu'il en soit, les meilleurs remèdes qui furent employés, au rapport d'un célèbre Observa-

teur \*, pour la guérison d'une *Chandeliere*, ayant été inutiles, elle mourut en détestant le métier de faire la chandelle, & en avertissant quiconque s'y emploieroient, de ne jamais travailler le *suif* qu'en plein air, ou en plein vent.

XXVI.

Les ex-  
halai-  
sons des  
chandel-  
les sont  
très-dan-  
gereuses  
pour les  
Gens de  
Lettres.

Telle est en effet la détestable impression du *suif de chandelle*, qu'elle est la source de la plupart des infirmités, surtout des affections de poitrine, qui font périr tant de Gens de Lettres : & la raison en est manifeste. C'est au milieu de plusieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes Ecoliers dans les pensions : Ils sont renfermés dans d'étroites chambres, & en grand nombre, surtout dans les pensions où l'on retire de pauvres Ecoliers. C'est donc un air renfermé qui a passé par les poumons de tous ces différens tempéramens, & par conséquent un air qui a perdu de son ressort, en même tems qu'il s'est imprégné des fumées de toutes ces chandelles : y a-t-il quelque chose de plus pernicieux ? Car de même qu'un enfant devient infirme toute sa vie, pour

\* OLAUS BORRICHIVS.

avoir tiré un mauvais lait de sa nourriture, de même aussi ces jeunes garçons étant élevés au milieu d'un air empesté, deviennent sujets à tous les maux qui les affligent le reste de leurs jours. En effet, la vie dépendant principalement de l'air intérieur, qui peut-être fait la meilleure partie des esprits, c'est empoisonner les principes de la vie, que de souiller la pureté de cet air par des vapeurs aussi noires que celles des chandelles allumées. Ce seroit ici l'endroit de continuer les maladies des Gens de Lettres, puisque l'occasion s'en présente si naturellement : mais, sans les perdre de vûe, il convient ici de faire observer les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Les moyens les plus efficaces sont de faire brûler de l'huile dans les chambres d'étude, d'avoir soin de ne point assembler trop d'Ecoliers dans chacune de ces chambres, enfin d'observer que ces Ecoliers ne soient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines n'étant pas vis-à-vis les unes des autres, ne s'entre communiquent point. Ces pré-

cautions engageront sans doute à une dépense plus considérable. Cela est vrai ; mais la vie des jeunes gens est au dessus de l'argent ; aussi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce seroit épargner la vie des hommes.

XXVII.  
Maladies  
des Gens  
de Let-  
tres.

Cette réflexion est d'autant plus intéressante pour la Médecine des Pauvres, que ces pensions ou écoles étant les seminaires & les pépinières de la plûpart des grands hommes qui illustrent les différens Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Savans ont comme germé avec l'âge dans les pauvres étudiants. De plus l'occupation des âges suivans apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guere de maladies qui soient plus de la compétence ou dépendance de cette Médecine, que celles des *Gens de Lettres*. C'étoit une question qu'un ancien Philosophe, au rapport de PLUTARQUE \*, donnoit à décider ; savoir, à qui il faudroit donner gain de cause, au corps, ou à l'ame, s'ils pre-

\* *De Præceptis salubribus.*

noient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit ? *Si corpus & anima disceptarent ad invicem de damno dato, dubium fore; quis sit damnosior, hospes, an hospitator ?* C'est pourquoi la maxime de PLATON, par rapport à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou d'exercer l'esprit sans le corps ou d'exercer le corps sans l'esprit : *Ne corpus absque animo, & animum absque corpore exerceamus.* Or parmi les gens d'étude, c'est toujours l'esprit qui travaille beaucoup plus que le corps. Car la méditation ou la recherche de la vérité faisant l'objet des Savans en chaque science, tout l'ouvrage se trouve toujours du côté de l'esprit. C'est donc le genre nerveux ou les esprits qui fournissent principalement aux frais de ce travail, qui est d'autant plus insidieux, qu'il flate par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur *ton* naturel, parce que les esprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'est guere de source de maladies plus dangereuses, & cependant moins

susceptibles d'une parfaite guérison ; aussi sont-ce des affections *mélancoliques*, des *néphrétiques*, des *gouttes*, des *coliques*, des *insomnies*, qui traversent la santé des Gens de Lettres.

Ces *insomnies* ne sont autre chose que les veilles habituelles passées en nature ; habitude monstrueuse ! comme l'appelle ce Savant \* qui avoit tant étudié la maniere de conserver la santé des Gens de Lettres : « C'est  
« ( dit-il , en parlant des gens d'étu-  
« de ) une chose *monstrueuse* de s'ac-  
« coûtumer à veiller souvent bien  
« avant dans la nuit , de sorte que  
« l'on soit obligé de faire la nuit du  
« jour : » *Monstrum est ad multam noc-  
tem frequentius vigilare , unde post so-  
lis ortum dormire cogaris.* Ainsi les esprits accoûtumés avec les nerfs à demeurer tendus & bandés, restent dans cette disposition la plus ruineuse pour la santé. Ajoutez à cela la vie sédentaire , qui fait de l'étude une de ces professions nommées *sédentaires*, ou trop reposées : D'où il arrive que le sang des Gens de Lettres devient ralenti , croupissant ,

\* FICINUS , *De Studioforum Valetudine tuenda.*

*mélancolique* ; & de-là naissent ces affections *hémorrhoïdales* , qui deviennent si souvent le supplice des gens d'étude. Toutes ces réflexions ne font-elles pas plus que suffisantes pour faire comprendre la cause & la nature de leurs maladies ?

Ces maladies , dans leur origine , sont pour la plupart absolument dépendantes de l'indisposition des *nerfs* , de l'affoiblissement & du dérangement du *ton* qu'ils doivent naturellement garder , enfin du changement de cours & de direction dans les esprits ; le tout entretenu par l'épaississement du sang , devenu âcre , ou atrabilaire , parce que le *croupissement* lui a fait prendre ces altérations : *Vitium capiunt , nō moveantur aquæ*. Il y a donc alors un double renversement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'est-à-dire , la circulation du sang , & celle des esprits.

La méthode de traiter les affections *spasmodiques* , *mélancoliques* , & *hémorrhoïdales* , est répandue partout cette Médecine des Pauvres ; c'est pourquoi on ne la répétera pas ici. Il faut seulement observer , que le

124 LA MEDECINE  
repos & la tranquillité d'esprit , le bon air & l'usage des calmans , suffisent presque pour la cure des maux des Gens de Lettres. Ainsi un bon régime , des alimens propres , la cessation de toute contention d'esprit , le tout soutenu de l'usage habituel des *calmans* , rétablit tout ce qui est susceptible de guérison dans ces maladies : de sorte que rien n'en accélère tant l'incurabilité , que l'usage des *purgatifs* ; car ils achevent de ruiner l'œconomie du genre nerveux. Il faut aussi bien se garder de faire usage de remèdes brûlans ; tels que sont ceux que l'abus autorise dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes , aromatiques & desséchantes , dont on se sert dans la Médecine vulgaire contre les affections *melancoliques* , *vaporeuses* , *hypocondriaques* , ou *rataleuses*. Au contraire, les délayans pour l'intérieur , & les bains pour l'extérieur , pratiqués sagement , aussi-bien que l'usage assidu des calmans , ramèneront les *solides* à leur ton naturel , & les *fluides* aux qualités & directions qui leur sont dues. C'est par cette manière de traiter les maladies *nervales* , que l'on



tirera le meilleur parti qu'il est possible pour leur guérison.

Indépendamment de ces terribles maux , qui ne sont pas de tous les jours , il en est de journaliers parmi les gens d'étude. Ce sont des *maux* ou *foiblesses d'estomac*, dont se plaignent la plûpart d'entr'eux ; parce qu'en effet c'est l'infirmité attachée à la condition des Gens de Lettres , suivant la remarque de CELSE : *Imbecilles stomachi..... quo in numero.... omnes penè Litterarum cupidi*. Tous demandent donc principalement des remèdes pour fortifier l'estomac. S. PAUL trouve ce remède dans un peu de vin, qu'il conseille à son cher Disciple TIMOTHE'E : *Modico* ( lui écrit-il ) *utere vino, propter stomachum*. C'est donc du vin qui leur convient, mais de ce vin spiritueux - cordial dont un grand Praticien \* permet , en pareil cas , de boire en petite quantité , préférablement aux vins ordinaires : *Præstat* ( dit ce Medecin en parlant des estomacs foibles ) *potius parùm vini Ungarici , vel malvatici , bibere , quam tenuia vina copiosa*.

\* CRATO , *Lib. II. Consult. 27.*

*haurire.* C'est, dit VAN HELMONT, que les vins d'un terrain vulgaire ou domestique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette observation, c'est un conseil très-utile que de faire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'*Alicante* ou d'*Espagne* : & cette pratique se trouvera très-utile, si ces personnes dont l'estomac est foible, veulent se contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas ; car rien n'est si propre à dissiper les crudités ou à les prévenir.

XXVIII  
Maladies  
des Pau-  
vres Re-  
ligieux.

Il y a une autre classe des Pauvres Infirmes ; ce sont les *Religieux* ou *Religieuses pénitentes*, que le zèle de la piété renferme dans des Couvens. Trois causes leur attirent des infirmités, sans cependant qu'aucune d'entr'elles soit nécessaire à l'essence de l'austère vertu qu'ils embrassent. Car si l'abstinence & le jeûne, suivant la pensée de S. JERÔME, ne font pas la vertu, & qu'elles ne fassent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus solide, (*Jejunium non perfecta virtus, sed ceterarum virtutum fundamentum est*\*) l'on peut être solide-

\* S. HIERONYMUS, *Epist. ad Demetriad.*

ment vertueux & pénitent , sans ou-  
 trer les jeûnes & les abstinences.  
 C'est, ajoute-t-il , que ces pratiques  
 doivent laisser assez de santé pour  
 vaquer à la priere , aux offices , à la  
 lecture de l'Ecriture Sainte , &c. De  
 sorte que savoir contenir son estomac,  
 en lui donnant peu à la fois ,  
 sans jamais rassasier la faim , cette ab-  
 stinence continuelle est préférable  
 ( selon ce même Pere , si savant dans  
 la vie spirituelle ) à des jeûnes pro-  
 longés pendant plusieurs jours de  
 suite : *Sic debes jejunare , ut non pal-  
 pites , & respirare vix possis . . . . . sed  
 ut , fracto corporis appetitu , nec in lec-  
 tione , nec in Psalmis , nec in vigiliis ,  
 solito quid minus facias : parcus cibus ,  
 venter semper esuriens , triiduanis jeju-  
 niis præfertur \**. A cette regle paroît  
 certainement contraire la pratique  
 des Maisons les plus respectables ,  
 où cependant , par amour pour la  
 pénitence , on oblige les jeunes Re-  
 ligieux Novices à manger toute la  
 portion qu'on leur donne ; sans quoi  
 ils sont renvoyés. Une seconde faute  
 est d'y saler excessivement les légu-  
 mes ou *pulmens* , ou semblable nour-

\* IDEM, *ibidem*.

riture, pour aiguïser l'appétit, afin d'obliger ces jeunes gens à manger toute leur portion. Or de cette double cause mille infirmités surviennent à ces Novices, surtout les *rhumatismes*, les *maux d'estomac*, les *oppressions asthmatiques*, qui obligent bien des Novices à sortir de ces Maisons. Car déjà l'épaisseur & la consistance trop solide des potages & des *pulmens* qu'on donne à ces Religieux, leur font un sang & des humeurs trop abondantes & trop épaisses : d'autant plus que le sel mis trop abondamment dans ces mets, ajoute un nouveau poids à ces humeurs & au sang ; ce qui produit inmanquablement les *rhumatismes*, &c. qui assaillent ces jeunes Religieux. La troisième cause, c'est le défaut d'exercice dans les Maisons Religieuses, surtout dans les Couvens de filles : Car alors le sang demeurant ralenti attire aux Religieux & Religieuses les maladies *aigües*, ou *chroniques*, qui les traversent dans leurs obéïssances ou fonctions *claustrales*. Cependant en se refusant, comme ils font souvent, les soulagemens de la Medecine ordinaire, pour se livrer entierement à la

pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, si l'on manque à leur offrir les secours d'une Médecine simple, comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûes d'abstinence, de sobriété, de frugalité, de privation, & de pénitence, bien loin d'être contraire à l'esprit de leur état.

Seroit-ce donc s'opposer à la piété de ces saintes Maisons, que de leur donner les avis suivans ? 1°. Que de jeunes Religieux, pour manger moins que d'autres, peuvent se porter aussi bien qu'eux, parce que les tempéramens ne sont pas les mêmes. 2°. De leur conseiller de ne mettre du sel dans leurs nourritures que très modérément, & seulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens supportables au goût. On pourroit aussi établir chez eux un usage qui étoit autorisé parmi les plus sages des anciennes Communautés Religieuses, telles qu'étoient les *Thérapeutes*, qui permettoient à ceux d'entre eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet, c'est le préservatif le plus sûr contre les maux qui sont causés par l'épais-

fissement du sang. 3°. La coutume de faire travailler les Religieux au jardin, ou à semblables exercices du corps, étant l'institution de la plupart des Maisons ou Communautés Religieuses, ce seroit aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coutume. C'est pourquoi ceux d'entre les Religieux qui exercent quelque métier, comme de tourner, de faire de la toile, des étoffes, ou des bas, sont moins sujets à tomber malades. Les Religieuses, par la même raison, se conservent plus de santé que les autres, quand elles s'occupent à la tissanderie; car elles en sont plus robustes, & moins sujettes aux pâles-couleurs. Cet avis est tiré des Livres saints, qui avertissent que la *femme forte* se trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine: *Mulierem fortem quis inveniet? Quæsit linum & lanam, & operata est consilio manuum suarum.* (a)

Après ces réflexions, l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguistes, ou dans les Laboratoires des Chymistes, des remèdes

(a) *Proverb. C. xxxi. v. 10. & 13.*

pour les personnes pénitentes. Ce feroit même les faire aller contre les avis des Peres de l'Eglise (a), & de tous les Peres ou Auteurs de la vie spirituelle, fans en excepter Sainte THERESE, qui défendent très-rigoureusement aux Religieux & Religieuses le trop de curiosité pour leur santé, & le trop de facilité à se servir de la Medecine ordinaire des gens du monde. Mais il en est une, qui, au jugement même du plus rigoureux des Peres (b), leur suffit amplement, sans les faire sortir de l'esprit de leur état. La meilleure Medecine, dit ce Pere (c), c'est la plus ancienne, & elle se tiroit des légumes & de leurs sucs : *Ea Medecina antiquior, quæ herbis curare consuevit & succis*. En conséquence de cette maxime, il assure (d) ces personnes Religieuses, & autres, que la santé ne se rétablit si solidement par aucun secours, que par celui de ces alimens : *Nec ulla firmior sanitas, quam quæ salubribus reformatur alimentis* ; parce que

(a) S. AMBROISE, S. BASILE, S. BERNARD.

(b) S. AMBROISE.

(c) *Hexameron*, L. III. C. 57.

(d) *Ibid.*

dans les alimens seuls consiste la vraie Medecine : *Quia sola nobis esca Medecina est.* Et ces alimens sont ceux-là mêmes que les Religieux les plus austeres se sont enjoins. Car avec un peu d'adresse à leur changer leurs mets & légumes, surtout ceux des graines, dans leurs *pulimens*, bouillons ou potages, l'on tourne en remedes excellens les plus simples & les plus vulgaires alimens. Ce sera en variant le *riz*, l'*orge*, le *gruau*, d'*avoine*, les *lentilles*, le *millet*, &c. pour remplir les indications qui se présentent ; soit de fortifier l'estomac, par ceux des légumes qui sont toniques ou astringens, comme le *millet* & le *riz* ; ou bien d'aider à la transpiration, comme on le fait par le moyen du *gruau* d'*avoine* ; soit par ceux qui sont laiteux & adoucissans, comme les *haricots* ; soit enfin par ceux qui sont amis de la poitrine, comme l'*orge*, & encore le *riz* : Tous ces alimens placés suivans les différentes indications, fournissent des remedes suffisans à la vie. En d'autres occasions, le *lait*, les *œufs*, & un peu de *beure frais* adoucissent les faveurs des *pulmens*, & , à l'aide de quelque



racine, comme de *persil*, les rendant plus aisés à se distribuer, ils facilitent beaucoup la Médecine des Pauvres Religieux pénitens.

Un autre moyen de les traiter ; c'est de leur épargner les veilles pour quelque tems, en les faisant dormir un peu plus long-tems, & les mettant en repos pendant quelques mois : il faut cependant leur faire observer un exercice modéré ; comme celui qui se prend dans les jardins, & dans certaines obéissances *claustrales*, qui obligent ceux qui les exercent à se donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du fold de la retraite, du silence & de la méditation.

Ces moyens paroïtroient foibles, ou de petite conséquence, à qui feroit moins au fait des causes de la fanté : mais quand on a un peu étudié cette matiere, on voit que la fanté s'entretient ou se répare à peu de frais, entre les mains de Médecins qui sont plus occupés à tout remettre sous les lois de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainsi donc

la Médecine des Pauvres, toute dénuée qu'elle paroît, trouve dans son indigence de quoi soulager les *Religieux* qui se sont rendus volontairement pauvres.

Si ces Communautés Religieuses sont de celles à qui le gras est permis en cas de maladie, le régime devient une autre ressource de remèdes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoiqu'on fasse maigre dans ces Communautés pendant tout le tems de santé. En pareille circonstance le gras est un remède : car comme dans le monde où l'on fait toujours gras, les légumes, tels que le riz, l'orge, le gruau, & les plantes, deviennent médicamenteux pour les gens du siècle ; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les Communautés Religieuses où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'est que l'effet véritable d'un remède est de changer les qualités du sang malade : Or celui qui a été pétri de sucs de légumes, acquiert un changement de ses qualités très-efficace, quand on le remplit de sucs aussi différens que le

sont les plantes , des chairs des animaux. Ce sont donc des guérisons qu'opere le gras dans les Maisons Religieuses qui sont maigre toute leur vie ; & cela par la raison des contraires : *Contraria contrariis curantur.*

L'usage des *bains* , si familier anciennement parmi les plus saints Personnages , seroit infiniment utile pour la santé des Religieux : mais les inconvéniens de ce remede , & surtout les embarras qu'il causeroit dans les Maisons Religieuses , le rend impraticable. L'on ne peut accuser des mêmes incommodités une pratique avantageuse pour la santé , qui s'observoit autrefois parmi les Moines , savoir , l'usage des *minutions*. C'étoient des saignées dont les Religieux avoient coutume d'user plusieurs fois , & par précaution , au changement des saisons. Or ces *minutions* opérant la diminution du volume ou de la quantité du sang , c'étoit un remede qui prévenoit la *plethore* , & en conséquence les lassitudes , lesquelles , suivant l'avis d'HIPPOCRATE , annoncent les maladies. Une telle pratique mérite-

roit bien de revivre dans les Maisons Religieuses ; car rien ne seroit si propre à entretenir la transpiration, dont le défaut est la cause de la plûpart des maladies des Moines. Ce n'est même qu'un superflu que l'on évacue, dont la présence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXIX.

Maladies  
des Ouvriers  
Stataires.

La vie *sedentaire & cellulaire* des Religieux, nous engage naturellement à parler maintenant des Professions qui portent en effet le nom de *stataires & de sedentaires* \*. Tels sont les métiers de *Tisserands*, de *Tailleurs*, de *Couturieres*, de *Menuisiers*, de *Maçons*, &c. Car les différentes situations & postures de corps où ces Artisans sont obligés de se mettre pour exercer leurs arts, leur occasionnent des maux différens. C'est pourquoi il faut non-seulement que ces Artisans soient avertis des maladies qui les menacent en particulier, pour s'en précautionner : mais il est encore à propos d'en faire voir les causes, tirées de la structure du corps humain & de ses parties ; afin

\* *Artes Statarie, & Sedentarie*. Voy. RAMAZZINI, pag. 596. & 599.

que

que les personnes charitables qui se donnent aux soins de la santé des Pauvres, & les Medecins-mêmes, sachent prendre dans l'œconomie animale, & dans les lois que le Créateur y a mises, les indications & les regles de conduite que l'on doit suivre pour rétablir la santé. C'est que la Nature, qui se peint dans la structure des parties, montrant ses actions & ses œuvres, comme par autant de coup de pinceau, dans les différens arrangemens, positions & directions des vaisseaux, des nerfs, & des fibres, elle fait sentir les raisons & les causes des maux dans celles de la santé. Ce ne sont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y ait à étudier dans celles des Artisans; ce sont plutôt les singularités de leurs causes. Ainsi des Ouvriers accoutumés à être debout, deviendront sujets à des *varices*, & en cela semblables aux *Haruspices*, que leur ministère exposoit à encourir des *varices*, suivant la remarque du Poëte\*.

—— *Varicosus fiet Haruspex.*

\* JUVENAL, Satyr. VI.

Je crois qu'il n'est point d'autres causes de ces *varices*, que la distension des muscles des jambes & des cuisses, laquelle retenant le sang dans ces parties basses, le ralentit dans sa remontée. Car c'est une observation bien constante parmi les malades, que les *gardes* qui les soignent jour & nuit, sont sujettes à avoir les jambes enflées; & cela, parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, sans se pouvoir coucher, cette situation oblige le sang à surmonter les angles que les vaisseaux font dans les genoux, & ceux encore qu'ils font dans le pli des cuisses; ce qui produit comme autant d'entraves qui retardent la marche du sang vers les parties supérieures. Ce sont donc des enflures qui ont leurs causes, non dans les humeurs ou dans les *fluides* par eux-mêmes, mais dans les *solides*. Ce ne sont donc ni dans ces personnes, ni dans ces Artisans, des *piés de poulmon*, comme on appelle les enflures de ces parties dans les affections asthmiques; parce qu'ici ce n'est point le poulmon qui est origi-

nairement en faute. La réflexion de BORELLI \* donne la juste idée de ces sortes de causes de maladies, dans la remarque qu'il fait sur les muscles *extenseurs* qui sont trop long-tems dans l'état d'extension, sans que les *flexisseurs*; leurs antagonistes, exercent leur réaction. En effet, cette alternative des mouvemens musculaires est tellement naturelle, que les animaux qui ont à être debout sur leurs jambes, se la procurent, & se soulagent en se tenant un pié en l'air, comme on l'observe dans les coqs & les poules; la même chose arrive aux chevaux, qui ont coutume de se soulager en tenant en l'air, ou dans l'écurier, un des piés de derriere; ou en en frappant la terre. Telle est l'attention de la Nature à entretenir la circulation des *esprits animaux*, en conservant l'alternative de leurs passages des muscles *extenseurs* dans les *flexisseurs*: car en cela consistent tous les détails des mouvemens des muscles, qui entretiennent par les *rechanges* de leurs *esprits*, l'œconomie animale. Ainsi le retar-

\* *De Motu animalium*, Prop. 131.

dement du sang dans les parties basses, occasionne aux Artisans qui sont contrain's de demeurer long-tems sur leurs jambes, non seulement des *varices*, mais encore des *maux de reins* insupportables, jusqu'à leur attirer des pisseniens de sang. Cette obligation d'être debout, incommodé aussi beaucoup les Courtisâns dans les Cours des Princes ; mais principalement à la Cour d'Espagne, où il est si peu permis de s'asseoir en présence du Roi, que l'on n'y voit aucune sorte de siège. (a)

Les dangers des Professions qui obligent à être debout, ne se bornent pourtant point à l'indisposition des reins, &c. L'estomac se trouvant comme suspendu ou moins appuyé sur les intestins, devient aussi sujet à s'affoiblir, & par là jette les fondemens de beaucoup d'infirmités. Car il est si important que les viscères du bas ventre se trouvent comme dans leur état de repos, que suivant la remarque de BACON (b), les Forçats dans les Galeres, tout malheureux & tout fatigués qu'ils sont, se con-

(a) Voy. RAMAZZINI, pag. 598.

(b) *Hist. Natur. Cent. VIII.*



servent en embompoint, sans que l'on en voie d'autre raison, sinon que les parties nourricieres, comme l'estomac & le foie, se reposant sur les intestins, pendant que les bras sont dans de continuel mouvemens, les coctions demeurent loüables. Une autre réflexion à faire sur ceux qui sont habituellement debout, c'est que le foie étant moins soutenu par les parties qui l'environnent, il se trouve en souffrance; parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expose la bile à s'altérer par son ralentissement, ou par le défaut de sa sécrétion, en même-tems que par son poids, il tire en embas le diaphragme, auquel il est suspendu. Ce seront donc des sujets d'attention particulière pour un Medecin qui aura à traiter des maux du foie, ou d'autres affections du bas-ventre, en ceux des Artisans qui sont contrains par leurs professions à être long-tems debout.

Un avis que donne le Docteur RAMAZZINI, qui a fait une étude particulière des maladies des Artisans, c'est que pour réussir dans leurs cures, il est toujours nécessaire à un

Praticien, avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profession qu'il a coûtume d'exercer : *Ad feliciorum curationem obtinendam, bonum semper erit, si Medicus sciat, quam artem exercere sit solitus, quem curandum suscepit* \*. En effet, quelle étrange méprise pour le Médecin ! Quels dangers pour le malade, si on lui ordonne des remèdes sans avoir pris auparavant les précautions nécessaires ! C'est pourquoi, si c'est une fièvre, une colique, un cours-de-ventre, il faut d'abord s'informer si la maladie est de la nature de celles où influe la qualité de la profession ou du métier que ce malade exerce en santé. Quelle plus dangereuse inattention, si le Médecin traite ces maladies suivant les idées vulgaires & banales du système des humeurs ! Car peut-être fera-ce le produit d'une vapeur métallique, peut-être l'effet des positions changées dans les *solides*, parce que le malade aura eu à soutenir des situations ou des postures gênantes, qui auront forcé le ressort des fibres

\* RAMAZZINI, *ubi supra*, pag. 660.

musculeuses. Ainsi ce Medecin purgera où il faudroit donner des *cordiaux*, des *confortans*, des *calmans*, des *toniques*. Une autre observation faite par HIPPOCRATE, c'est que dans les maladies, celles des parties qui ont eu le plus à souffrir en santé, sont celles sur lesquelles se font les *dépôts* ou les *metastases*. Deux Ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux considérable, & cette toux cessa dans l'un & dans l'autre par une paralysie sur le bras droit; parce que c'étoit celui qui souffroit principalement dans le métier qu'ils exerçoient, qui étoit celui de faire des fagots : *Ambo (artifices) cum tussi laborarent, dextrâ resoluti cessaverunt à tussi* (a). Il ajoûte, que d'autres accoûtumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup, tomberent paralytiques de leurs jambes : *Qui verò equitarunt aut iter fecerunt, in lumbis ac femoribus resoluti sunt* (b). Un Medecin, telle science qu'il ait acquise dans le cabinet, pourra-t'il trouver la justesse d'une telle cause, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant

(a) *Epidem.* IV. N. 28.

(b) *Ibidem.*

du métier qu'aura fait un malade ? L'observation est d'autant plus nécessaire & plus importante dans l'usage, qu'il est ordinaire de porter dans les Hôpitaux les pauvres Artisans pêle-mêle : ce sont des *Menuisiers*, des *Forgerons*, des *Sculpteurs*, des *Compagnons Imprimeurs*. Les professions différentes de chacun d'entre eux, supposent des causes différentes dans leurs maux, quoique de même nom; & ces causes ayant à se prendre dans les sortes de travaux qui distinguent ces métiers, par rapport aux diverses situations que sont obligées de prendre les différentes parties du corps de ces Artisans, ce seront aussi des indications différentes que le Médecin aura à remplir. La plupart de ces Ouvriers seront peut être de professions sédentaires, dans lesquelles les *reins* auront à souffrir; parce que ces Artisans sont toujours assis, leurs yeux toujours fixés sur leur ouvrage, suivant cette remarque d'un Poète\* : *Lumbi sedendo, oculi spectando, dolent*. D'autres d'entre eux, comme les *Tailleurs d'habits*, & les *Vignerons*, se présenteront pour être

\* PLAUTE.

traités par un Medecin. Prendra-t'il la courbure des corps de ces Ouvriers , pour des *bosses* , comme l'on fait que les Porte-faix s'en font ? Ce seroit une méprise peu honorable pour le discernement de ce Medecin. Cette courbure dans les *Tailleurs* & les *Vignerons* , n'est point un amas d'humeurs qui se soient fixées pour former une *bosse* : c'est une attitude que l'on compare à celle des singes , qui sont toujours courbés ; & à cause de cette ressemblance , l'on a forgé le mot *similitas* pour désigner cette courbure. Ce sont donc des affections absolument dépendantes du vice des *solides*. Ces Artisans se sont habitués à se tenir courbés ; & ils gardent cette situation pendant toute leur vie. Cependant , faute de ce *diorisme* , que l'on aille à se figurer quelque amas d'humeurs *cacheés* , qui abondent dans les corps de ces Artisans qui sont devenus malades , ce seroit un piège dangereux pour le Medecin qui attribueroit aux *fluides* un mal qui est absolument de la dépendance des *solides* ; dépendance des *solides* qui est si essentiellement telle , que le grand remede

146 LA MEDECINE  
contre les courbures des *Tailleurs*,  
des *Vignerons*, & autres semblables  
Ouvriers, c'est que de bonne heure  
ils se ménagent de maniere, que l'é-  
pine du dos ne soit ni trop long-  
tems, ni trop fortement courbée; &  
quand le mal est confirmé, il ne res-  
te que la voie des frictions humides,  
& des onctions confortantes & tem-  
pérées, par le moyen des *onguens* &  
des *baumes*, que l'on trouvera dans  
la *Pharmacie des Pauvres*. \*

XXX.  
Maladies  
des Ou-  
vriers  
sédentai-  
res, &c.

Les *Arts sédentaires* tiennent de  
bien près à ceux où les Artisans sont  
contraints d'être debout. Mais avant  
que d'entamer l'examen des Arts sé-  
dentaires, il faut observer singuliere-  
ment ceux qui sont mitoyens, en ce  
que les Ouvriers qui exercent certai-  
nes professions, sont obligés d'être  
tout à la fois comme debout, & ce-  
pendant en quelque façon assis. Les  
*Tisserans* sont de cette espece, qui  
comprend encore tous les Artisans  
qui travaillent les *draps*, les *tapisse-  
ries*, les *moquettes*, les *bourracans*, &  
une infinité de *serges*, dont les ma-  
nufactures ou semblables fabriques

\* Tom. III. pag. 221. & 225;

occupent grand nombre d'Ouvriers. Plusieurs d'entre eux sont obligés, dans leurs maladies, de recourir à la charité des Paroisses, ou d'aller aux Hôpitaux. De même dans la *Tissèranderie*, qui fut autrefois l'occupation des Dames de considération, & qui n'est exercée aujourd'hui que par les gens du commun, il y a souvent nombre de malades qui sont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour se mettre en état de les traiter, on doit d'abord faire attention que la violence qu'il faut que les Artisans se fassent dans ces professions, pour tendre les jambes & les cuisses, afin de se tenir fermes sur la sorte de siège sur lequel pose leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies de ceux qui travaillent debout. Mais les Ouvriers dont il est ici question, ont de plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes. Ces lassitudes sont bien différentes de celles qu'on appelle *lassitudes spontanées*, qui viennent par la faute des fluides : par conséquent les indications sont bien différentes ; car ici elles doivent

aller au soulagement des solides. Les Medecins ne feroient-ils pas bien dans ces occasions, s'ils s'occupoient un peu plus des *frictions* seches & humides, & des *onctions*, qui étoient si fort usitées parmi les anciens Medecins, & dont les Athletes se servoient avec tant de succès ? Ou, pour mieux dire, n'a-t'on pas ici une preuve de la Medecine des *solides*, par tant d'observations tirées des maladies des Artisans, lesquelles, sans changer le nom qu'on leur donne quand on les attribue aux fluides, se trouvent absolument dépendantes, pour leurs causes, de la disposition des solides ? Qu'une fille ou femme *Tisserande* tombe malade, savoir, la premiere par une perte de sang ou semblable mal, & la seconde par une fausse-couche ; l'erreur ne fera-t'elle point capitale de s'en prendre, sur ces deux maladies, à l'état du sang, pendant que la situation & l'agitation que les personnes du sexe se donnent quand elles travaillent à la toile, &c. leur attirent ces maux \* ? Que de Fabriquans de *draps* ou de

\* RAMAZZINI, pag. 666.



*serges*, se présentent abattus de lassitude, & de maux de piés ou de jambes ! Si on les attribue à quelque soupçon de goutte, de rhûmatisme, &c. il se trouvera, par l'examen, que l'exercice des métiers de ces Artisans les met dans cet état. D'autres d'entre eux auront mal aux yeux, parce que le duvet qui s'élève de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui est dans ces laines, leur enflamment les yeux. Sera-ce à l'âcreté du sang qu'il faudra s'en prendre ? Car qui ne voit que le picotement extérieur des membranes des yeux fait ces inflammations ? Mais une autre sorte d'Ouvriers qui achevent de façonner les draps, ce sont les *Tondeurs*, qui contractent, parce qu'ils sont debout, les maladies propres aux Artisans qui gardent cette situation ; & en même-tems le poids des *forces* ( qui sont d'énormes ciseaux avec lesquels ils tondent les draps ) les laisse dans l'état violent dont souffrent leurs bras & leurs mains ? Est il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muscles, & par conséquent de la cause

150 LA MEDECINE  
extérieure qui les violente continuellement ?

XXXI.  
Des  
Maquignons &  
des Postillons.

Une autre profession , qui est encore un *ambigu* entre être debout & être assis , fournit souvent à la Médecine des Pauvres , des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violens dans lesquelles bien des hommes mettent les nerfs , les membranes & les muscles de leurs corps , pendant toute leur vie. Ce sont ceux qui montent habituellement des chevaux ; comme les *Maquignons* , ceux qui courent la *poste* jour & nuit , &c. L'histoire atteste combien les *Scythies* étoient sujets à des *sciaticques* , parce qu'ils étoient continuellement à cheval. Un grand Praticien (a) fait observer que ces sortes de gens sont sujets à des *pissemens de sang* ; & , suivant HIPPOCRATE , ils sont exposés à des *paralysies* , ou autres affoiblissemens dans les lombes & dans les cuisses : (b) *Qui equestrarum , in lumbis ac femoribus resoluti sunt*. Ce sont dans les *Postillons* , des *rhagades* , des *fics* , & semblables *hémorrhoides*

(a) BAILLOU.

(b) *Epillem.* IV. N. 28.

bâtardes , ou manquées , ou malignes , qui leur viennent par le froissement qu'ils souffrent au fondement , en courant la poste. Ceci est conforme à l'observation d'HIPPOCRATE , interprétée par son célèbre Commentateur (a) ; savoir , qu'un homme de cette profession avoit contracté vers cet endroit , un *ulcere* accompagné de *varices* & de *fluxions*. Tous ces maux qui viennent de la part des *solides* perpétuellement irrités , se remarquent sur des hommes qui sont habituellement moitié assis & moitié debout tout à la fois : car c'est l'état violent où les *Couriers* sont contraints de se mettre ; ils accourcissent les étriers de leurs chevaux , & ils allongent les jambes , pour donner ainsi un point d'appui plus ferme à tout leur corps sur leur selle , en même-tems qu'ils l'affermissent en s'allongeant sur les étriers. Que des hommes de telles professions tombent dans des maux de  *vessie* & de  *reins* , parce qu'ils se rompent quelque vaisseau ; faudra-t'il s'en prendre à l'indisposition des fluides , tandis qu'il est évident que les soli-

(a) VALLESIIUS.

des donnent origine à ces sortes d'accidens , qui sont tels qu'ils vont à précipiter ces personnes dans des *crachemens de sang* ? RAMAZZINI \* rapporte qu'un célèbre Ecuyer d'un Roi d'Espagne , pensa périr ainsi très-promptement : mais il prolongea ses jours , contre l'attente des Medecins , par le seul régime , au lieu que tous les remedes avoient échoué. C'est une preuve qu'il ne falloit que du repos & du loisir pour laisser reprendre le *ton* aux vaisseaux , que la violence de l'exercice de monter à cheval avoit excédés. Tout cela se fit par le moyen des alimens adoucissans , tirés de la chair de *cochon-de-lait* bouillie , dans l'usage de laquelle cet Ecuyer trouva un très-grand soulagement. En effet , pour le dire en passant , l'on fait par l'usage , de quelle utilité est la gelée de cochon-de-lait dans des cas d'*amaigrissement*, &c.

XXXII.

Des  
Imprim-  
meurs.

Il est encore une autre profession dans laquelle il y a des Ouvriers assis habituellement , pendant que d'autres sont debout. Ce sont les *Imprimeurs* , dont les uns étant à la *composi-*

\* *Ubi supra*, p. 612.

*sition*, & les autres servant à la *presse* ; ceux-là se tiennent comme assis, au lieu que ceux-ci sont obligés d'être absolument debout ; & , par cette raison , ces derniers deviennent sujets à de telles fatigues par tous leurs membres , qu'ils sont obligés de quitter le travail lorsqu'ils commencent à vieillir. Quant à ceux qui servent à la *composition* , ils deviennent exposés à des maux d'yeux , surtout à des *cataractes*. On voit la cause de ces infirmités , dans la nécessité où sont les *Compositeurs* en Imprimerie , d'avoir toujours les yeux fixés sur les caractères noirs qu'ils ont à placer , ou à déplacer ; car la couleur noire appesantit la vûe , & trouble l'imagination dans ces Ouvriers , de telle manière que ces caractères leur demeurent présens & comme sous leurs yeux , lors même qu'ils dorment ; & l'effort que souffre la prunelle de l'œil pendant que la vûe est si long-tems fixée ; occasionne une étrange altération dans le *ton* des fibres dont sont composées les membranes des yeux. Mais de quelque côté que l'on considère les maladies de ces deux sortes d'Ouvriers d'Imprimerie , il est

toûjours constant que leurs causes ne sont que des altérations dans les *solides*. Cela est si vrai, que souvent la Medecine n'y peut rien ; parce que ce sont les parties elles-mêmes, bien plus que les *fluides* ou les humeurs, qui sont en faute. Elle ne peut donc guere conseiller à ces Ouvriers autre chose, que des remedes de précaution, comme d'user de lunettes ou *conserves* pour se préserver les yeux ; puis d'avoir soin, pour ne pas laisser tomber les fibres dans une sorte d'*atonie*, de se frotter les yeux de tems-en-tems ; & encore, en composant, de se détourner les yeux de fois à autres de dessus les caracteres, afin de réveiller les esprits, soit en les portant ailleurs, soit en se frottant les yeux d'eau d'*éuphrase*, &c.

XXXIII.

Des Artisans  
occupés  
aux Ouvrages  
délicats.

Mais de tous les Artisans en qui les yeux ont le plus à souffrir par l'*atonie*, où tombent les parties solides du globe de l'œil & de ses vaisseaux, ce sont ceux dont les Arts ont pour objet des Ouvrages *délicats*, *menus*, *fins*, & souvent presque insensibles en apparence, & qui échappent à la vûe : tels sont ceux des Orfevres qui s'occupent aux *Filigranes*, les Horlo-

gers, les *Lunettiers* & faiseurs de *Microscopes*, les *Graveurs de Cachets* sur des pierres précieuses, les *Peintres en mignature*, surtout en portraits sur des bagues; enfin certains *Ecrivains raffinés*, qui s'étudient & se piquent d'écrire des *Pieces entieres* sur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont *PLINE* rapporte, qu'il étoit parvenu à écrire l'*Illiade* d'*HOMERE* sur un morceau de papier si mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque Artisan de ce genre (car enfin la fortune ne leur est pas toujours favorable) se présente à la *Medecine des Pauvres*; quelle faute ne feroit-on pas, si l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces sortes d'Ouvriers, à raison des humeurs ou fluxions qui seroient sur ces organes? Car ce sont la plupart des *myops*, c'est-à-dire, des personnes qui ont la vûe courte; & la cause de cette maladie est toute dans les membranes de l'œil. En effet, il n'est pas étonnant que ces Artisans contractent une indisposition de cette espece; car, par la contention avec laquelle ils sont obligés de travailler sur des objets très-fins, ils

tiennent continuellement la *rétine* approchée du *crystallin* & de la *prunelle*. Or cette position de fibres & de membranes s'affermissant par l'habitude journaliere, il en arrive une double cause d'affoiblissement dans la vûe ; & l'une & l'autre de ces causes est originairement dans les solides. Car le mouvement *tonique* qui est continuel dans les membranes, fait le fond de la *myopie* ou vûe courte ; en ce que l'humeur aqueuse, ou le *crystallin*, peut-être même tous les deux, ne s'épaississent alors que par l'état de pression où les tiennent les solides, qui se sont *spasmodiquement* rétrécis & accourcis. C'est en effet ce qu'a vu arriver le Docteur RAMAZZINI \* à une femme Juive, dont l'adresse à enfiler frauduleusement des perles imparfaites, alloit jusqu'à en imposer à la vûe des autres, qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive apportoit à cet art. Aussi fut-elle obligée de quitter le métier, & elle ne put trouver des lunettes qui lui fussent propres.

Cette maladie est d'autant plus af-

\* *Ibid.* pag. 620.



fligeante, qu'elle est sans remede ; de forte que ni les purgations , ni les saignées, ni tous les collyres du monde , n'y peuvent rien quand le mal est confirmé. Il reste à conseiller , par précaution , à ces Artisans l'usage des lunettes ou *conserve*s , & d'avoir soin de ne pas tenir la tête si assiduellement panchée sur leurs ouvrages , qu'ils ne permettent de tems en tems à leurs yeux de se dissiper sur des objets qui les réjouissent : par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens. C'est ainsi que les différentes *oscillations* des solides s'entretiennent , en même-tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité se conservent , parce que tout le mécanisme de la fonction des yeux ne consiste que dans la facilité de la *prunelle* à se dilater , & à s'approcher plus ou moins de la *rétine* , suivant les occasions : & c'est pour cela que ceux qui sortent des cachots , se trouvent presque aveugles, jusqu'à ce qu'ils aient , pendant quelque tems , donné le loisir à ces organes de reprendre le *ton* de leurs fibres.

XXXIV.  
Des Co-  
pistes  
d'anciens  
Manuf-  
crits, &c.

Les mêmes accidens menacent aussi ceux qui déchiffrent de *vieilles Ecritures*, de *vieux Titres*, & qui lisent habituellement d'*anciens Manuscrits* latins, grecs, hébreux, chaldaïques, syriaques, &c. Leur vûe s'affoiblit, s'accourcit ou se perd par la violente contention où se trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Aussi ces maux ne sont point susceptibles des remèdes ordinaires, parce que ce sont des affections locales & fixes, qui s'attaquent au fond de ces organes; telles sont les *cataractes*, causées alors par le resserrement des humeurs *aqueuse & crystalline*, dans les tuniques *arachnoïdes* qui les contiennent, ou par l'état *tonique* des membranes qui les entourent.

Les *Ecrivains* de profession qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des Manuscrits, ou semblables Ouvrages, souvent mal écrits ou griffonnés, sont encore exposés à perdre la vûe par les mêmes raisons. Mais ce qui prouve sensiblement l'*atonie* où tombent les fibres nerveuses dans ces Ouvriers, c'est qu'à force d'écrire, leurs bras se trouvent telle-

ment affoiblis , qu'ils deviennent *paralytiques*. Le Docteur RAMAZZINI en rapporte un exemple bien remarquable dont il a été tén oin oculaire. Un *Scribe* ou *Notaire* comme il l'appelle , s'étant vu perdre son bras droit à force de travailler , que le mal étant au-delà des remèdes , ce bras de vint paralytique , mais ne voulant pas perdre le profit considérable que lui rapportoit sa plume , il s'accoutuma à écrire de la main gauche avec la même assiduité , de manière que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs ? N'est-ce pas plutôt une preuve manifeste que les *solides* ont une part singulière dans ces sortes de maux ?

Un autre métier de la classe de xxxv. ceux qu'on nomme *sedentaires* , c'est celui des *Chaudronniers* , lesquels étant assis , travaillent continuellement sur le *cuivre* , qu'ils battent sans cesse avec des marteaux. Ce bruit continu , qui est même insupportable à tout un voisinage , leur étourdit la tête à eux-mêmes , & leur rompt les oreilles à tel point , qu'à la fin ils deviennent entièrement *sourds* ; ce qui

Des  
Chau-  
dronniers,  
& des  
Cano-  
niers.

est l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le *ton* de la membrane du *tambour* ou *tympan* de l'oreille. La même chose arrive à ceux des Egyptiens qui sont dans le voisinage des *cascades* du Nil. Il en est encore de même des *Canoniers*, & de ceux qui servent journellement à l'Artillerie ; ils contractent des *surdités* très graves, par l'étrange violence & les fréquentes secousses que la membrane du *tambour* a à souffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le *cuivre*, c'est que de ce métal continuellement pressé dans ses pores, il s'élève un virus *érugineux*, que ces Ouvriers respirent & avalent ; ce qui leur attire de fâcheux maux d'estomac & de poumon. L'huile d'amandes douces, les orgeats, les laits d'amandes, le petit lait de vache, & les potages au lait, soulagent bien ces malades : mais, pour peu que leurs corps & leurs tempéramens tendent vers le sec ou le *phthisique*, ils n'ont de sûreté qu'en abandonnant le métier. C'est pourquoi (répète encore M. RAMAZZINI) un Medecin doit toujours s'informer de la profession qu'exerce un malade : car,

comme

comme il le fait remarquer, c'est une observation particulière dans les maladies de ces Ouvriers en *cuivre*, d'être sujets à avoir, dans les fièvres, des *bruissements* ou des *tintemens* d'oreille, & quelquefois des *surdités*. Mais comme ces accidens ont leur origine dans la nature du métier qu'exerce le malade lorsqu'il est en santé, ils sont par là beaucoup moins dangereux.

Enfin rien ne marque plus manifestement le pouvoir des *solides* pour faire des maladies, que ce qui arrive aux *Musiciens* ou *Chanteurs*, & aux *Chanteuses*. Ces personnes sont sujettes non-seulement à des enrouemens, qui sont les effets du *spasme* où restent les vésicules du poumon, mais encore à des crachemens de sang mortels, & quelquefois à des pissemens de sang en ceux des *Musiciens* qui se sont forcés à chanter sur le Théâtre. De-là viennent des phthysies mortelles. C'est ce que prouve l'Histoire de l'Affranchi de PLINIE le Jeune, qui recommande, par une Lettre \* très-digne d'être lue, cet Affranchi nommé ZOZIME, lequel

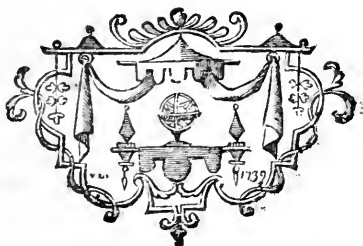
XXXVI.  
Des Musiciens  
ou Chanteurs.

\* Lib. 5. Epist. 19.

avoit épuisé sa santé à son service en faisant auprès de lui la fonction de Lecteur : PLINIE recommande qu'on ne le laisse manquer de rien dans sa maison de campagne , où il l'envoyoit pour y prendre le bon air qu'on y respiroit.

Je crois en avoir dit assez sur les *Maladies des Artisans* , dans lesquelles je n'ai eu en vûe que de marquer les principales singularités qui s'y trouvent , par rapport aux différentes professions ou métiers des malades , pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Medecine des Pauvres , en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Medecins. Il resteroit cependant bien d'autres métiers à parcourir : mais , après l'examen que j'ai fait là dessus , il m'a paru qu'il est à présumer , que par le choix que j'ai fait ici des maladies rapportées à l'état des *professions* , l'on trouvera suffisamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres Artisans peuvent avoir de singulier ; parce qu'elles se rapportent toutes aux idées que j'en ai données. Il me reste à faire observer les singularités des

Maladies dans les différens *sexes*, dans leurs différens états & dans les différens *ages*. C'est la matiere des Maladies des *Femmes*, & des différentes dispositions par où elles passent ; de celles des *Enfans*, enfin de celles des *Vieillards*. C'est de ces sources que l'on tire des observations essentielles, pour se mettre au fait du génie, du caractère, & des différences des Maladies, & en conséquence, pour entrer dans les vûes qui conviennent à leur traitement & à leur guérison.



---

LES MALADIES DES PERSONNES  
DU SEXE.

XXXVII. **I**L faut diviser les *Maladies des Femmes* suivant les différens états de toutes les Personnes du Sexe. Ces états sont ceux de *Filles*, de *Femmes*, de *Femmes-Grosses*, d'*Accouchées* & de *Nourrices*. Tous ces différens états demandent des vûes différentes dans le Medecin; parce que dans toutes ces occasions la Nature change ses opérations. Tout consiste donc à bien connoître la disposition des vaisseaux, la différence où ils sont dans les différens Sexes, les variétés qui se trouvent dans les diverses conditions des Femmes, & suivant les différentes *crases* qu'acquiert le sang, eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux passions de l'ame bonnes ou mauvaises. On fait que par des panchans, des passions ou affections excitées, le sang & les esprits prennent différens ressorts dans leurs cours, ou des déterminations différentes; ce qui est la matiere de remedes différens, ou l'occa-



tion de changer de méthode ou de conduite pour la cure des maladies. Aussi est-ce la remarque d'un savant Medecin \*, que pour la connoissance & la cure des Maladies des Femmes , on fait de grandes fautes dans la pratique , parce qu'on s'occupe trop peu , ou presque jamais , de la différence qu'il y a entre la disposition , le nombre & l'arrangement des vaisseaux dans les corps des Femmes , d'avec la différence des vaisseaux qui se trouvent dans les corps des Hommes. « Une *ligne*, dit ce  
 « même Medecin, plus ou moins ,  
 « soit dans la capacité des vaisseaux,  
 « soit dans leur longueur , leurs cris-  
 « pations , leurs contractions , leurs  
 « accourcissemens , varie étrange-  
 « ment l'étendue & la disposition  
 « des membranes : cependant tou-  
 « tes ces considérations sont très-  
 « souvent omises par les Praticiens  
 « dans la cure des maladies des Fem-  
 « mes. Car , ajoute-t'il , l'arrange-  
 « ment , l'ordre ou la disposition des  
 « vaisseaux est naturelle , ou acquise,  
 « c'est-à-dire , originaire ou occa-

\* BARTHOLOM. DE MOOR, *Pathologia Cerebri*, pag. 488.

« sionnelle. » Et ainsi le volume du sang venant à se grossir, les résistances se multiplient dans les vaisseaux, parce qu'ils hangent eux-mêmes de *ton*, de grosseur, de capacité & d'étendue. En conséquence, les esprits venant à *s'effaroucher*, les membranes & tout le genre nerveux font gonfler les parties, & les mettent en contraction & en *spasme*. Ce sont autant de digues qui s'opposent à la circulation du sang ; & alors, quels efforts, quelles angoisses, quel travail pour la Nature, qui a à se défendre contre toutes ces révoltes ! En faut-il davantage pour exciter dans l'œconomie animale tous les troubles que souffre la circulation du sang dans les maladies des personnes du Sexe ?

XXXVIII.  
Maladies  
des jeu-  
nes Fil-  
les.

Pour entrer dans la juste idée qu'il faut se faire de ces maladies, l'on doit observer premierement, que les vaisseaux que la Nature a si étrangement multipliés dans les parties basses, & surtout dans les organes qui font le propre du Sexe, sont institués non seulement pour la santé & la vie de chaque individu, mais encore, par un rapport éloigné,

pour la propagation de l'espèce. Ainsi ces vaisseaux, qui sont faits dans les jeunes filles pour les tenir en santé pendant leur jeunesse, leur attirent toutes sortes de maux, lorsque, par l'accroissement de l'âge, elles deviennent les sources du genre humain pour la production de nouveaux hommes, qu'elles sont capables de mettre au monde. La Nature déclare cette disposition, quand ces jeunes personnes approchent de l'âge de quatorze ans. Jusqu'alors le volume de la masse du sang, les capacités des vaisseaux, & les diamètres des *secrétaires* étoient en proportions réciproques, de sorte qu'ils se suffisoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la santé de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente que tous ces vaisseaux du bas ventre, jusqu'au tems qu'ils devoient se dilater pour donner passage à une circulation plus abondante, & en particulier à la portion de sang, qui dorénavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais si la masse du sang se présente trop grosse pour ce passage, avant que les vaisseaux aient pris des capacités

convenables , & que les *secrétoires* ( qui naissent de ces vaisseaux ) se trouvent suffisamment développés , ce sont des efforts que les *fluides* ou le sang ont à faire contre les *solides* , tels que sont les tuniques de ces vaisseaux & de ces *secrétoires*. Et voilà l'origine au naturel des *suppressions* , par lesquelles commencent souvent les *pâles-couleurs* , & tous leurs symptômes.

XXVIX.  
Les Pâ-  
les cou-  
leurs.

Les pâles couleurs auxquelles les jeunes personnes du sexe sont sujettes, sont une maladie assez fâcheuse pour elles , & qui mérite bien qu'on en fasse un article particulier : c'est proprement une espèce de dépravation de sang & des humeurs qui arrive aux filles , lorsque l'écoulement menstruel se fait mal , ou ne se fait point , & que cet état est accompagné d'une bouffissure , & d'une couleur de la peau semblable à celle d'une personne morte : la paresse , la vie oisive , le dégoût pour l'exercice , la difficulté & la gêne de la respiration au moindre mouvement ; suit bien tôt ce triste état ; alors la chair devient froide & molle au toucher , la foiblesse est générale & particulièrement

ticulierement dans les jambes ; les chevilles des piés enflent quelque-fois ; l'enflure se fait aussi appercevoir aux paupieres ; enfin , survient le défaut d'appétit , le poux est lent & mou , les urines deviennent troubles & bourbeuses , & le sang qu'on leur tire n'a plus de consistance & ressemble à de la lavure de viande.

Il paroît évidemment que la cause immédiate des pâles - couleurs & de leurs différens symptomes, consiste dans une grande quantité de sang mal digéré , ou plutôt de chyle mal converti en sang , dans un amas d'humeurs grossieres & visqueuses , auquel a donné lieu l'affoiblissement du ressort des parties solides , & des fibres des vaisseaux ; mais spécialement des viscères qui servent à la chylication , à la sanguification & à la dépuration du sang & des humeurs.

Le défaut de ressort dans les fibres qui composent les vaisseaux de tous les étages , occasionne , comme l'on fait , le ralentissement & la langueur de la circulation du sang , conséquemment les sécrétions & les excréments dans l'état naturel desquel-

les confifte la fanté, feront troublées : de-là les matieres visqueufes , bilieufes , falines , féreufes , muqueufes , & récrémentitielles , qui devoient être évacuées après leur fécrétion , dans le foie , les reins , & les autres glandes , feront en grande partie retenues , & porteront l'impureté & le vice dans la férofité du fang & dans les fucs nourriciers.

A la longue les fibres motrices des vaiffeaux de la tranfpiration de la peau, feront par ce moyen privées de leur force & de leur reffort naturel ; d'où il arrivera que les humeurs qui font défignées à fortir par les pores , ne s'exhaleront pas auffi parfaitement qu'elles le devroient : c'eft ainfi que la bile paftera dans la férofité de la fubftance réticulaire , entre l'épiderme & la peau ; que celle-ci deviendra d'une couleur jaunâtre , ou d'un verd pâle & que la nutrition fera entièrement dépravée : Or comme dans un état fi défordonné du fang & des humeurs, les efprits animaux qui communiquent de la vigueur & du reffort aux fibres folides , & préfident aux fonctions animales, ne font plus extraits d'un fang

& d'une lymphe pure & bien qualifiée ; mais au contraire d'un sang & d'une lymphe imprégnés d'excrémens vappides & visqueux, ils partageront nécessairement cette dépravation , & leur énergie pour produire les fonctions animales & vitales , fera considérablement affectée & diminuée.

Il n'est donc pas étonnant que cette maladie soit accompagnée de symptômes si grands & si compliqués , tel qu'un sentiment extraordinaire de pesanteur , de langueur dans tous les membres , la perte de l'appétit , l'assoupissement , l'abattement de l'esprit & la perte de tous les sens.

Il est évident qu'une vie indolente & oisive , & la cessation d'un exercice qu'on étoit accoutumé de faire depuis long-tems, peuvent être mises au rang des causes de cette dépravation des humeurs, parce qu'elles contribuent considérablement à la formation trop abondante des humeurs en diminuant la transpiration à leur impureté , à la lenteur de la circulation , à leur stagnation , ainsi qu'à l'obstruction des vaisseaux qui ser-

vent à la sanguification & à la dépuration des fucs. Mais ces accidens arriveront d'autant plus promptement, qu'on fera un plus grand usage d'alimens difficiles à bien digérer, visqueux, flatulens, doux, acides, &c. & que la quantité qu'on en prendra sera au-dessus de celle qu'on peut supporter dans cet état de foiblesse, & qu'on peut convertir en un suc chyleux, utile & salutaire : car alors il se formera une grande quantité de crudités acides & visqueuses qui porteront immédiatement dans la masse du sang le vice & l'impureté, selon une maxime qui est vraie ; savoir, que le vice de la première coction, qui se fait dans les premières voies, se corrige difficilement dans une seconde coction qui se fait dans les vaisseaux.

Un régime mal-entendu par rapport à la façon de vivre, dispose assez volontiers les jeunes personnes à cette maladie ; car assez généralement elles boivent peu, & il y en a beaucoup d'entre elles qui boivent à peine une fois par jour : mais les excréations journalières qui se font dans leur corps, emportent de la



masse du sang & des humeurs, une grande quantité de fluide : or si cette quantité de fluide n'est pas restituée, si le recouvrement ne s'en fait d'aucune façon, il est nécessaire que les humeurs s'épaississent, deviennent moins propres à circuler librement dans les vaisseaux capillaires, & produisent, comme nous venons de le voir, les pâles-couleurs.

Une autre habitude qui contribue considérablement à la production de cette maladie, surtout en celles qui ne font point d'exercice, & qui sont toujours constipées ; c'est l'usage immodéré d'un café fort pris tous les jours avec une grande quantité de sucre. Car, que peut-il arriver de-là, c'est que le sang qui n'est déjà que trop épais, s'impregne d'une grande quantité de parties huileuses, chaudes, & sulphureuses, & qu'à moins qu'il ne se fasse une sécrétion suffisante de ces particules avec la bile, dans les conduits excrétoires, la qualité & la couleur de la lymphe en seront nécessairement altérées.

Quant à moi, je ne crois point qu'il soit nécessaire de recourir à

d'autres causes pour expliquer quantité de maladies extraordinaires que nous voyons aujourd'hui. Les appétits défordonnés qu'elles ont de toutes sortes de choses qui leur viennent dans l'imagination , & qui paroissent absurdes, entretient continuellement ce foyer des mauvais levains, en rend la cause plus invétérée & plus difficile à combattre , & le mal prend ainsi tous les jours de nouvelles racines par l'usage de ces choses extraordinaires, qui n'ont aucun rapport avec le corps humain.

Après avoir exposé les causes des pâles-couleurs, il nous reste maintenant à parler de la maniere dont nous croyons qu'il convient de les traiter. Le premier objet qui se présente est de corriger les humeurs crues, épaissies & impures , de les évacuer par les émonctoires convenables , & de travailler à la reproduction d'un chyle & d'un sang parfait. On doit s'occuper en second lieu à lever les obstructions des vaisseaux capillaires , & des viscères , & de remettre le sang dans une circulation libre & uniforme dans toutes les parties , tant extérieures qu'intérieures. Enfin , la

troisième indication est de fortifier l'estomac & les intestins & de les remettre au ton convenable.

Mais avant que de tenter la connexion des humeurs peccantes, on ne doit pas manquer de nettoyer la source où elles s'engendrent, & qui les fournit continuellement. Or la source d'où proviennent les sérosités visqueuses, acides & muqueuses, est dans l'estomac & dans les intestins. On commencera donc à donner de la force & de l'énergie à ces parties par des remèdes incisifs & digestifs, afin que les humeurs puissent être expulsées avec plus de facilité. Rien ne remplira mieux cette indication que les sels neutres, tels que le *tartre vitriolé*, le *sel de Glauber*, de *Seignette*, celui d'*Epsom*, ou la solution des *yeux d'écrevisses*, par le suc de limon, la terre foliée du tartre, & le sel Polychreste. On peut encore se servir du tartre tartarisé, ou du sel d'absinthe, qu'on fera dissoudre dans une suffisante quantité d'eau.

Ces remèdes réitérés ou ordonnés en grande dose, non-seulement incisent & atténuent, mais encore pur-

gent efficacement, & évacuent les impuretés logées dans les intestins : mais s'il arrive que ces remèdes n'opèrent aucun effet salutaire, il en faudra venir aux évacuans préparés d'une demi-dragme de *myrrhe*, de *gomme ammoniacque*, d'extrait de *rhubarbe*, d'*absinthe*, de *cinnabre*, du *panchymagogue* de Crollius, de *succin*, de *sél de succin*. On peut donner de cette composition un scrupule pour une dose. Si on aime mieux ce remède sous une forme liquide, on fera infuser dans du vin blanc les racines de pimprenelle, de scorfonere, de chicorée, la rhubarbe, l'agarc, la peau fraîche d'orange, les sommités de petite centaurée, la crème de tartre & les raisins de corinthe, tous à la quantité d'une demi once sur une pinte. On fera prendre tous les matins pendant dix jours, quatre onces de cette infusion. Ou bien si le ventre est constipé, on donnera un minératif de casse, de manne, de rhubarbe & de crème de tartre.

Lorsqu'on aura dégagé les premières voies par ce moyen, on tentera de rendre toute la masse du sang

plus pure & plus fluide, & de lever les obstructions formées aux émonctoires, afin que la dépuration du sang & des sérosités se fasse plus parfaitement : pour cet effet on emploiera les décoctions de racines de *falsepareille*, de *squine*, de *vipérine*, & de *chicorée*, ainsi que les décoctions de rapures de *sassafras*, & de *cannelle*. Dans l'usage journalier qu'on fera de ces décoctions, il faut qu'elles soient foibles : mais lorsqu'on les prendra le matin dans le lit, si l'on veut qu'elles procurent une transpiration vive & plus prompte, il faut les faire un tant soit peu plus fortes. Comme il est quelquefois à propos de favoriser une sueur le matin, on ordonnera quarante gouttes d'essence d'ambre, & de *pimprenelle*, avec la *teinture d'antimoine* dans la décoction chaude ; & pour les Pauvres on se contentera d'une simple infusion de feuilles de *sauge* ou de *scordium*.

Une des choses auxquelles il faut faire le plus d'attention, c'est à l'état de l'estomac : or il n'y a point de remède plus propre à lui rendre son état naturel que les élixirs stomachi-

ques ; telle est la teinture d'*hiera-pi-cra*, l'*élixir de propriété* de Paracelse, l'*opiat de Salomon*, la conserve d'*émula campana*, l'extrait des racines de *gentiane*, de *rhubarbe*, des *sommités de petite centaurée*, & d'*absinthe Pontique*. Ces remèdes pris devant ou après le repas, contribueront non-seulement à digérer les alimens & à donner au chyle une qualité balsamique & spiritueuse ; mais encore à restituer aux fluides leur baume naturel, & à fortifier le ton des viscères : mais il n'en faut point attendre ces heureux effets, à moins qu'on n'en continue l'usage pendant fort long-tems.

Si l'opiniâtreté de la maladie est telle quelle ne puisse être subjuguée par ces remèdes, il faudra recourir aux eaux minérales calybéées, elles sont excellentes pour ranimer la circulation languissante, nettoyer les canaux, & leur rendre la force & le ressort qu'ils ont perdu : celles de *Passy*, de *Forges* sont les plus renommées & celles dont les propriétés soient le mieux connues par l'analyse exacte qu'on en a faite, & par les expériences réitérées. Il y en a ce-

pendant mille autres dans le Royaume qui sont d'égale vertu, & on peut dire ici en général pour la facilité de ceux qui veulent bien donner leurs soins aux Pauvres de la campagne, que plus elles seront chargées de parties salines & ferrugineuses, sans contenir trop de pierre & de terre dissoutes, mieux elles conviendront dans les cas dont il s'agit; car alors leurs particules ferrugineuses sont cessamment plus déliées, & elles atténuent non-seulement les suc épais, leur donnent la fluidité, les rendent propres au mouvement, levent les obstructions formées aux émonctoires; mais encore elles fortifient considérablement les viscères. Outre les eaux richement imprégnées de particules ferrugineuses, telles que celles dont nous venons de parler, les autres remèdes caly-bés, joints à des ingrédients salins & balsamiques & ordonnés à propos, passent à juste titre pour des remèdes très-puissans & très-efficaces dans la cure de la cachexie & des pâles-couleurs qui en sont la suite.

Quoique les différentes préparations du fer tant Chymiques que

Pharmaceutiques , soient en grand nombre , je n'en connois aucune qui mérite d'être préférée au safran subtil, préparé avec de la limaille grossiere , non d'acier , mais de véritable fer , arrosée d'eau de pluie & exposée à l'ardeur du soleil : mais il ne faut donner ce safran que mêlé avec d'autres substances appropriées à la nature de la maladie. Je joins ordinairement les racines de la pimprenelle, d'*arum*, ou la canelle en poudre , avec un peu de sel de tartre ou de sucre : je m'en suis servi avec tant de succès, qu'il m'a servi presque seul, pour guérir une jeune fille attaquée depuis très-long-tems de pâles-couleurs , accompagnées d'un violent mal de tête , & d'autres symptômes fâcheux. Les remedes en forme liquide , les plus estimés en pareil cas, sont la *teinture de mars* , avec le *suc de pommes* , avec celui de mars, avec celui de citrons , & surtout la *teinture de mars* de Zwelfer ; la *teinture de mars tartarisée* , ou le *vin martial* préparé avec le *vin du Rhin*.

On augmentera l'efficacité de ces remedes en les donnant avec une quantité suffisante d'une des déco-



tions dont nous avons parlé ci-dessus, ou dans des bouillons faits avec les racines apéritives de *chien-dent*, de *chicorée*, de *persil*, d'*asperge*, de *fenouil*.

Pour ce qui est du régime préser-  
vatif ou curatif des pâles-couleurs :  
Premièrement on évitera l'air froid  
& humide, & l'on n'habitera point  
des chambres basses & pleines d'ex-  
halaisons mal saines ; on choisira  
pour chambre à coucher des lieux  
hauts & chauds. Secondement, on  
ne prendra point d'alimens de diges-  
tion difficile, comme de fruits verts,  
des substances acides & des mets  
préparés avec le lait ; on évitera  
l'usage immodéré du thé qui relâche  
l'estomac, & on aura soin d'éviter,  
pour la même raison, de boire de  
l'eau pure, il faudra la corriger avec  
un peu de vin de Bourgogne ou de  
Bordeaux.

Le comble du mal en pareil cas, LX.  
c'est lorsque les impressions de l'ame Les Vap.  
se mêlent pour quelque chose dans peurs.  
cette maladie. Les *vapeurs* qui sur-  
viennent quelquefois aux jeunes per-  
sonnes, les effraient \* ; elles s'ima-

\* Voy. DE MOOR, *Pathol. Cerebri*, p. 499.

ginent que cela les déshonorent dans le monde, & leur crainte augmente à proportion de la pudeur qu'elles ont au sujet des infirmités de leur sexe. Ces frayeurs deviennent souvent dans ces jeunes filles une affection d'esprit, ou une passion même, qui redouble leurs maux, & leur attire souvent les symptomes les plus graves & les plus opiniâtres à guérir. Que sera-ce donc si quelque autre passion du nombre de celles qu'excite le démon de la chair, vient à révolter les esprits jusqu'au point de les mettre en désordre, & leur faire commettre tant d'écarts d'imagination, & tous les spasmes, gestes & convulsions que causent les déplaisantes *vapeurs* d'une maladie particulière au sexe. \*

J'ai déjà dit plusieurs fois que toutes les maladies étoient causées, ou par la partie *rouge* du sang, ou par la partie *blanche*. Cela se trouve confirmé principalement dans les maladies des femmes. Ces maladies appartiennent à la partie blanche, lorsqu'elles sont en premier & originai-

\* C'est celle que les Medecins nomment la *fièvre utérine*.

rement *spasmodiques*. C'est donc une distinction très-utile à faire, que de bien observer si une *suppression* qui arrive dans une personne du sexe, est essentiellement ou originairement *spasmodique-vaporeuse*, ou bien si elle est *sanguine-humorale*; de maniere que ce que celle-ci auroit de *vaporeux-spasmodiques*, ne fût qu'un accessoire au fond de la vraie maladie. Car pour lors c'est au sang principalement qu'il faut appliquer les remèdes, & n'y mêler les *calmans-antihysteriques* que comme des adoucissans, qui donnent le tems à la circulation du sang de se remettre, & de reprendre son ordre, son égalité, & ses regles. Tout ce qu'on a dit ailleurs sur les *congestions sanguines* doit s'appliquer au cas présent, sans qu'il soit nécessaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les singularités des *congestions sanguines* dans les corps des femmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire; & elle est générale: C'est de bien comprendre si dans les personnes du sexe, le manque ou défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur est propre, est un *retard* ou une

retenue , ou bien si c'est une *suppression* arrivée par quelque accident ; car dans ces deux cas la cure est très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge ; cependant elle ne voit rien de cette évacuation : Il ne faut alors que laisser agir la Nature , en la dégageant de tems-entems par quelques saignées du bras , & en l'aidant d'ailleurs par l'usage abondant des *délayans* , ne fût-ce que par la boisson d'eau seule ; la Nature prendra son cours pour l'évacuation que l'on attend. Au contraire , les *apéritifs* précipités , surtout s'ils vont de compagnie avec les *purgatifs* , achevent de mettre le désordre dans les distributions du sang. On commettra encore une faute très-considérable , si l'on commence cette cure par la *saignée du pié* ; car deux raisons s'y opposent : 1°. Le sang accumulé dans les vaisseaux sanguins-artériels des parties basses , ne comporte point l'action d'une saignée comme celle du pié , qui augmentera la *collection* qui surcharge déjà ces vaisseaux : 2°. C'est attirer le sang à un passage qui n'est ni libre ni ouvert , parce que les *secrétaires* ne  
sont

sont pas encore suffisamment développés. C'est donc ici qu'il faut faire usage de la Médecine qui opere avec patience ( *cum expectatione* ) ; & , par ces attentions, un Médecin assure la santé de ces jeunes personnes. Si quelque occasion surprenante, un faiblissement, par exemple, ou quelque impression subite, ne fût-ce qu'une peur passagere, une indiscretion à se mettre les bras ou les jambes dans l'eau froide, enfin que quelque cause semblable arrête ce qui se passoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela, ni recourir trop précipitamment aux grands remèdes : il suffira d'exprimer du suc d'*orange aigre* dans un verre d'eau, où l'on aura mêlé une once de *sirup de capillaires*, ou quelques gros d'*eau de canelle orgée* ; cela rappellera bien-tôt l'évacuation supprimée. Si la suppression étoit douloureuse, parce que l'estomac ou le genre nerveux se mettroit en convulsion, un grain ou un demi-grain de *laudanum*, dans une cuillerée d'*eau de canelle*, calme ce soulèvement spasmodique, & rétablit l'évacuation supprimée.

XLI.  
Les évacu-  
ations  
trop con-  
sidéra-  
bles, ou  
trop fré-  
quentes.

Mais autant que cette *évacuation* cause de maux quand elle manque, autant en occasionne-t-elle lorsqu'elle devient *énorme*, ou qu'elle devient trop *fréquente* & presque habituelle; deux sortes de pertes de sang qui altèrent infiniment la santé des jeunes personnes du sexe. Ce seroit se tromper grossièrement que d'employer aussitôt les *astringens*: Mais la bonne méthode, c'est de prévenir ou de diminuer le volume du sang, d'en rabattre les impétuosités, d'en affoiblir la *turgescence* & l'ardeur. Pour tout cela, il ne faut que quelques saignées de tems-en-tems, du régime, se priver de l'usage du vin & des alimens trop apprêtés. Il suffira de faire prendre beaucoup de bouillons d'*orge*, de *riz*, ou de *millet*; &, en cas que le mal fit trop de progrès, de donner des poudres de *nitre* préparé, de *bol d'Arménie*, de *cachou*, &c. arrosées de *jus de grenade*, ou de quelques *gouttes-anodynes*. Enfin, le mal devenant pressant, il seroit incessamment calmé par l'usage du *sel sédatif*, & encore plus efficacement par le moyen de la *liqueur minérale-anodyne*. Un autre accident

qui tourmente plusieurs de ces jeunes personnes, ce sont des *tranchées* ou des *coliques*, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation. Le remede à ce mal est principalement un remede de précaution. Car il faut observer que c'est un sang *flatueux*, bouffant, & trop ardent qui fait ce désordre. Pour donc rendre l'évacuation insensible, la boisson d'eau chaude, mais abondante, dans les repas mêmes; l'usage des *infusions théiformes* de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicot; les *émulsions* légères, faites avec les semences de pavot blanc, & le sirop de nénuphar; l'habitude à se laver les jambes dans de l'eau tiède; ou, ce qui seroit encore mieux, les *demi bains* (hors le tems de l'évacuation,) le tout observé en menant une vie sobre & frugale, évitant surtout l'usage du lait; tout cela prépare le sang à sortir tranquillement. Cependant le cas arrivant toujours le même & douloureux, il faut employer les infusions de *gallium* ou *caille-lait*, ou bien quelques gouttes de *liqueur minéral-anodyne*, dans quelques cuillerées d'eau, pour faire de petites doses

d'une espèce de limonade anodyne ; laquelle étant prise sagement , modere le mal sans intéresser le cours de l'évacuation. Une *disposition acquise*, comme l'appelle l'Auteur \* cité ci-dessus , cause & entretient ces sortes de pertes. Car c'est comme un *groupe* de vaisseaux , que ceux que la Nature a destinés à l'évacuation du sexe : Tant que ces vaisseaux demeurent dans leurs capacités naturelles , les *secrétaires* qui en résultent, restent dans leurs diamètres ordinaires , & dans leur alternative de *ton* naturel , pour s'ouvrir ou se fermer dans les tems & dans les périodes marqués par la Nature. Toute cette œconomie est changée lorsque tous ces vaisseaux viennent à se trouver gorgés & infiltrés de sang : Ce sont alors des réservoirs qui en regorgent ; & voilà la cause des pertes. Mais ces pertes dégènerent en écoulemens longs & difficiles à tarir , quand les issues des *excrétoires* demeurent comme béantes & entr'ouvertes : Pour lors les fluides , quels qu'ils soient , s'échappent continuellement. Au contraire, lorsque tous ces vaisseaux prennent



une disposition opposée, soit par leur resserrement *spontanée*, mais *spasmodique*, soit par la forte action d'*astringens* prématurément employés, il se forme une espece de digue, qui repousse le sang vers les parties supérieures. Cela se comprend aisément, en considérant la situation perpendiculaire de l'*aorte*, laquelle se donnant un *talus*, en montant sur la *veine-cave*, avant que de produire les *arteres spermaticques*, descend rapidement, par cette disposition déclive, dans le bassin de l'hypogastre. Mais là elle se partage & se répand, par les *hypogastriques* & les *hémorrhoidales*, sur l'organe propre du sexe. Or tout étant comme bouché par le *spasme* dans ces vaisseaux, & dans les membranes qui les soutiennent, le sang qui tombe impétueusement & de haut par les *spermaticques*, & abondamment par les *iliaques*, se réfléchit promptement par les veines de même nom dans la *cave*. Alors ce volume ne trouvant point d'issue assez prompte, il s'en fait des congestions dans les viscères : Et parce que l'*estomac* est à peu près à la hauteur de l'endroit d'où descendent les *arteres*

spermatiques, c'est à cette hauteur que le sang remonte, à la maniere d'un jet-d'eau, dont l'eau s'élève en l'air à la hauteur de l'endroit d'où elle est descendue. Ainsi ce viscere offrant d'abord à ce volume, des vaisseaux amples & nombreux, c'est-là que se portent les efforts du sang pour s'échapper. De-là viennent les maux de cœur, les dégoûts, les pertes d'appétit, & tous les maux qui fatiguent l'estomac dans le tems des *pâles-couleurs*. Par ces efforts, si quelque artere vient à s'ouvrir dans l'*estomac*, ce seront des *vomissemens de sang*; accidens ordinaires qui accompagnent les suppressions dans les jeunes personnes du sexe. Si les arteres de l'*estomac* opposent trop de résistance à ce volume du sang qui remonte des parties basses, ce sera comme une ravine qui se jettera sur le *poumon*, dont elle trouvera les arteres plus molasses & plus aisées à forcer dans leurs diametres; & c'est de-là que viennent des toux, des oppressions, & semblables angoisses, qui se terminent à des *crachemens de sang*. Si cette ravine monte vers le *cerveau*, & qu'en chemin faisant elle

puisse se faire jour par les arteres des narines, ce seront des *saignemens de nez*, qui arrivent très-souvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces issues se trouvent fermées à la *sublimation* du sang vers le cerveau, il en résultera de cruels *maux de tête*, des battemens d'arteres, des assoupissemens, peut-être quelque chose de pis en ce genre.

L'on a traité à fond tous ces différens maux, en parlant ailleurs des *pâles-couleurs*. Le principe que j'ai avancé sur les *congestions sanguines*, que j'assûre être la cause de toutes les maladies, ne souffrira pas ici de contradictions. Il n'est point de maladies dans lesquelles cette cause soit plus évidente, que dans celles dont je viens de parler. Aussi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du sang dans son égalité, en la rappelant à ses fonctions ou à ses usages naturels, afin qu'elle parcoure aisément toutes les régions qu'elle doit occuper. Toutes ces maladies demandent l'usage de la saignée; car aucune d'elles, en sa maniere, ne peut se passer de son secours. Une *perte de sang* indique &

demande essentiellement la saignée ; surtout celle du bras ; car celle du pié est rarement nécessaire , & elle ne convient jamais qu'après avoir épuisé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce secours principal doit se joindre un grand repos de corps & d'esprit. C'est pourquoi, en cas de *perte énorme* , il faut faire cesser toute action , & faire coucher la malade sur de la paille dont l'on aura garni une paillasse. On lui fera boire de l'eau froide ; & les bouillons qu'on lui donnera ne seront que de veau , avec des herbes potageres, suivant la saison , comme la laitue , le pourpier , la chicorée de jardin , l'oseille , le concombre , la citrouille. On lui donnera aussi des poudres *absorbantes*, légèrement *astringentes-anodynes* , avec la *liqueur minérale-anodyne* ; ou bien une *limonade-minérale* , faite avec l'aigre de soufre , ou l'esprit de vitriol , dans beaucoup d'eau, & avec un peu de sucre-rosat. Tous les soirs on lui fera prendre des *émulsions* , faites avec les semences de plantain , de laitue , de pourpier , de pavot blanc , & le sirop de nénuphar, ou le diacode , y ajoutant

un peu d'eau-rose, en cas de foiblesse. La *perte* devenant habituelle, l'on emploiera les nouvelles eaux de *Passy*, de la troisième source.

Au contraire, si le sang refusé aux XLII. passages par les sécrétaires naturels, <sup>Dangers</sup> du dér-  
s'élevant vers les parties supérieures, <sup>range-</sup>  
insulte l'*estomac*; dans ce cas, après <sup>ment</sup>  
un préalable suffisant de la part de la <sup>d'éva-</sup>  
saignée du bras, il faudra pratiquer <sup>cuation.</sup>  
celle du pied une fois ou deux; puis,  
en cas de *maux de cœur*, employer la  
thériaque mêlée avec la confecti-  
on d'hyacinthe, & faire usage d'une in-  
fusion théiforme, mais légère, de  
menthe & de zestes d'écorce d'oran-  
ge ou de citron. Le *mal de cœur* s'o-  
piniatrant, il faut faire vomir avec  
l'oxymel & l'huile d'amandes dou-  
ces, en faisant avaler ensuite beau-  
coup d'eau chaude, où l'on aura fait  
bouillir légèrement un peu de bonne  
cannelle. Lorsque le *vomissement de*  
*sang* arrivera à la malade (car elle  
en sera souvent menacée,) il ne faut  
point employer les astringens; il suf-  
fira de lui donner, à la cuiller, d'u-  
ne potion faite avec le *diascordium*  
dans les eaux de plantain & d'absin-  
the, où l'on aura ajouté les coraux,

le cachou , & le sirop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de riz , ou de millet , & , en cas de besoin de plus fort astringent , l'on en viendra à l'usage de la teinture de roses , ou de quelques gouttes de la liqueur minérale-anodyne. Les mêmes secours regardent les *crachemens de sang* , aux *acides* près , dont il faut se garder , & cependant approprier les *tempérans* à la nature du poumon. Ce seront , par exemple , les eaux d'orge émulsionnées avec les semences de pavot , de melon & de citrouille , & le sirop diacode ; les poudres de succin préparé , de corne de cerf , & d'ivoire , avec le nitre préparé , un peu de cachou , & quelques gouttes anodynes dont l'on arrose ces poudres. L'on en vient aux pilules de cynoglosse , au moins tous les soirs , en cas de toux importune ou trop violente. Enfin , si le mal dégénéroit en rechutes , comme autant d'accès , qui rappelleroient les *crachemens de sang* , il faut alors employer le quinquina *astringent - narcotique* , comme on l'a dit ailleurs.

Ce sang emporté avec tant d'abon-

dance vers le cerveau, y cause ces douleurs cruelles & si difficiles à guérir dans les pâles - couleurs, ou des *assoupissemens lethargiques* & dangereux, qui fatiguent cette sorte de malades. Car où ce sang passant dans le cerveau, se répand, en y entrant, en congestions *phlegmoneuses* sur les membranes de la *dure & pie-mere*, qui enveloppent ce viscere; & de-là viennent ces furieux *battemens artériels* dont ces malades se plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la substance *corticale*, il en résulte une autre congestion *phlegmoneuse*, parce que c'est une autre partie que l'affection phlegmoneuse occupe. Or le cours des esprits se trouvant arrêté dans son principe, c'est un ralentissement qui passe dans la lymphe nerveale, & par elle dans le cerveau; ainsi se produiront ces *affections soporeuses*, qui tiennent les malades dans des assoupissemens très-incommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, si la disposition phlegmoneuse pénétrant plus intimement la substance *médullaire* du cerveau, va se communiquer aux membranes *arachnoïdes* qui ren-

ferment les fibres médullaires : car alors les malades sont menacés de ces *apoplexies* qu'HIPPOCRATE nomme *fortes*, & qu'il est impossible de dissiper. Les saignées redoublées préviennent ces maux, ou y remédient ; mais aucune n'y est si efficace que celle de l'*artere*, ou celle de la gorge ; de sorte qu'après en avoir suffisamment tiré par le bras & par le pié, l'on trouve un puissant secours dans les saignées des *jugulaires* : Je dis les saignées, parce qu'on peut sans danger réitérer la saignée des jugulaires. On emploie ensuite les *purgatifs*, mais ceux-là seulement qui portent dans le sang le moins de trouble qu'il est possible ; comme le sel d'Epsom, ou le sel polychreste, avec la manne, en deux ou trois verres d'eau, dans lesquels on dissout quelques grains de *tartre émétique* : ou bien les tisanes laxatives données en lavage ; comme celles qui se font avec deux onces de tamarins, bouillis avec deux gros de féné mondé dans une pinte d'eau, où l'on dissout trois ou quatre grains de tartre stibié ; & l'on donne cette tisane par verrées, plus ou moins, suivant l'état de la malade.



Mais après ces évacuations , l'usage du *mars* devient nécessaire ; parce que sa vertu principale consistant dans la *dépression* où il oblige la masse du sang de se mettre , les particules du *mars* s'appesantissent sur les globules du sang , & contraignent toute sa masse à se rabattre vers les parties basses ; & c'est remettre la circulation du sang dans son niveau naturel , & la santé en chemin de se rétablir : Il est même surprenant de voir la promptitude ou le succès merveilleux du *mars* dans différentes sortes de maladies des femmes.

Voici un remede moral , qui est XLIII.  
dans la bouche de tout le monde pour Le Ma-  
la guérison des *pâles-couleurs* : Il faut riage re-  
( dit-on partout ) marier les filles médie  
qui les ont. Il semble aussi que ce soit le aux Pâ-  
conseil de S. P A U L , par lequel on les-cou-  
voit qu'il vaut mieux marier ces filles , leurs.  
que de les laisser brûler : *Melius est nubere , quam uri* \*. Il est donc un feu légitime & innocent pour les filles chrétiennes , qui autorise & disculpe le mariage , parce qu'il le demande pour elles. De malignes plai-

\* *Epist. I. ad Corinth. Cap. VII. v. 9.*

fanteries voudroient déshonorer cette disposition : mais elle est sans péché , suivant cette décision de l'Apôtre , qui plaint seulement celles qui s'y trouvent assujetties & auxquelles il auroit souhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair , les traverses & les suites de l'état de mariage. S. PAUL leur pardonne ces dispositions , qu'il ne dépend point d'elles de ne pas ressentir : *Vobis parco*. C'est à la Medecine qu'il appartient d'expliquer au juste les cas , les occasions , & les raisons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce sont des corps où le sang accumulé excessivement , bouillant dans les vaisseaux des parties basses , tourmente ces jeunes personnes par l'importunité de son feu , & par le poids que son séjour cause dans ces endroits. Une couche venant à ouvrir ces vaisseaux , les décharge abondamment par les suites qui en arrivent. La circulation du sang s'en trouve en conséquence d'autant plus facile , que devenue plus légère , le sang & les vaisseaux sont plus à l'aise , & la santé s'apperoit infiniment moins des séjours que cause au sang

la *pléthore* qui se fait ensuite de mois en mois dans ces parties. Mais il est bon en même-tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement se soit suffisamment fait des fluides & des solides dans les organes qui doivent servir à la formation d'un enfant. Car souvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore *méables*, ces jeunes personnes se trouvent stériles & infécondes; & le trouble se mettant alors dans les solides & les fluides, que l'on a commis mal à-propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes personnes languissantes ou infirmes, souvent pour le reste de leur vie. Tant il est vrai que le mariage, si fort vanté pour la guérison des maladies des filles, a ses inconvéniens ou ses dangers, si le préjugé, bien plus que la raison, ou la connoissance de l'œconomie naturelle, en est le principe ou la règle.

Suivant ce que je viens de dire, on voit qu'il est très-important pour la santé, de ne point prévenir les intentions de la Nature. C'est pour-

XLIV.

Il ne faut point marier les filles trop jeunes.

quoi on recommande aux peres & meres de famille, de ne jamais marier leurs filles avant que la Nature ait donné le signal qu'en elles est éclosé la vertu qui fait les meres. Ce signal est l'évacuation qui leur est propre, sans laquelle il n'y a guere d'espérance d'avoir des enfans. Ainsi ces mariages prématurés sont le plus souvent sans fruit & sans postérité. Voilà cependant à quoi s'exposent souvent bien des familles. N'est-ce pas aller contre l'intention du Sacrement, & frustrer l'Etat de Citoyens ? Je traiterai cette matiere un peu plus au long, en parlant des maladies des femmes-grosses. Mais, en attendant, l'on doit avertir celles qui se marient, des inconvéniens auxquels elles s'exposent pour leur santé, quand elles subissent ce joug avant que la Nature se soit concertée avec l'état dans lequel elles entrent. En effet, d'où viennent tant d'infirmités qui assaillent les jeunes mariées ? C'est de ce que la circulation du sang n'ayant point encore pris ses regles pour se dépurer par les voies ordinaires, elles mettent en mouvement & en trouble des hu-

meurs & des vaisseaux qui ne sont ni prêts , ni disposés à ces évacuations. C'est *agacer* la Nature , sans qu'elle puisse s'aider : *Movere est , non promovere*. De plus , n'est-ce pas par cette raison que l'on voit de jeunes femmes essuyer de fausses-couches , des accouchemens laborieux , difficiles , souvent prématurés , & , en conséquence , tant de maux qui suivent ces malheureuses couches , surtout ces épanchemens de lait , qui font périr tant de femmes , parce que la circulation du sang étant mal établie dans les vaisseaux des parties basses , il s'y est trouvé mal *déphlegmé* , sans jamais s'y être bien dépuré avant le tems du mariage. Je ne crois pas que personne trouve ces réflexions déplacées : d'ailleurs elles sont fondées sur le *mecanisme* naturel & essentiel des parties.

On peut aussi comprendre par ce que je viens de dire , pourquoi il est défendu dans l'Ecriture-Sainte , sous de si étranges menaces , aux personnes mariées , d'user du mariage dans le tems que se passe dans la femme l'évacuation propre à son sexe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres mo-

tifs que ceux de la soumission quand Dieu parle. Mais indépendamment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défense, l'on comprend, par la structure & par la situation dans laquelle sont les vaisseaux & les parties dans cette circonstance de la disposition du corps de la femme, qu'elle se prête à une action incapable de satisfaire à l'intention du Créateur. C'est de donner des enfans qui l'adorent & le servent, & une postérité au genre humain. Or une femme en cet état peut-elle aisément devenir mere? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la passion, ou pour fin que l'inutilité? Au contraire l'on voit dans ce mécanisme, pourquoi une femme devient si aisément grosse au sortir du tems de l'évacuation de son sexe. C'est qu'alors la *partie rouge* du sang, laissant libres & comme vuides les *secrétoires*, c'est une méabilité ouverte au succès de l'action qui suivra. Les suites même d'une telle grossesse sont d'autant plus heureuses, que la circulation du sang s'étant trouvée dans son niveau avant l'*imprégnation*,

elle continue à se faire , sans trouble & sans confusion , dans le corps de la mere future.

Mais enfin , toutes réflexions faites , une fille devient femme par le mariage : alors la Nature paroît changer l'ordre de sa conduite , par les différens arrangemens qu'elle prend dans l'œconomie animale ; c'est un nouveau soin par conséquent pour elle , & pour la jeune femme. En effet , ces vaisseaux sanguins artériels , qui avoient coûtume de se décharger tous les mois , vont se trouver fermés pendant l'espace de neuf mois , & au contraire devenus *secrétaires-lymphatiques* , ce ne sera dorénavant qu'à la *partie blanche* du sang qu'ils donneront passage pour la nourriture de l'enfant qui se forme. Mais que va devenir cette *portion rouge* retenue dans les vaisseaux du corps d'une jeune femme , qui se nourrit également , & chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du sang , est cause que les vaisseaux en régorgent ? Voilà au juste la cause de la *résilition* du sang , qui n'ayant plus ses issues accoutumées , occasionne les maux de cœur,

XLV.  
Maladies  
des Fem-  
mes-  
Grosses.

qui sont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'appétit, & quelquefois d'aversion pour le manger; tous signes qui dénotent une grossesse commencée. Ce sont cependant de véritables maladies, dont les femmes demandent d'être soulagées; & c'est en effet l'objet de la Médecine. Sera-ce par des *vomitifs*? Mais à quoi n'exposeroient-ils pas une femme qui commence à être grosse! Ne seroit-ce pas évidemment risquer de perdre le premier fruit de son mariage? Sera-ce par des *purgatifs*? Mais d'où sont venues si subitement des humeurs *peccantes* ou gâtées dans un jeune corps, qui étoit la veille en parfaite santé?

Il n'y a rien de plus raisonnable que de prendre dans la *disposition acquise*, comme l'appelle l'Auteur \* cité ci-dessus, les raisons du changement qui arrive dans les vaisseaux utérins. Car l'on compare le corps humain à un instrument à cordes; & un tel instrument se monte différemment, pour faire différens accords avec d'autres. Sur ce modele, ces vaisseaux qui étoient disposés d'une

\* De Moor.



maniere convenable à l'état de fille, changent leur situation, pour se mettre en ordre ou en convenance avec l'état de femme. Ainsi ce sont des changemens dans les *capacités*, dans les *diametres*, dans les *directions*, les *déterminations*, & les *impétuosités* des fluides, & cela dans les vaisseaux sur lesquels agissent les oscillations & la vertu systaltique du genre nerveux. Jusqu'alors les arteres sanguines avoient à se décharger régulièrement, tous les mois, par leurs issues ordinaires. Au contraire, dans l'état de grossesse, les vaisseaux sont tranquilles à cet égard, toute leur fonction est de charrier une lymphe nourriciere par leurs extrémités *artérielles-lymphatiques*. Avant la grossesse, c'étoit la partie rouge du sang qui pénétoit & traversoit tous ces vaisseaux : mais dans la grossesse, cette partie rouge étant retenue dans les arteres sanguines, la blanche toute seule est admise à faire cette traverse. Ce sont donc des capacités rétrécies dans les extrémités des arteres sanguines, & en même-tems des diametres formés & ajustés dans les extrémités de ces arteres devenues lymphatiques. En

conséquence, ce sont des directions changées, & des déterminations, ou des impétuosités nouvellement acquises aux fluides sanguins, & spiritueux; parce que ceux-là se portent aux parties supérieures, & que ceux-ci (ce sont les esprits) se prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la discipline de l'économie animale, ne sont-elles pas plus que suffisantes pour donner occasion & matière à tous les symptômes qui commencent & qui accompagnent la grossesse? C'est dans ces altérations que l'on trouve les causes naturelles des maladies des *femmes-grosses*. Par conséquent il y a alors des mesures particulières à prendre contre les dérangemens qui se font dans la circulation du sang: il faut s'appliquer à en maintenir les lois, & à remettre ou à conserver l'équilibre entre les solides & les fluides.

La principale altération qui regarde tout le mécanisme du corps humain, est celle qui intéresse l'équilibre des parties, d'où dépend l'intégrité des fonctions & de la santé. Car c'est une nouvelle charge qui survient à la Nature dans le corps d'une

femme grosse, c'est à-dire, un poids de surcroît, une *gravitation* de plus, de la part des *fluides*, dont le volume se grossit dans les vaisseaux. C'est une *rénitence* continuelle dans laquelle entrent les *solides* pour soutenir leur vertu *systaltique*, & par elle le *ton* naturel des parties. L'attention principale, & peut-être unique, que l'on doit avoir pour maintenir la santé d'une femme grosse, roule sur l'art ou la manière de bien tenir conciliés entr'eux les *solides* & les *fluides*. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du sang, qui s'accumule tous les jours apporte dans l'œconomie animale, c'est contre cet accroissement de *fluides*, ou cette crue journalière de sang, qu'un Medecin doit se précautionner. L'usage même en paroît familier, par la coutume autorisée dans le Public, de faire saigner les femmes grosses dans leur troisième mois. En effet, la croissance de sang qui résulte de la suppression qui s'en est faite pendant ces trois mois, a fait sentir naturellement aux Medecins, & au peuple même, le besoin de la *saignée* pour les femmes grosses.

Mais cette précaution , qui peut suffire quand leur santé se soutient jusques-là, devient insuffisante quand celle-ci se déränge dès avant ce tems. Ainsi, quelque chose qui arrive à une femme - grosse avant son troisieme mois , c'est l'augmentation du sang qui fait le désordre, parce qu'il surcharge quelque endroit des vaisseaux. Quelquefois le mal se fait sentir dans l'*estomac* , par des vomissemens , par des appétits bisarres , & même souvent monstrueux , qui sont occasionnés par les objets que des femmes-grosses desirent passionnément. Quelquefois c'est dans les *intestins*, par des coliques, des gonflemens, des maux de reins, des cours-de-ventre ; tout cela est le produit d'un sang appe-santi par sa congestion dans quelqu'une de ces régions : Congestion qui devient quelquefois si sensible , que venant à forcer les extrémités des arteres, il survient des hémorrhagies utérines. Par cette raison l'on voit des femmes grosses souffrir des évacuations de cette nature de si bonne heure , que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur grossesse. Mais , sans douter de la cause de tels symptomes ,

symptomes, il faut faire saigner la malade dès que ces accidens paroissent, surtout hors les tems précédemment réglés ; la tenir au lit, en cas de perte considérable ; & au surplus se contenter de lui faire garder un régime sobre & humectant. C'est ainsi qu'en laissant à la Nature le tems de reprendre le dessus pour les arrangements de la circulation du sang, l'on est à l'abri de toute crainte, ou de surprise, en réitérant la *saignée* de tems en tems, pendant le reste de la grossesse.

Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme leurs enfans ; de sorte qu'elles ont l'affliction de ne faire que de *fausses-couches*, plus ou moins avant dans leurs grossesses. Le mal est grave à plus d'un égard ; cependant le remède en est presque sûr dans la *saignée*. Car tout le secret pour leur faire porter leurs enfans jusqu'au neuvième mois, c'est de les faire saigner du bras dès le premier mois qu'elles se croient grosses, & ainsi continuer de mois en mois, dans les corps *pléthoriques* & succulens. Et à l'aide d'un repos raisonnable, & d'un régime

XLVI.  
Les fausses-couches.

exact, exempt de mets trop salés ou épicés, de vin, de café, de chocolat, & de toutes les boissons ou liqueurs spiritueuses, ardentés ou vineuses; ces femmes ont la consolation de se voir devenir meres de plusieurs enfans, qui sans ces précautions périroient malheureusement.

XLVII.  
Les faux  
Germe.

Les *faux-germes* ressemblent fort à de fausses-couches: ils sont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des meres manquées, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de grossesse; au lieu que les *fausses-couches*, à proprement parler, ne se comptent qu'à-peu-près dans le troisieme mois. Ce sont des femmes Chrétiennes qui doivent se tenir en garde, pour n'être point les instrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échouées. Car enfin ce sont des ébauches de corps humains, ou des *hommes en herbe*, pour ainsi dire; mais qui fait quand & jusqu'à quel point sont animées ces productions humaines? Peut-être seroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes, que rendent les poules, *irrita ova*? Ne pourroit-on pas dire que la cause

de ces productions informes , n'est autre chose qu'un fond mal-préparé dans une femme mariée trop jeune , ou trop âgée ? Car comme des entes ne trouvent point à s'insinuer dans la seve d'arbres impropres sur lesquels on les applique , tout de même ces *corps ovulaires* ne peuvent s'*implanter* ou prendre racine sur des parties que la Nature n'a point achevé de façonner , soit dans des corps trop jeunes , ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le sceau ou le signal de fécondité. Mais alors des femmes feront-elles excusables aux yeux de Dieu , de s'être exposées à devenir meres , sans jamais pouvoir porter leurs enfans à terme ? Pour moi , je crois que des femmes trop jeunes devroient , par principe de conscience , se soustraire à toutes les occasions de grossesse , & que celles qui sont plus âgées devroient absolument s'en éloigner.

Les *cours-de-ventre* dans les femmes grosses , sont d'autres marques d'altération dans l'*equilibre* des parties , qui se trouve intéressé ou blessé par l'état de grossesse. Ce sont en effet des évacuations originaires

XLVIII

Le cours de ventre des femmes-grosses.

fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation , trop longue ou trop fréquente , traîne après soi la cause de toutes les sortes d'*avortemens* qui peuvent arriver , suivant la remarque d'Hippocrate. Ce n'est pas qu'on observe que des *cours-de-ventre*, même assez fâcheux , se rendent supportables avec la grossesse , jusqu'au tems quelquefois de l'accouchement ; car c'est le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyssenterie des femmes grosses. Cependant les malheurs que peuvent causer aux grossesses ces *cours-de-ventre* , obligent à y apporter les secours les plus prompts qu'il est possible. Pour cela , on doit surtout examiner si le mauvais régime , entretenu souvent dans les femmes grosses par des appétits bisarres & mal-faisans à la nature , n'est point l'origine de ces *cours-de-ventre* , ou de ces dyssenteries : c'est pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes , de ne pas se livrer à satisfaire ces goûts bisarres & hétéroclites. Peut-être , & c'est ce qui les autorise , ne se sentent-elles point incommodées de ces alimens extraordinaires , pen-



dant quelque tems : mais c'est moins de l'estomac dont il faut leur parler dans cette occasion , que de la production des mauvais suc's qui résultent de ces coctions dont l'estomac fera venu à bout. De sorte que , sans y penser , elles se voient surprises de maux de ventre , de coliques , de gonflemens , enfin de cours de-ventre simples , ou dyssentériques. Cet examen supposé , on remédiera aux *cours-de-ventre* , en pratiquant les saignées du bras comme on l'a conseillé ci-dessus , en obligeant les malades à se priver de viande pendant quelque tems , en les tenant uniquement à l'usage des potages , & à celui du riz , ou de semblables graines ; & en même-tems on leur fera user de potions *stomachiques* , *anodynes* , & *confortantes* , qui seront faites avec le *diascordium* dans l'eau de scorfonere , & celle de canelle orgée , où l'on dissoudra une once de sirop diacode , & un gros de confectiion d'hyacinthe , sur huit à dix onces de liqueur , pour être prises par cuillerées , plus ou moins souvent , & plus ou moins abondamment , le jour & la nuit. Il faudra leur recommander

en même-tems de boire toujours chaud d'une tisane faite avec la racine de scorfonere, l'orge entier, & la réglisse.

XLIX. Les *purgatifs* sont très-dangereux pour les femmes grosses : Si cependant on est obligé d'y avoir recours, on emploiera, dans ces occasions, des infusions simples d'excellente rhubarbe, où l'on dissoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne ; ou bien on fera prendre le sirop de chicorée composé de rhubarbe, mêlé avec deux onces de manne. Le cas sera bien plus grave, si le cours-de-ventre est *dyssenterique* : Alors la saignée deviendra indispensable, & il faudra ordonner le régime le plus simple qu'il sera possible ; & même il ne faudroit, pendant quelques jours, que des bouillons, quelques crèmes de riz ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain & les jaunes d'œufs. Au reste, on se renfermera dans un usage constant des rem. des *calmans*, ou même des *narcotiques*. Peut-être en faudra-t-il venir à l'*ipecacuanha*, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dyssen-

Les Purgatifs  
sont  
très-dan-  
gereux  
dans la  
grossesse.

terie : mais si cette maladie se trouve compliquée avec la grossesse , il faut avoir la précaution de ne pas donner crument l'*ipecacuanha* ; on doit alors le mêler avec le *diascordium*, pour en modérer la vertu émétique , comme seroient trois ou quatre grains d'*ipecacuanha* dans un demi-gros de *diascordium*. L'attention singulière qu'il faut apporter dans cette circonstance de grossesse , est de se bien assurer contre l'inflammation qui se prend aux parties solides des viscères , & qui pourroit se communiquer aux membranes qui enveloppent ou contiennent l'enfant ; dans ce cas il faudroit réduire la malade aux seuls bouillons , sans épargner les saignées. Car on ne doit jamais perdre de vûe , que la disposition acquise , par la grossesse , aux vaisseaux *uterins* , & en conséquence à tous ceux du bas-ventre , doit occuper surtout l'esprit du Medecin , qui doit savoir , selon l'observation d'HIPPOCRATE , que la dysenterie des femmes grosses cesse dès qu'elles sont accouchées ; c'est un signe non équivoque de la part qu'a la gêne des vaisseaux *uterins* dans la dysen-

terie présente. Ainsi la violence de ce mal & des accidens qui s'en ensuivent, doit être attribuée à l'état *phlegmoneux* de toutes les parties du bas-ventre. Pour lors il faut traiter la malade comme si elle n'étoit pas grosse, sans lui épargner les saignées du bras, ni le petit-lait, ni les délayans semblables; parce que le principal but doit être celui de conserver la vie à la mere, de laquelle nécessairement dépend celle de l'enfant.

C'est encore à raison de la disposition que prennent les vaisseaux pendant la grossesse, que la dysenterie, qui est si naturellement portée à dégénérer en *ténésie* ou *épreintes*, les fait sentir avec violence dans les femmes grosses. Cela vient de ce que le poids de l'enfant pressant les vaisseaux, oblige le sang à croupir dans les parties basses, & à y causer le *ténésie*, qui est alors une irritation plus *phlegmoneuse* que *spasmodique*. Ce doit être une source de réflexions singulieres pour un Medecin, de même que les *hemorrhoides* qui surviennent aux femmes grosses, par la même raison de pression dans les vaisseaux *hypogastriques*.

La pression dans les vaisseaux *iliaques* produit les *varices* qui se font sur les jambes & les cuisses des femmes grosses, & plus souvent encore les *enflures* des cuisses, des jambes & des piés de ces femmes. Mais ces enflures, toutes formidables qu'elles paroissent, s'évanouissent d'elles-mêmes, & s'effacent absolument dès que la femme est accouchée. Ainsi il faut bien se garder de la fatiguer par des *hydragogues*, ou semblables purgatifs contre les eaux ; car elles ne sont ici accumulées dans le tissu des parties, que par la *stagnation* où la grossesse met le sang dans les parties basses. Ainsi le remède se trouve dans la fin de la grossesse. Il en est de même des douleurs de reins, de dos, & des parties voisines, qui tourmentent les femmes grosses, la circulation du sang se trouvant interceptée dans tous ces endroits par la seule compression des vaisseaux. Tout cela démontre la nécessité de tenir bien au large le sang dans les vaisseaux pendant la grossesse.

Il est un autre accident ordinaire sur la fin de la grossesse, ou même pendant son cours, lorsque la fem-

L.

Les varices & les enflures des cuisses & des jambes dans les femmes grosses.

II.

L'incontinence d'urine

dans cer-  
taine  
grosfesse.

me porte son enfant bas. C'est l'*incontinence d'urine*, ou l'impuissance où est la femme de contenir le *sphincter* de la vessie, parce que le poids de l'enfant en comprime si fort le fond, qu'il contraint ce *sphincter* à s'ouvrir; ce qui fait qu'une femme, dans cet état, n'est pas la maîtresse de retenir son *urine*. Cet accident est bien plus incommode & plus déplaisant, que dangereux. On le soulage en soutenant le bas-ventre & l'enfant qui y est, par le moyen d'un bandage approprié avec une serviette, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement sur les parties basses.

LII.  
Maladies  
des Parties  
supérieures  
dans les  
femmes  
grosses.

La crue du sang s'augmentant de mois en mois, par la suppression qui dure jusqu'au neuvième, grossit considérablement sa masse & son volume. C'est de là que viennent les maux qui attaquent les *parties supérieures*. Car il s'en faut bien que l'enfant consume, pour sa nourriture, toute cette quantité de sang qui se retient tous les mois. Ce n'est même que de la *portion blanche* qu'il tire sa nourriture. Ainsi quelle que soit la quantité que l'enfant en attire à soi, toute

celle de la *portion rouge* qui reflue surtout vers les parties supérieures, y cause tous les symptômes fâcheux qui fatiguent les femmes grosses, & qui souvent mettent leur vie en danger.

Cette quantité de *portion blanche* du sang, qui est employée pour la croissance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de son corps; & il y en a environ quatre de la *portion rouge* qui ont à refluer dans les vaisseaux, c'est-à-dire, le tiers de toute la quantité qui se porte à l'enfant. Mais pour loger ces quatre livres surabondantes ou de surcroît de *fluides* dans les vaisseaux sanguins, ce ne sont point en même-tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou se produisent. Ainsi cette crue devenant à la charge de la Nature, c'est à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de *surérogation*. Lors donc que cette portion de fluides est parvenue par la *veine-cave* au ventricule droit du cœur, qu'elle est ensuite poussée dans les vaisseaux du poumon, puis rendue par le ventricule gauche à l'*aorte*, elle ne rencontre point d'endroits plus commo-

des pour se placer , que les viscères ou les parties dans lesquelles elle trouve, sur sa route, plus de mollesse, moins de résistance, & plus de vaisseaux considérables. Or tels sont les *poumons*, où ces quatre livres de fluides, qui sont de surcroît, sont reçues immédiatement, & dans lesquels il se trouve un plus grand nombre de ces vaisseaux, & plus de souplesse dans les tuniques de tous ces endroits. D'ailleurs, le sang venant à se rabattre, par l'*aorte*, dans les artères *mammaires*, & encore plus bas, par les *gastriques*, ( qui sont en si grand nombre & si amples ) sur les membranes de l'*estomac*, est sans contredit la cause manifeste des *congestions* qui font les oppressions & les toux que souffrent les femmes grosses, de même que des *gonflemens* si douloureux qu'elles ressentent dans les mamelles, & enfin de ces *maux d'estomac*, & des fâcheux accidens qui arrivent à ce viscere pendant les grossesses des femmes.

On ne voit point, en bonne Pathologie, d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du sang, qui est augmenté



d'un fixieme, ou environ, dans toute la masse, si l'on réduit la masse du sang qui circule journellement par les grands vaisseaux, à vingt & tant de livres. Aussi les femmes grosses ne reçoivent-elles de vrai soulagement que de la *saignée*, pour appaiser leurs toux, leurs oppressions de poitrine, les douleurs qu'elles sentent dans les mamelles, & tous les maux d'estomac qui les fatiguent.

La saignée est parcelllement très-utile pour remédier aux *appétits bisarres* & *liétéroclites*, qui font que la plûpart des femmes grosses souhaitent avec grande avidité de manger tant de mauvaises choses. Cette bisarrerie ne vient que des aliénations survenues aux *oscillations* des fibres de l'estomac, & à la *crase* de la lymphe gastrique, à l'arrivée de la ravine de sang surabondant, lesquelles aliénations pervertissent la fonction de ce viscere. L'estomac broie donc les alimens d'une maniere d'autant plus étrangere, que la *verru systaltique* de ses fibres & la qualité de ses fluides se trouvent perverties d'une part, & souillées d'une autre. Le surcroît de sang étant donc la cau-

LIII.  
Les Appétits bisarres des femmes grosses.

se de ces désordres , c'est en le diminuant que l'on y remédie.

IV.  
l'accou-  
chement  
naturel.

Il est des femmes d'un bon tempérament, qui sont exemptes de toute maladie pendant le tems de leur grossesse. La crue de sang qui se fait pendant neuf mois dans leurs vaisseaux sanguins, leur procure au terme un *accouchement naturel*. Par la même raison, l'accouchement n'est pas heureux, ou n'arrive pas à terme, lorsque le sang, au lieu de se faire place dans les vaisseaux sanguins, tombe dans les vaisseaux propres de la matrice. La *pléthore* universelle de tous les vaisseaux sanguins, procure donc l'accouchement naturel; parce que cet accouchement est comme le *débandement* ou la *détente* des parties qui étoient tenues en équilibre: Cette *détente* est occasionnée par l'excès de force ou de poids qui se trouve dans l'une des deux puissances au-dessus de l'autre; excès qui arrive ici dans les fluides crus en volume, lesquels par ce moyen, l'emportent sur la résistance des *solides*. Car à mesure que le sang comble les capacités des vaisseaux sanguins par tout le corps, celles des

vaisseaux propres de la matrice se trouvent surchargées de la partie rouge du sang : La preuve en est sensible, en ce que ces vaisseaux sont prodigieusement augmentés de grosseur quand les femmes grosses se trouvent à terme. C'est donc un contre-poids qui demanderoit une pareille *rénitence* de la part des solides, pour laquelle il faudroit que la *partie blanche* du sang s'accrut dans les fibres nerveuses, à proportion que la *rouge* s'accroît dans les vaisseaux sanguins. Or il arrive tout le contraire ; puisqu'à mesure que la *partie rouge* se grossit dans les vaisseaux sanguins, autant la *blanche* paroît se dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la liqueur lymphatique diminue dans l'*amnios* à mesure qu'une femme grosse approche de son terme. Mais, comme une très-petite quantité d'eau suffit dans une *clepsydre* ou *horloge à-eau*, pour y entretenir l'équilibre nécessaire pour le maintien & le contre-poids de l'ordonnance de cette machine, de même l'eau lymphatique renfermée dans l'*amnios*, tient par son poids la matrice en équilibre. Lorsque cette eau se

trouve diminuée , la vertu d'équilibre diminue dans la matrice , à proportion que la partie rouge du sang se grossit de volume , en s'accumulant , ainsi que fait le sang sur le haut de ce viscere , pour servir comme de réservoir au *placenta* , lequel est la passoire ou le crible de la lymphe qui distile dans l'*amnios*. Ce volume donc venant à prévaloir , par son poids & par sa pression sur le sommet de la matrice , au-dessus du contre-poids que faisoit la lymphe dans l'*amnios* , voilà précisément ce qui rompt l'équilibre ; & c'est ce que je regarde comme une espèce de *détente* , qui se fait par la soustraction de la *partie blanche* du sang.

Mais cette soustraction devient d'autant plus favorable à cette *détente* , que cette défection de la liqueur de l'*amnios* , est comme le signal que la Nature ne va plus désormais vaquer qu'au seul entretien du *ton* des parties nerveuses partout le corps de la femme grosse ; de sorte que le genre nerveux , qui maintient cet équilibre dans tous les viscères , occupera désormais la lymphe , pour

remplir les fibres nerveuses de ces parties, & pour les maintenir dans leur *ton* naturel. Dès que la matrice vient à se relâcher, elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour sortir de sa prison. Ce mécanisme est autant admirable par l'art qui l'opere, que par la réitération qui s'en fait tant de fois dans la vie d'une femme, toujours avec la même justesse & les mêmes circonstances.

Tout ce détail donne, ce me sem-  
 ble, une grande facilité pour se met-  
 tre au fait des causes pour lesquelles  
 un *accouchement* devient quelquefois  
*laborieux* pendant des jours entiers,  
 durant lesquels les femmes ressentent  
 bien souvent des douleurs étonnan-  
 tes, & tombent même quelquefois  
 en convulsions. Ces douleurs ne sont  
 pas cependant celles qui dénotent,  
 ou qui aident le travail; parce qu'el-  
 les ne se portent pas déterminément  
 en embas, & que les membranes de  
 la matrice gorgées d'un sang abon-  
 dant, sont gênées, de sorte que leurs  
 oscillations étant confondues, elles  
 se perdent, sans causer la dilatation  
 qui doit procurer la sortie de l'en-

LV.

L'accou-  
chement  
labo-  
rieux.

fant. Tous les remedes que l'on vante pour en faire l'expulsion en pareil cas , sont souvent mortels , par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le sang ; au lieu que les saignées du bras promptement faites, en dégagant les membranes , soulagent la malade , en même tems qu'elles facilitent la sortie de l'enfant. Les convulsions mêmes indiquent donc ces saignées avec d'autant plus d'évidence , qu'elles sont les marques de la crispation des fibres nerveuses ou membraneuses, qui ne peuvent se relâcher qu'en se dégagant du sang qui les gonfle. Les *syncopes* ou défaillances , & les *tétargies* ( ce semble ) dans lesquelles des femmes en cet état tombent très-souvent , ne doivent pas non plus empêcher l'usage des saignées du bras ; car tous ces accidens ne sont que des effets de *congestions* sanguines & phlegmoneuses, auxquelles les saignées sont singulièrement convenables.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les *Accouchemens laborieux*. C'est une manœuvre qui fait l'objet d'excellens

Ouvrages, qui sont entre les mains du Public, surtout des Sages-femmes; comme sont les Traités des Accouchemens par d'habiles Chirurgiens\*, & celui qui a paru de nos jours, sur la même matiere, par le célèbre DEVENTER, Medecin-Accoucheur en Hollande. Il ne s'agit dans mon Ouvrage de la Medecine des Pauvres, que de ce qui concerne précisément la Medecine ou l'Art de traiter intérieurement les maladies. Ainsi, suivant cette idée, je demande seulement de ceux qui se mêlent des maladies des Pauvres, de ne considérer dans ces maux que deux causes principales, qu'il ne faut jamais perdre de vûe, principalement dans les maladies des femmes-grosses; savoir, d'une part, le *song*, son volume grossi, & la circulation dérangée, soit dans sa partie rouge, soit dans sa partie blanche; &, d'une autre part, le *genre nerveux* ou *membraneux*, qui occasionne, ou qui traverse la facilité des Accouchemens, parce que les parties nerveuses ou membraneuses qui font le tissu de la matrice & de ses dépendances, se trouvent plus ou

\* PEU, MAURICEAU, LA MOTTE, &c.

moins souples, ductiles, enflammées, ou convulsives. Voilà au juste la raison pour laquelle ce n'est qu'à cette double cause que l'on attribue les Accouchemens laborieux, & toutes les maladies qui les précèdent, ou qui les suivent. Je conviens que les Pauvres, & peut-être ceux qui les aident dans leurs maladies, ne se trouveront pas toujours à portée de cette *Pathologie*. Mais je prétens du moins convaincre les uns & les autres, que ce n'est pas au hasard que je veux traiter les Pauvres : mais suivant les principes les plus certains de la bonne Médecine ; parce qu'indépendamment de l'humanité, la Religion apprend que la vie des Pauvres n'intéresse pas moins devant Dieu les consciences des Médecins, que la vie des Riches :

Je conviens encore qu'il se peut faire que l'on touche, dans cette *Pathologie*, des causes ou des occasions des maladies des femmes, qui se rencontrent plus rarement parmi les femmes pauvres, que parmi les riches. Car je n'ignore pas que l'oisiveté, la bonne chère, & les passions, sources communes de tous ces maux, se trou-



vent plus souvent chez les femmes riches, que chez les pauvres. Mais enfin celles-ci étant composées de la même manière que des Dames de la plus haute qualité, il faut se précautionner contre tout ce qui est possible; puisque certaines circonstances de tems, de lieux, & d'emplois, exposent indifféremment quelques femmes que ce soit.

Cela supposé, voici de ces maladies qui sont ordinaires parmi toutes les femmes. La sortie de l'enfant ne termine point l'Accouchement; le travail en est quelquefois prolongé par la *retenue de l'Arriere-faix*, parce que trop fortement collé au fond de la matrice, il ne suit pas d'assez près la sortie de l'enfant. Le Medecin-Accoucheur Hollandois cité ci-dessus\*, propose avec son habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas; & apparemment qu'ils préviendront souvent ce fâcheux accident. Cependant, comme les *fœtus* dans les animaux tiennent aux parois des *portieres* des femelles par les *cotylédons*, qui sont comme autant de boutons enchassés dans les fibres de

LVI.  
Les suites  
des  
Accou-  
chemens  
La Re-  
tenue de  
l'Arriere-  
faix.

\* DEVENTER.

ces membranes utérines ; de même , ou à peu près , les inégalités qui se trouvent dans la partie inférieure du *placenta*, se font comme des *chatons* entre les interstices des fibres du tissu de la matrice ; & se font autant d'attaches qui tiennent le *placenta* ou arriere-faix enclavé dans le fond de cet organe. Or , soit *spasme* , soit inflammation , ou *phlogose* , le serrement est quelque fois si fort dans ces fibres gonflées ou irritées , que le degagement ne suit que difficilement la sortie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main *accoucheuse* , qui a besoin par conséquent de redoubler d'adresse , de légèreté , de ménagement , & de précaution. Car le *placenta* retenu se trouvant fortement collé au fond de la matrice , & n'ayant pas pû par conséquent se laisser aller à l'ébranlement du cordon , le danger est énorme , à cause du risque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu à une question très importante parmi les Accoucheurs. Les uns plus hardis que les autres , pour ne rien dire de plus , ne craignent point d'arracher , pour ainsi dire , ce corps de-

venu étranger : Les autres plus sages & plus retenus sont d'avis, qu'après de légères tentatives, l'on abandonne cette séparation à la Nature. Le Medecin-Accoucheur (a) va au-devant de ce travail ; il enseigne le moyen de prévenir cette *retenue*, par la diligence qu'il conseille dans l'opération. Mais un autre Medecin (b) encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive ; car la découverte qu'il a fait du *muscle utérin* avertit (ce lui semble, & avec bien de la raison) de se donner patience. Il fait donc comprendre, par le mécanisme qu'il fait appercevoir dans ce muscle, par sa situation, & par la force de ses fibres, que c'est un organe institué par la Nature, pour aider le *placenta* à se déprendre de l'engagement que ses inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuses de la matrice. Tel est l'art de cette Medecine *naturelle* que le Créateur a attachée aux organes du corps humain. C'est donc en géné-

(a) DEVENTER.

(b) RUYSCH, dans son Traité, *De Musculo in fundo Uteri observato*, imprimé à Amsterdam en 1726. in-4<sup>o</sup>.

ral le fondement de cette Medecine *expectative*, qui fait prendre les momens de la Nature *guérissante*. C'est ici une ressource excellente, comme cet illustre Anatomiste en avertit les Sages-femmes, par laquelle en donnant le tems à la Nature *accoucheuse* d'achever sa besogne, elles la verront venir à leur aide, & enfin délivrer les femmes accouchées.

Rien ne répond si parfaitement à l'observation des Accoucheurs, lesquels, sans en tant savoir que cet illustre Medecin Hollandois\*, avoient appris par leur propre expérience, que c'est à la Nature, qui est la véritable directrice des coctions & des sécrétions, à opérer cette séparation pour parvenir au retablissement des malades. En effet, la Medecine a trouvé la même chose, en faisant, avec le tems, & la sagesse des remedes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidens de cette *retenue*. Or ces accidens étant les mêmes & de même nature que ceux qui suivent la retenue des *vuidanges*, & leurs remedes étant les mêmes, & d'une indication semblable, ce ne doit être

\* M. RYRSCH.

qu'après

qu'après avoir parlé de la suppression des *vuidanges*, qu'il convient d'indiquer les remèdes propres à ces sortes de maladies. Mais un troisième mal se trouve aussi de même genre ; ce sont les *tranchées* si cruelles qui suivent très-souvent les accouchemens. Ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les causes de ces *tranchées*, qu'il sera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

La *suppression des vuidanges*, est la LVII.  
 retenue du sang qui doit s'évacuer Les causes de la suppression des Vuidanges ;  
 après la sortie de l'enfant, & qui doit couler après la couche. Cette évacuation n'est supprimée que par l'inflammation *spasmodique* des membranes de la matrice ; car cette inflammation n'est guère que la suite des tiraillemens qu'ont causé les efforts de l'Accouchement. Par-là en effet les fibres irritées resserrent les vaisseaux, & la *phlogose* s'en ensuivant, à l'occasion de la *congestion sanguine*, c'est ce qui en supprime le cours du sang, ou le ralentit. Ainsi c'est à la disposition *spasmodique*, & à l'inflammation de ces parties, qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation.

Ces mêmes indispositions deviennent les causes des symptômes que produit la retenue de l'*arriere-faix*. Car c'est l'inflammation qui rend ce symptôme si formidable ; & le resserrement des fibres membraneuses qui engagent si fortement le *placenta*, est ce qui rend cet accident si rébelle aux remèdes, & si douloureux à la malade. C'est donc à cette double indisposition qu'il faut rapporter les vûes qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LVIII. Les *Tranchées* ont manifestement  
 Les cau- les mêmes causes, qui ne sont autre  
 ses des chose que les *crispations* dans les fi-  
 'Tran- bres nerveuses, & la *congestion phleg-*  
 chées. *moneuse* que contractent ces fibres ;  
 de sorte que si l'on appaise l'irrita-  
 tion des fibres, & que l'on pourvoie  
 à l'inflammation de ces parties, on  
 remplira par ce moyen, tout ce que  
 l'on peut souhaiter dans ces circon-  
 stances, c'est-à-dire, que l'on remé-  
 diera aux *tranchées* des Accouchées,  
 que l'on appellera aisément l'éva-  
 cuation des *vuïdanges*, & enfin qu'on  
 parviendra à séparer l'*arriere-faix* du  
 fond de la matrice, pour l'en faire  
 sortir.

Les signes par où l'on connoît ces trois maladies , sont évidens ; mais il faut juger de la gravité de ces causes par l'état du bas ventre. Car l'on a infiniment plus à craindre de ces accidens , quand tout le ventre & principalement la région de la matrice se trouve tendue & douloureuse. En ce cas il faut sur tout pratiquer la saignée du bras , comme étant le remede propre à ces trois maladies. Au surplus , l'on doit employer des *topiques* , quand un gonflement trop douloureux occupe les parties souffrantes. Deux raisons cependant rendent l'usage des *topiques* dangereux : L'un est le refroidissement qu'attire sur ces parties les *humectations* ou les *fomentations* , fussent-elles les plus convenables ; parce qu'elles se refroidissent si l'on ne les renouvelle souvent peu de tems après leur application ; & ce renouvellement lui-même , quoi qu'on y fasse , peut attirer le même inconvénient : L'autre raison est , que les *cataplasmes* qu'on applique , ont un inconvénient qui leur est propre ; c'est que leur poids fatiguant ces parties déjà souffrantes , ces *topiques* augmentent la douleur , ou l'entre-  
 tiennent.

LIX.  
 Effets  
 des To-  
 piques  
 sur les  
 Accou-  
 chées.

Dans tous ces cas donc l'on trouve plus de sûreté dans les *applications seches* : ce sont celles des linges chauds ; & , s'ils ne suffisent point , l'on peut avec utilité appliquer sur tout le ventre , en maniere de cataplasme , ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait , mais claire ou fine , y ajoûtant cependant un jaune d'œuf , & un peu de safran ; car le poids en étant moindre que celui des cataplasmes ordinaires ( ou des aumelettes , que quelques-uns conseillent en pareil cas , ) le remede devient très-supportable à la malade. Les *linimens* seroient aussi commodes , & auroient leur utilité ; mais ce sont des huiles dont il faut frotter la peau , laquelle étant très-sujette , dans les femmes , à s'enflammer en maniere d'*érysispele* , qui succede à l'application des huiles , ce feroit exposer la malade à de nouveaux maux. L'usage des *lavemens* faits avec une simple infusion bien légère de fleurs de camomille , ou avec de l'eau de graine de lin , peut être aussi d'un grand secours : il n'y a point à appréhender qu'il en résulte aucun accident : mais il faut avoir



soin de faire boire abondamment à la malade d'une eau de veau très-légère & toujours chaude.

Tous ces secours sont très-utiles : L X.  
L'Usage  
des Cal-  
mans  
pour les  
Accou-  
chées.  
mais il en est encore un autre, par lequel on soulageroit considérablement les femmes en couche ; je ne fais pourquoi l'on en fait si peu d'usage, & cette omission est peut-être la cause de très-fâcheux accidens. Je veux parler du secours des *calmans*, qui me paroissent remédier directement à la cause originaire des *tranchées* des femmes accouchées ; car la *crispation* des fibres ayant donné origine aux tranchées, l'inflammation qui s'ensuit de cette crispation, n'est que l'effet de la gêne où est le sang, resserré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuses dont les tuniques des vaisseaux artériels sont composées. Rien donc, en pareil cas, n'est plus propre à relâcher ces fortes de dispositions *spasmodiques-phlegmoneuses*, que l'usage des calmans. Ce seroit même le moyen de procurer l'expulsion de l'*arrière-faix* retenu, & de rétablir l'évacuation des *vuidanges* supprimées. Tant d'avantages mériteroient bien qu'on revînt du préju-

gé où l'on est là-dessus. Le succès même en est connu pour certain , par celui que l'on trouve en se servant des *narcotiques* pour remédier à la suppression qui se fait souvent dans les personnes du sexe, quand quelque chose les surprend pendant le tems qu'elles souffrent l'évacuation qui leur est ordinaire. Car alors un *narcotique - hystérique* leur étant donné promptement, l'évacuation reprend son cours, & la colique, qui suit souvent ces suppressions, se trouve guérie sur le champ. L'expérience encore des *narcotiques* dans les coliques néphrétiques accompagnées de suppression d'urine, prouve évidemment la sûreté de ces remèdes ; car, outre que les douleurs s'apaisent, les urines reprennent leur cours, & les graviers les suivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples ressemblent de si près aux *tranches* des Accouchées, à la *retenue de l'arrière-faix*, & à la *suppression des vuیدanges*, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'employer les *calmans* pour la guérison de tous ces maux.

LXI. En effet, les Praticiens d'Angle-  
Autors- terre rendent un témoignage si avan-

geux en faveur des *narcotiques* dans les maladies des Accouchées, que non-seulement, disent-ils, les troubles spasmodiques & douloureux en sont calmés; mais encore les suppres-  
rés & Preuves à ce sujet.  
 sions se trouvent rétablies. WILLIS (a) en particulier fait grand cas des *narcotiques*. SYDENHAM (b) prétend que dans ces circonstances, il suffit d'en faire usage une fois par jour seulement. Et un autre savant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célèbre M. FREIND (c) avoit de l'*opium*, assure (d) qu'il a expérimenté plusieurs fois que *laudanum* se donne avec un heureux succès dans ces occasions: mais il ajoute, qu'il faut bien prendre garde de ne pas répéter l'usage de ce remède, s'il manque la première fois de faire couler les *vuidanges*. Au reste, ce que je viens de dire du bon effet des *narcotiques* dans ces fâcheux symptômes des maladies des Accouchées, se rapportent parfaitement à l'an-

(a) *De Fe'ribus*, Cap. 16.

(b) *Epist. ad D. COLE*, pag. 169.

(c) Voyez son *Histoire de la Medecine*.

(d) Voyez FULLER, *Pharmacop. Extrem. por. reform.* pag. 201.

cienne observation du sage SYDENHAM, qui nous a appris que l'*opium*, non-seulement n'arrête point la *salivation*, si nécessaire dans les *petites-véroles* les plus malignes ; mais au contraire qu'il augmente ou restitue cette évacuation : Il assure de plus que non-seulement il ne fait pas rentrer la petite-vérole ; mais qu'il conserve *fastigiés* les grains ou les pustules, en les relevant & les faisant revivre quand elles paroissent se flétrir.

Cette même expérience a aussi fait connoître à un célèbre Accoucheur\*, que l'usage du *laudanum* pouvoit être permis dans les *cours-de-ventre* des Accouchées, persuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours-de-ventre, lorsqu'ils deviennent énormes, que de la suppression des *vuïdanges*. C'est le fruit de l'usage de ce grand Praticien en ce genre de maladies ; car il n'en savoit pas d'ailleurs davantage là-dessus : au lieu que les Médecins savent la raison pourquoi il faut moins craindre, en certains cas, de supprimer les *vuïdanges* dans les Ac-

\* MALRICEAU, au Chap. *Des Cours-de-Ventre des Accouchées.*

couchées, que les *regles* dans les filles & les femmes. Et c'est l'Anatomie bien entendue qui leur apprend cette vérité, dont voici la raison.

Le sang des *regles* est une *secrétion* d'une portion de ce fluide destiné par la Nature à être évacué de mois en mois; de sorte que le reflux de cette portion dans les vaisseaux, est véritablement l'*intrusion* comme d'un corps ou d'une matière étrangère, la crue vient à la charge de la Nature. Il n'en est pas de même du sang des *voidanges*; c'est par occasion, par *excrétion*, & comme par accident, qu'il sort des vaisseaux, où par conséquent il peut rentrer & être reçu conformément aux fins de la Nature: C'est pourquoi, quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation, d'où il ne s'étoit point séparé par voie de *secrétion*, ou par des *secretoires* institués par la Nature. Ainsi, donc les Medecins connoissant que la matrice, aussitôt après la séparation de l'*arriere-faix*, ressemble à une plaie, c'est bien plutôt au resserrement des bouches des vaisseaux, qui sont restées béantes ou ouvertes, qu'il faut s'appliquer,

LXII.

Les Sup-  
pressions  
font  
moins  
dange-  
reuses  
dans les  
Accou-  
chées,  
que dans  
les filles  
& les  
femmes.

& tâcher de les renfermer ( avec prudence cependant , ) qu'à les tenir ouvertes & dilatées , en rappelant sur la matrice le poids d'un nouveau sang. C'est ici que l'on peut voir le mal entendu de la plûpart des saignées du pié , pratiquées à dessein de restituer l'évacuation des *vuïdanges* ; au lieu qu'en cas de besoin , qui est ici fréquent , ce n'est qu'à la saignée du bras qu'il faut avoir recours , parce que par elle on satisfait à trois vûes. 1°. L'on remet le niveau ou l'uniformité dans la circulation du sang , laquelle par là se trouve aplanië. 2°. Les bouches des vaisseaux , qui sont restées ouvertes , ont alors le tems & la commodité de se renfermer. 3°. Enfin , l'on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre son volume , de rentrer dans le *ton* de ses fibres , & de revenir ainsi à sa mesure ou capacité naturelle , comme il doit arriver après toutes les couches , lorsqu'elles sont heureuses.

LXIII. Après toutes ces réflexions , une  
 Le traitement  
 des Maladies  
 des Accouchées  
 femme accouchée étant travaillée de  
 tranchées , de perte-de-sang , ou de  
 douleurs inflammatoires , à l'occasion

même de la *retenue de l'arrière-faix*, <sup>con-</sup>  
 il sera de la prudence de ceux qui as- <sup>chees,</sup>  
 sistent les Accouchées parmi les Pau- <sup>doit on</sup>  
 vres, de prendre un bon conseil pour <sup>a parlé.</sup>  
 employer, suivant les cas convena-  
 bles, les *narcotiques*, comme l'ensei-  
 gne WILLIS, qui donne le *laudanum*  
 lui même dans ces occasions; ou  
 bien pour employer, soit le *Julep* qui  
 est singulièrement appelé *Julep des*  
*Accouchées*, (a) ou la *Mixture* qui  
 porte le même nom (b); deux Re-  
 cettes qu'on trouvera insérées dans  
 la *Pharmacie des Pauvres*; (c) afin  
 d'en tirer le fruit que l'on peut rai-  
 sonnablement en attendre, surtout  
 d'après l'expérience & sur la parole  
 du Praticien Anglois (d) qui les re-  
 commande hautement. L'usage de  
 la saignée assurera l'effet ou l'usage  
 des calmans, aussi-bien que celui des  
 humectans, des délayans, & des a-  
 doucissans, soit qu'on les prenne dans  
 les émulsions & les tisanes, soit qu'on  
 les emprunte du régime.

C'est une observation qui est de la LXVI.

- (a) Voyez FULLER, *ubi supra*, pag. 200. Les  
 (b) IDEM, *ibid.* pag. 245. Bouil-  
 (c) Voyez Tom. III. pag. 138. & 148. lons trop  
 (d) FULLER, *ibid.* pag. 201. sucra-

Iens sont  
cause des  
tran-  
chées,  
&c. dans  
les Ac-  
cou-  
chées.

derniere importance de faire dans les maladies des Accouchées, & surtout dans celles que nous traitons ici, que les bouillons trop succulens, ou semblables alimens, sont souvent les causes de leurs *tranchées*, & particulièrement encore des *pertes-de-sang* qui leur arrivent. Car, suivant cette pensée, que c'est comme une *plaie* que l'état de la matrice dans une nouvelle Accouchée, cette plaie doit être considérée comme appartenante à des parties membraneuses, qui étant essentiellement *contractiles*, sont susceptibles, à la maniere des intestins, d'un continuel mouvement *systaltique*, par lequel les fibres de la matrice se ramènent de l'excès de longueur qu'elles se sont fait pendant le tems de la grossesse. Ainsi, c'est une plaie comparable à celle des intestins, dont la réunion ne s'obtient que par l'exacte retenue sur la nourriture, ou pour mieux dire, par la diète la plus sévère. Or tout le contraire arrive par l'usage des fortes nourritures dont l'on surcharge les nouvelles Accouchées; de sorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que



l'on précipite sur elle , la perte de sang devient énorme , opiniatre , & enfin mortelle. Le principal remede sera donc le régime , & ce régime va être expliqué ci-après.

Il y a encore une observation à faire , & elle regarde la façon dont les Sages-femmes doivent se conduire dans la maniere de *bander* leurs Accouchées ; parce que si elles n'y prennent garde , elles pourront très-aisément occasionner des pertes de sang considérables. Tout le secret consiste à ce qu'au moyen de points d'appui , mollement formés par des compresses de linge les unes sur les autres , elles donnent à la matrice , dans le cas où elle aura été trop dilatée , la facilité de se comprimer doucement , en rentrant mollement en elle-même. Ainsi les bouches des vaisseaux sanguins se resserrant par ce secours étranger , elles guérissent la plaie de ce viscere. En effet , les intestins trouvent dans le voisinage des parties qui les touchent , un moyen de se réunir , en s'attachant à ces parties : mais ce moyen est absolument refusé au fond de la matrice , puisqu'elle n'a dans son voi-

LXV.  
La ma-  
niere de  
mettre  
les Ban-  
des aux  
Accou-  
chées.

finage aucune sorte de parties contre lesquelles elle puisse se coller : C'est donc en elle seule qu'elle doit trouver les ressources de la réunion de sa plaie ; & cette ressource est la facilité qu'on lui donne à se resserrer , pour se refuser à l'affluence du sang.

LXVI.  
Le régi-  
me des  
Accou-  
chées.

La regle pour *nourrir* sûrement les Accouchées , c'est de les tenir aux bouillons seuls , tempérés & adoucissans , pendant les premiers tems de la couche , ou jusqu'à ce que l'on soit sûr que le trouble , l'inflammation & l'irritation étant dissipées dans toutes les parties basses , l'on puisse accorder , non de la viande , ni des consommés , ni des œufs , &c. mais seulement quelques soupes , de la crème de ris , ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin , & les tisannes faites avec la canelle sont d'une très-pernicieuse conséquence. Le vin doit donc être absolument exclus , aussi bien que les tisanes , à moins qu'elles ne soient infiniment tempérées. Ainsi , l'on verra , par expérience , que l'on sauvera aux Accouchées bien des maux , qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées , soit en leur ac-

cordant trop tôt des œufs & de la viande, soit en leur permettant l'usage du vin & des cordiaux, ou inutiles, ou mal entendus.

Les *cours-de-ventre*, si funestes aux LXVII.  
 Accouchées, n'ont guere encore Le cours de ven-  
 d'autre cause que le trop d'alimens tre des  
 qu'on se hâte de leur donner. Car Accou-  
 quoique le trouble soit toujours chees &  
 grand dans les parties du bas-ventre, sa cure.  
 en ces occasions (ce qui suffiroit pour  
 précipiter ou corrompre les diges-  
 tions ordinaires & nécessaires, & sur-  
 tout celle qui doit se faire dans les  
 vaisseaux,) en voici une autre raison:  
 La vertu *systaltique*, étant occupée  
 alors d'une part à laisser échapper  
 par les *vuidanges* une portion de la  
*partie rouge* du sang, en même tems  
 qu'elle travaille à en faire remonter  
 l'autre partie pour la retenir dans les  
 vaisseaux sanguins, une surabondan-  
 ce de suc chyleux, dont on vient  
 remplir extraordinairement les vais-  
 seaux, surcharge cette vertu d'un  
 travail de plus. Ainsi, se font des  
 coctions dégénérées, ou imparfaites,  
 qui se culbutent ou se précipitent  
 par maniere d'*excrétion*, plutôt que  
 par voie de *secrétion*. De-là viennent

ces *cours-de-ventre* énormes , qui d'une part épuisent la malade , & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fond des *congestions* & des *phlogoses* , qui surviennent & qui portent le désordre par toute l'oeconomie animale ? Au contraire , ne fournissant au sang que sobrement de sucs nourriciers , la Nature flatée par le peu de travail qui lui en revient , les digere à loisir , & les distribue suivant ses regles.

On voit en cela le véritable remède contre ces *cours-de-ventre*. Car, en ne fournissant que peu de sucs nourriciers , & diminuant par la *saignée* le sang qui s'enflamme , faisant encore user à la malade , pour délayans propres à modérer les *cours-de-ventre* , d'une eau de ris fort claire , on soustrait d'une part les matériaux de ces *cours de-ventre* , & d'autre part on met la Nature à portée de dompter la quantité de sucs dont on l'a surchargée ; ainsi elle se trouve en état d'en faire de louables distributions. Les portions *confortantes-anodynes* , faites avec le *diascordium* bouilli dans l'eau de scorfonere , & chargées plus

ou moins de syrop diacode, avec un peu d'eau de canelle orgée, sont alors très utiles pour tempérer le trouble des esprits : ces potions se donnent à la cuillière. On pourroit, en cas de besoin, en venir à un demi-grain ou à un grain de *laudanum* dans un peu de *diascordium* : cela se donne sur le soir. Les *lavemens* d'orge, ou de son, sans miel, sont ici d'une grande utilité : mais sur tout l'on aura soin de faire boire chaude à la malade l'eau de ris qu'on lui donnera.

Le lait épanché, comme l'on parle dans le monde, est une autre maladie qui prend son origine dans la qualité du régime que l'on permet aux Accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fièvre de lait, l'étiologie de cette fièvre fait comprendre celle du lait épanché. La *fièvre de lait* arrive ordinairement vers le troisième ou quatrième jour après les couches ; après quoi, pour l'ordinaire, les *vuidanges* deviennent lymphatiques, ou *laiteuses*, comme on parle encore parmi les femmes. C'est dans ce tems-là que la partie rouge du sang rentrant dans les vaisseaux,

LXVIII  
Étiologie de la  
Fièvre  
de Lait,

doit faire remonter vers les mamelles les sucs nourriciers ; parce que ces sucs ne se répandant plus dans l'*amnios*, ils doivent, comme en s'*amalgamant*, s'associer & se corporifier avec la partie rouge. Cela est procuré d'un côté par la disposition roulante des globules du sang, lesquels en se roulant dans la partie blanche, l'attenuent, la *lévigent*, & la mêlent, pour faire cette *mifification*, laquelle, suivant la pensée d'HIPPOCRATE, fait la coction des sucs qui dorénavant ont à se marier ensemble : & la vertu *systaltique* mettant en mouvement ces globules, contribue singulièrement à *pif-ter* ensemble, en les comprimant, la partie rouge du sang & la blanche. Mais, dans l'ordre de la Nature, ces deux causes, les *solides* & les *fluides*, se trouvant en proportions ou en *raifons réciproques*, parce que la partie blanche n'excede pas alors, par son volume, le pouvoir de la vertu *systaltique*, & que celle-ci étant *équipollée* au volume de ce fluide, l'effort de la Nature, qui fait la fievre de lait, est très-moderé, & parvient fans trouble &

fans danger à opérer la *mitification* des deux portions du sang , il se fait alors une heureuse sécrétion du lait dans les mamelles. Mais à quel trouble ne se trouve pas exposé l'ordre naturel , quand on remplit les vaisseaux par une surabondance de chyle , qui n'est plus proportionnée à la force de la vertu *systaltique* ! C'est ce qui fait que la fièvre de lait dégénérant en fièvre *ardente* , remplit l'économie animale de sucs chyleux , épais , & mal digérés : Alors la vertu *systaltique* ne pouvant les régir , il s'en forme çà & là des *lacunes* , des *stagnations* , & des *inerties* dans tous les vaisseaux ; & les sanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de sucs lymphatiques , ils s'en déchargent , comme par des *rigoles* , dans les artères lymphatiques. Ce sont ces artères qui composent le tissu des parties ; & de-là naissent ces bouffissures , ces enflures , ces *leucophlegmaties* , qui deviennent si considérables , & presque universelles par toute l'habitude du corps des Accouchées. Ce mal n'est pourtant pas le seul ; car outre que par cet abus la fièvre de lait , qui est in-

nocente par elle-même , est *critique* ou simplement *dépurative* , elle prend , comme on vient de le dire , un caractère d'ardeur , d'inflammation , & même de malignité. De là vient le *pourpre blanc* , dont les Praticiens d'Allemagne sont si occupés , parce que souvent cette espèce de *pourpre* devient épidémique dans leurs Provinces. A la vérité , cette maladie ne fait pas tant de bruit en France , quoiqu'elle paroisse singulièrement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle mérite nos attentions : En effet , elle n'est pas sans exemple parmi les femmes de ces pays-ci ; car on y observe quelquefois , parmi les Accouchées , une *fièvre rouge* , qui a assez d'analogie avec les maladies dont je viens de parler. Je traiterai de cette fièvre ci-après.

Ce sont donc deux espèces de fièvres très-dangereuses auxquelles on expose les Accouchées , en les nourrissant trop-tôt d'alimens succulens , soit de consommés , soit de viandes solides. La cure de ces maladies doit donc trouver ici sa place : mais ce sera après celle du lait épanché , que



Les signes qui désignent le *lait épanché*, sont connus de tout le monde : Mais il en est un qui l'annonce particulièrement au plus grand nombre des femmes ; c'est-à-dire, à celles qui se dispensent volontairement de nourrir leurs enfans, & c'est ordinairement le cas des femmes opulentes ; ou bien à celles qui ne peuvent les nourrir, parce qu'elles sont d'une constitution trop délicate, ou que quelque autre raison les prive de ce devoir. Quoi qu'il en soit, la quantité de *lait* que devoit recevoir les mamelles, étant contrainte de refluer dans les vaisseaux, c'est une cause presque nécessaire de l'*épanchement* qui s'en fait ailleurs, soit par toute l'habitude du corps, soit sur quelque-une de ses parties.

Les véritables moyens pour traiter avec succès cette fâcheuse maladie, ne consistent point dans l'évacuation des sérosités, dont l'on se trouve préoccupé au simple aspect de cette maladie. Il ne faut donc pas se laisser arrêter à ce premier objet ; parce qu'il n'offre que le produit de la cause : l'on doit, en portant ses vûes jusqu'à l'origine du

LXIX.  
Le Lait  
épanché.

LXX.  
Le traitement  
de cette  
maladie.

mal, travailler incessamment à détruire la source primitive ; c'est la *plethore* des vaisseaux, qui contiennent des sucς devenus fiévreux par la corruption qu'ils ont contractée en se ralentissant dans leur circulation. C'est de-là que viennent les dérangemens dans la circulation des sucς qui se sont engagés dans les capillaires-lymphatiques, & les dégorgemens ou *éructations* sérieuses ou lymphatiques, qui se font par leurs extrémités, & qui gonflent les parties sur lesquelles s'est épanché le lait. Ainsi le premier soin doit être de dégager promptement les vaisseaux, d'une part par la saignée du bras, & d'autre part par la *ténuité* du régime, pour dérober autant que l'on pourra, de ces sucς laiteux, en diminuant la quantité du chyle. En même-tems on donnera des jus d'herbes, savoir, de *cerfeuil*, de *pimprenelle*, de *chicorée sauvage*, tirés avec le petit lait, dans lequel on aura fait fondre un gros de *magnésie blanche* pour quatre prises de jus. Cependant l'on fera prendre des *lavemens* simples, où quelquefois l'on fera bouillir de la

*casse*. De plus, on donnera, avant chaque bouillon, six grains de *nitre purifié*, dix grains de *coquillages préparés*, & un grain de *limaille de fer*. Si le mal faisoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques *saignées blanches* aux chevilles du pié; & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'*huile d'amandes douces*, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demi-once de *sel d'Angleterre*. Si la fièvre s'opiniâtroit, on donneroit du *quinquina* bouilli avec une poignée ou deux de chicorée sauvage; le tout sans oublier les émulsions *calmantes*, pour procurer de bonnes nuits, & pour arrêter les anxiétés, ou semblables affections douloureuses, qui tourmentent les malades. La fièvre n'ayant pas trop d'ardeur, l'usage de la *thériaque* mêlée avec le *nitre purifié*, calmera très utilement toutes ces sortes d'anxiétés. La *fièvre de lait*, comme on l'a déjà insinué, ne demande aucun remède particulier, quand elle arrive & se passe suivant le cours ordinaire de la Nature en pareille occasion. Mais si elle dégénère en *fièvre ardente*, il faut la traiter à la manière de ces sortes de fie-

LXXI.  
Le Pour-  
pre blanc  
& la ca  
re.

Ce qu'on appelle *pourpre*, suivant l'expression des Medecins d'Allemagne, qui lui donnent l'épithete de *blanc*, n'est qu'une espece de *fièvre rouge*, mêlée de quantité de *papules* séreuses & limpides, qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'Ecole de M. STALH\* ; ou bien ces *papules* sont manifestement, mais plus ou moins séparées, souvent même sans le mélange d'aucune tache rouge. Car, n'en déplaise à ces Messieurs, ils semblent là-dessus peu d'accord les uns avec les autres ; de sorte qu'il ne paroît guere de différence ( à entendre les plus savans d'entre eux ) entre le *pourpre blanc*, & la *fièvre miliaire*, sur laquelle nous avons le savant traité d'un Medecin Anglois(a). Au reste tous conviennent (b), que c'est une fièvre à laquelle on ne sauroit faire trop peu de remedes ; parce que les sudorifiques, ou semblables remedes chauds, de même que

\* Voyez JUNKER, *Conspectus universæ Medicinæ Practicæ.*

(a) HAMILTON, *De Febre Miliari.*

(b) JUNKER, HOITMAN, ALBERTI, &c.

les

les purgatifs & les émétiques, en augmentent la malignité, ou l'attirent. Mais c'est en effet parce que ces fièvres prétendues *pourprées* sont essentiellement inflammatoires, & qu'elles ne tirent le fond de leur *malignité* que de la qualité ardente du sang, & de l'extraordinaire *rarefscence* des suc lymphatiques, qui exudent par les extrémités des artères lymphatiques, comme l'expliquent eux-mêmes les Praticiens d'Allemagne; & voilà jusqu'où l'ardeur de la fièvre a poussé la *partie blanche* du sang. C'est pourquoi les Accouchées seront plus sujettes à cette espèce de *pourpre*; parce qu'il n'est pas rare que par des alimens trop succulens & trop abondans, comme aussi par l'usage du vin, & des tisanes chargées de canelle, enfin par des *chaudeaux*, c'est à-dire, des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes d'œufs & le sucre, l'on ne parvienne à développer le sang, & à en exalter le *volatil*, jusqu'au point de porter avec soi dans le fond des capillaires, la lymphe qui fait le véhicule des globules sanguins.

Voilà les causes ou les occasions

par lesquelles le sang des Accouchées se développe en *excrétions*, ou en *éruptions*, séreuses ou lymphatiques ; parce que le travail de la Nature se portant en elles tout entier à la préparation du lait qu'elle destine à la nourriture du nouveau-né, il s'en fait des productions séreuses & lymphatiques, lorsque la lymphe distraite, ou par de mauvais remèdes, ou par des alimens trop succulens, prend des routes étrangères, parce qu'elle est poussée dans des sécrétoires, ou dans des viscères, auxquels elle n'étoit pas destinée. C'est ainsi qu'il s'élève des *papules* séreuses & limpides sur la peau des Accouchées, en qui la *fièvre de lait*, par exemple, sera devenue ardente, phlegmoneuse, érysipélateuse, *rouge* enfin, sous quelque forme de *taches* ou de *pustules* que ce soit. Car la raison de telles *éruptions*, est que la lymphe nourciere dominant singulierement dans la masse du sang des Accouchées, elle devient, dans les excès de leurs fièvres, la matiere de productions séreuses.

La cure de ces sortes de fièvres, ne doit donc pas être réglée par rap-

port à ces éruptions, lesquelles passant pour *malignes*, autorisent le préjugé dans lequel on est communément de donner des *diaphorétiques* : Car les Praticiens d'Allemagne eux-mêmes conseillent fort de s'en défier, par la raison qu'en développant trop le sang, ils en exaltent le *volatil*, qui rend alors ces fièvres des plus *malignes*. Au contraire, ils inspirent toute la confiance possible pour les *calmans*, les *sedatifs*, & les *delayans*. En effet, pourvû qu'en même-tems l'on saigne suffisamment les malades, toute la prétendue *malignité* s'évanouit, sans qu'il en arrive rien de fâcheux aux Accouchées.

Les *inflammations* qui se font aux *mamelles* des nouvelles Accouchées, sont susceptibles des mêmes remèdes que l'on vient de donner pour la cure des fièvres ardentes : Mais ce sont d'autres vûes où il faut entrer lorsque ces inflammations dégèrent en *abcès*, en *suppurations*, en *ulceres*, &c. Cependant, comme alors ce sont des maladies Chirurgicales, il est plus à propos d'en faire mention dans la *Chirurgie des Pauvres*.

LXXII.  
L'in-  
flamma-  
tion du  
sein.

## LES MALADIES DES ENFANS.

LXXII.  
La retenue du  
*Méconium*, &  
les maux  
qui en  
résultent

L'Etat d'un Enfant qui sort du sein de sa Mere, est, ce me semble, une preuve bien évidente que l'homme n'est naturellement que maladie. En effet, de ce même sein, qui a été pour lui la source de la vie, il en apporte aussi la cause originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de sa vie. Cette cause originaire de nos maladies ne sauroit être révoquée en doute. La Nature toujours prévoyante se tient aussi toujours toute prête pour remédier à cette cause d'infirmités, & pour en prévenir toutes les suites. Le *méconium* est cette cause originaire; car s'il ne se vuide en peu de tems ou peu d'heures aussi-tôt après la naissance de l'enfant, il devient une source intarissable d'infirmités, qui même se font sentir incessamment. On fait que ce *méconium* n'est autre chose que la premiere matiere qui doit sortir du corps du nouveau-né. Mais autant qu'un enfant nouveau-né se décharge promptement de son



urine, autant arrive-t-il souvent que ce n'est que très tard qu'il se vuide par les selles. Or les suites d'un tel retard se manifestent bien-tôt, si elles ne sont diligemment prévenues. Tout le monde connoît la nécessité de l'évacuation du bas - ventre, qui devant être l'égoût de tout le corps, doit sans retardement être libre & ouvert, pour servir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou passer dans le sang, ou embarrasser les premières voies.

Le *méconium* d'ailleurs découvre bien d'autres causes de maladies. Car souvent il avertit de la qualité de la bile, & de la disposition du foie, ou de la conformation naturelle, ou acquise, de ce principal *couloir* de l'humour dont la sécrétion intéresse le plus les fonctions de la santé & de la vie. Rien donc ne demande une attention plus singulière, pour la santé de l'enfant, dès le moment presque qu'il vient de naître. Aussi la Nature y a-t-elle incessamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mamelles de la femme qui accouche, le *colostrum*, c'est-à-dire, ce premier

lait , qui étant plus séreux , que substantiel ou nourricier , se trouve , par ce moyen , médicamenteux , laxatif , enfin le purgatif naturel , lequel tout seul est propre. & suffisant pour purger le nouveau-né , comme l'ont remarqué tous les plus grands Medecins anciens & modernes. Est-il donc raisonnable à des Physiciens , & d'ailleurs n'est-ce pas trop risquer la santé des enfans , que de leur refuser ce purgatif fait pour eux , & composé des mains de la Nature , pour lui substituer des drogues ou compositions artificielles , où l'art a souvent bien plus de part que la raison ? Le prétexte dont l'on couvre cette licence , c'est , dit-on , qu'il faut laisser plusieurs jours au lait de la mere , pour lui donner le tems de se fortifier , & de devenir plus nourricier. Mais voilà précisément ce qui est contraire à l'intention de la Nature , laquelle , par le moyen du *colostrum* , présente au nouveau-né un suc *homogene* à celui qu'il suçoit dans l'*amnios* , suc qui n'est qu'une lymphe nourriciere ; & l'on a la témérité d'y vouloir substituer un lait grossier , qu'on nomme plus nourrissant ou

plus succulent que le *colostrum*. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le remède convenable à vider d'abord le ventre d'un nouveau-né? Il ne lui faut que le lait de sa mere, dès qu'il pourra tetter; &, par le moyen de ce lait, la Nature appelée à son institution dans celle du *colostrum*, purgera l'enfant, sans rien déranger dans l'œconomie naissante des fonctions de sa santé. La mere du nouveau-né, ou se refusant au devoir naturel de nourrir son enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, l'on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire observer au nouveau-né; on lui substitue une nourrice étrangere, dont le lait étant moins frais & plus vieux que celui de la nouvelle Accouchée, n'aura plus la vertu laxative du *colostrum*, pour vider le *méconium*. Mais encore chargeant l'estomac de ce tendre enfant, d'un lait plus fort qu'il ne peut supporter, d'où faudra-t-il dorénavant prendre les causes des tranchées des enfans, de leurs cours-de-ventre, &c? Car ce ne seront que les suites de l'impéritie & de l'ignorance de gens qui se sont

tous mis hors des voies & des manieres de la Nature. Mais ce schisme fait avec elle , coute cher non-seulement aux nouveaux-nés , mais encore aux nouvelles Accouchées , par les dangers qu'elles courent , & par tous les inconvéniens auxquels elles s'exposent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur lait. Ce sont des *astringens* plus ou moins forts que l'on applique sur leurs mamelles ; & alors à quels maux ne les expose t-onpas ! Le danger en est si éminent , que les plus sages Praticiens conseillent , ou de s'en abstenir , ou de n'en choisir que les plus foibles. Mais quels qu'ils soient ( car on ne veut ici en insinuer aucun ) , l'extrême délicatesse du tissu de la peau des mamelles , fait comprendre combien il est facile d'en resserrer les pores , par l'étrange sensibilité qu'a à se contracter une peau aussi tendue & aussi mince. Aussi la transpiration venant à s'arrêter dans des parties autant vasculieuses que le sont les mamelles , il est facile de concevoir les raisons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Aussi les suites de telles impressions peuvent avoir leurs effets

effets pendant le reste de toute la vie ; & de-là souvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs *glanduleuses* , *malignes* , *scrophuleuses* , *carcinomateuses* même , qui se font sur les mamelles. N'en seroit-ce pas assez pour arrêter l'abus de tant de remèdes que l'on applique sur les mamelles des Accouchées afin de leur faire perdre leur lait ? Que faire , demandera-t-on , pour y parvenir sans les exposer à tous ces inconvéniens ? L'on va s'en expliquer dans un moment. Cependant , avant que d'aller plus loin , il se présente un Cas de conscience , qu'on laisse à décider aux Théologiens ; mais dont il est à propos que la Médecine les informe.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une *nourriture* destinée à des enfans , qui périront peut-être ou languiront par cette privation , que des femmes peu sensibles à leur condition de meres , se permettent volontairement , pour se débarrasser des soins qui sont naturellement attachés à leur état , peut-être aussi par des vûes criminelles en elles-mêmes , telle que seroit , par

LXXIV.  
Les Meres devroient allaiter leurs enfans.

exemple , l'appréhension de diminuer son embompoint , ou d'altérer de quelqu'autre façon une beauté fragile & périssable ? Imaginera t-on que de telles raisons justifient la conduite de meres Chrétiennes , jusqu'à autoriser un abus qui coute si cher à de pauvres enfans , dont la santé & la vie sont en danger , parce qu'ils sont frustrés de la nourriture que le Créateur leur avoit destinée à chacun dans la personne de leur mere ? La maxime constante , c'est que l'on tue tous ceux que l'on manque de nourrir , quand on le peut , & qu'on le doit : *Quos non parvisti , occidisti*. Mais en attendant la décision de ce Cas , voici la maniere de préserver les femmes à qui l'on veut faire perdre le lait.

LXXV. Si le *lait* afflue trop abondamment aux mamelles , il faut le faire tirer , comme l'on fait , par la bouche de quelque femme entendue à cela , & cependant saigner du bras l'Accouchée , pour détourner cette affluence : De plus , on la tiendra à la diete , sans lui accorder ni viande , ni œufs , ni vin , jusqu'à ce que les mamelles se désemplissent ; ayant d'ailleurs

La maniere de faire perdre le lait aux Accouchées.

soin de lui faire donner souvent des lavemens , pour ouvrir à la Nature toutes les issues les plus convenables pour sa décharge. Au reste , il faut avoir soin de tenir les mamelles affermies par des linges , qui les compriment sans les contraindre. C'est ainsi que le sang reprenant son courant par les grands vaisseaux , se dérobera d'autant des extrémités où il auroit pu faire des congestions.

Tout l'art de la Medecine dans ce cas , qui en demande tant , c'est de ménager à la Nature une retraite pour un suc devenu vacant , & comme de surérogation ; parce qu'elle ne lui avoit préparé aucun réservoir , par la raison qu'elle l'avoit destiné à se vider , en le faisant passer dans le corps d'un enfant. A cela donc doit être substituée une évacuation convenable , & c'est celle de la saignée. En effet, la Nature n'ayant pas de place , ni de lieu de décharge pour loger la quantité de lait que l'on oblige à rentrer dans les vaisseaux , l'unique ressource pour elle , c'est de lui épargner l'embarras de placer utilement ce suc. Cet effet est celui de la saignée , qui élargit les lieux ou

les capacités , en les vuidant ; en même-tems que par la diete , d'une part , l'on soustrait la plus grande partie de ce suc , & que , d'une autre part , la compression légère des linges *gradués* comme il faut sur les mamelles , oblige les vaisseaux à faire rentrer le sang dans le courant général de la circulation , & vers le centre du corps.

Il sembleroit que ces réflexions importassent peu pour les Pauvres , parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles mêmes leurs enfans ; & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le lait aux Accouchées , ne paroissent point les intéresser. Cependant , parmi les femmes du menu peuple & des Artisans , il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir-elles-mêmes leurs enfans ; car quelques-unes ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris , qui leur rendroient très-difficile celle d'allaiter elles mêmes leurs enfans. Quant à celles là donc , les observations faites ci dessus les regardent singulierement. Mais ce qui est bien plus important , d'autant plus que cela est général , c'est que



c'est parmi les femmes des Artisans , souvent les moins favorisées de la fortune , que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans ; ou bien ce sera parmi les femmes de la campagne, qui sont ordinairement très-peu à leur aise , que presque toutes les meres opulentes se substituent des nourrices pour allaiter leurs enfans , comme si tout leur soin se borneroit uniquement à les mettre au monde. On voit , par ce choix de nourrices , combien il étoit nécessaire de faire dans la Medecine des Pauvres , toutes les observations que l'on vient de communiquer. Ces observations sont d'autant plus nécessaires que les inconvéniens auxquels on expose la plupart des enfans , deviennent ici manifestes. Car ces nourrices seront accouchées de puis plusieurs mois ; leurs mœurs , ou celles de leurs maris , seront mal constatées ; leur pauvreté ne leur aura permis jusqu'alors que le pur nécessaire pour soutenir & nourrir leur ménage. Quel lait peut-on attendre de pareilles nourrices ? Or ces inconvéniens étant journaliers , l'on ne sauroit trop avertir ceux que

la charité attache au soin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui se louent pour être nourrices, soient précédemment assistées d'alimens, de bois, & de linge suffisamment, pour du moins satisfaire, à ces égards, autant qu'il est possible, aux besoins de ces personnes.

XXXVI.  
Avis aux  
Nourri-  
ces.

Tout cela supposé, c'est à la vigilance des *nourrices* qu'il convient de bien examiner l'état de santé, de maladie ou d'infirmité de leurs nourrissons, pour en rendre des comptes exacts à qui il appartiendra. Cette vigilance consistera à bien observer si leurs nourrissons ont un bon sommeil ; s'ils ne sont pas tourmentés de tranchées ; si leur ventre ne paroît pas trop gonflé ; si les matieres qui en sortent sont de la qualité & quantité qu'il convient ; s'ils urinent suffisamment ; s'ils n'ont point de hoquets, ou de vomissemens ; s'ils n'ont point les gencives ulcérées par ce que l'on appelle *aphthes*. Ce sont-là toutes observations qui tombent sous les sens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoissance.

Un fameux Medecin de Hollan-

de \* remarque, que le peu de soin que l'on a de faire les observations dont je viens de parler, est souvent cause que l'on voit périr des enfans d'une sorte de *jaunisse*, que les nourrices négligent : Cependant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris est un signe assez évident ou que le *meconium* aura été vuïdé imparfaitement, ou que sa mauvaise qualité aura laissé le foie vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du lait de la nourrice doit être ou très-louable, ou incessamment corrigée par un régime bien entendu. Au surplus, il convient de mettre quelques gouttes d'une légère solution tantôt de *rhubarbe*, tantôt de *safran*, dans un peu de sirop de *roses pales* simple, que l'on fera avaler au nourrisson, avant que de le laisser tetter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de sirop violat quelques grains d'*yeux d'écrevisses*, ou de poudre de racine sèche de *chicorée sauvage*; tout cela pendant qu'on fera prendre à la nourrice des *bouillons* au veau, char-

\* SYLVIVS DE LE BOE.

gés de chicorée sauvage. Enfin, on donnera au nourrisson de petits *lavemens* simples, où l'on ajoutera l'huile d'amandes douces.

XXVII.  
Les tran-  
chées des  
Infans.

Les *tranchées* viennent d'une pareille source, ou de ce que la nourrice s'est hâtée de donner de la *bouillie* à son nourrisson ; &, en ce cas, il faut commencer par la retrancher absolument. Souvent encore ces *tranchees*, précédées ou accompagnées de hoquets & de vomissemens, sont causées parce que la nourrice donne trop souvent à tetter à son enfant. Car, quoiqu'il convienne de nourrir suffisamment un enfant, c'est à la prudence d'une nourrice à régler jusqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à tetter à son enfant, en évitant surtout le misérable abus de contraindre un nourrisson à tetter, dès que par ses cris il interrompt le repos d'une nourrice.

Cela supposé, les *tranchées* se traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques gouttes d'eau thériaicale. L'usage des poudres *absorbantes*, suivant le conseil du célèbre Médecin des

Enfans \*, achevera cette guérison. Ce grand Medecin ne craint pas d'ordonner pour spécifique dans les maladies des enfans , l'usage fréquent & abondant de ces poudres , qu'il appréhende même si peu , qu'il ose les donner , dans les cas urgens , de quatre en quatre heures , comme on feroit du quinquina , & à la quantité de dix ou douze grains , ou même davantage , pour chaque prise. Sa conduite est fondée sur ce que c'est à un *acide* , ou pour mieux dire à un *aigre* , dominant dans l'estomac des enfans , qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves , les plus urgentes , & mêmes les plus douloureuses qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas , il appelle de la sûreté des *absorbans* , dans ces maladies , à l'expérience , laquelle prouvera toujours à qui la consultera , l'efficace & la sûreté des *absorbans* dans ces occasions. On doit ajouter à cela une observation non moins constante , savoir , que l'estomac est le siège originaire de toutes les maladies des enfans. La raison en est

\* HARRIS, *De Morbis acutis Infantum.*

bien sensible dans la conduite des nourrices, lesquelles seules se rendent ou sont laissées maîtresses & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant elles n'y font autre chose, que de remplir les estomacs de leurs nourrissons à force de lait, ou de leurs mamelles, ou ( ce qui est bien pis ) de lait de vache, dont elles font des bouillies : Hé quelles bouillies ! C'est avec des farines souvent mal choisies, & toujours mal apprêtées, parce que les nourrices ne se donnent pas la peine de les faire sécher avant que d'en faire de la bouillie. De-là se font des pâtes dans les estomacs des enfans, & dans les premières voies de leurs petits corps ; les vaisseaux *lactés* ne portant dans le mésentère & dans ses glandes qu'une lymphe grossière & épaisse, elle devient l'origine de toutes les *obstructions* qui entretiennent les maladies des enfans, & souvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impressions d'une mauvaise nourriture, dont on leur aura rempli les entrailles dès leur naissance.

Ces réflexions simples, naturelles,

& avouées de tout le monde, autorisent deux *systèmes* en Médecine. L'un est de VAN HELMONT, qui a cru que l'*archée* \* dominant sur toute l'œconomie animale, avoit son siège dans l'estomac, où mettant le sceau à la première des coctions, il le communiquoit & le faisoit passer dans toutes les autres parties. Le second *système* se trouve également appuyé par ces mêmes réflexions ; c'est celui des Modernes, qui croient que l'estomac donne le *ton*, par celui que prennent ses fibres, à toutes les fibres du genre nerveux, membraneux, & musculueux. En effet, la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'estomac sont imbuës, doit infiniment influer dans la *vertu systaltique* de tous les viscères, par les modes ou façons d'être, de se situer, de se dresser, & de se mouvoir, que doivent acquérir les fibres pour exercer leurs *oscillations* partout le corps. Cependant pour une opération aussi essentielle, l'on se repose uniquement sur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices

LXXVIII.  
Deux  
Systèmes  
sur l'art  
de la *nutrition*  
dans les  
Enfans.

\* C'est l'esprit vivifiant.

grossières, qui ne savent rien de plus, que de prodiguer, par humeur, leur lait à leurs nourrissons, & qui mettent tous leurs soins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on pas dire que c'est véritablement empoisonner les sources du genre humain, que de faire passer avec profusion dans le corps des jeunes enfans les semences de tant de maux, que répand dans leurs entrailles une nourriture aussi mal distribuée ? C'est cependant cette même nourriture qui doit faire la base de la santé & de la vie d'un chacun.

Il est du devoir du Medecin, de prémunir les corps des enfans contre ces abus : si l'on a soin d'y remédier, on verra un succès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traversent leur santé entre les mains des nourrices. Les causes de ces infirmités étant manifestement renfermées dans l'*estomac*, ou dépendantes de lui, c'est à traiter ce viscere qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais suc qui y sont accumulés, & pour aider ses fibres à se monter sur le *ton* convenable, afin d'entretenir dans l'or-



dre & la régularité toutes les coctions dans les *fluides*, & de mettre comme à l'unisson toutes les oscillations dans les *solides*, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la santé.

C'est pourquoi rien ne paroît plus nécessaire pour la cure des maladies des Enfans, que l'usage des *vomitifs*, sans lesquels les *absorbans* ne feront que concentrer les causes des maladies, en les fixant dans les entrailles, & les *purgatifs* ne serviront qu'à entraîner dans les vaisseaux les impuretés des premières voies. C'est un soin à la vérité assez recommandé aux nourrices, de faire vomir leurs nourrissons, en leur mettant dans la gorge une plume trempée dans de l'huile : mais il convient d'employer un *vomitif* qui aille dans l'estomac même y balayer les impuretés qui tapissent ses membranes, & qui en même-temps soutienne, sans le déranger, le ton de ses fibres, qui doit se transmettre pour la vertu systaltique à tout le genre nerveux. Les *antimoniaux* n'entrent pour rien dans ces opérations : ils les traversent au contraire, par les troubles énormes que des atomes de *tartre emétique* excitent

LXXIX.

Remedes pour les Enfans.

& laissent dans les entrailles des enfans ; & c'est de quoi avertit un célèbre Medecin Praticien & Chymiste \*. L'*ipecacuanha* n'est pas suspect de ces malheurs ; c'est au contraire un *tonique* qui rend ou conserve aux fibres leur *ton* naturel , en même tems qu'il évacue mollement le fond de l'estomac. Voilà donc le *vomitif* que l'on doit choisir par préférence, ou quand l'estomac d'un nourrisson se trouvera surchargé , ou bien quand quelque fièvre , ou autre maladie de cette importance , lui arrivera. Ce ne fera pourtant pas en donnant l'*ipecacuanha* en substance : mais , après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau , l'on mêlera de cette eau , plus ou moins suivant l'âge de l'enfant , dans un peu de sirop violat , & quelque peu d'eau de canelle oragée. Ce sera une petite quantité que la nourrice aura soin de faire avaler , comme elle pourra , à son nourrisson , & cela à plusieurs reprises , en le faisant tetter aussi-tôt après. Si cependant il paroïssoit quelques impressions de trouble restées dans le corps du nourrisson , elle lui feroit avaler

\* WEDELIUS.

une petite quantité d'eau *theriacale*, dans le jour & dans la nuit. On n'en demeurera pas là en matiere de *vomitif*, si l'estomac continuoit à se montrer abreuvé de mauvais suc; car, en ce cas, l'on se serviroit de l'*oxymel scillitique*, dont on donneroit encore de tems-en-tems de petites doses à l'enfant : Par ce moyen les glaires ou viscosités causées par l'abondance du lait, étant incisées par l'acide aromatique de ce remède, & les fibres de l'estomac légèrement sollicitées par la vertu vomitive de la *scille*, ce vilcère devenu plus net mettroit à profit le lait de la nourrice, & tous les autres petits remèdes convenables, absorbans, ou autres, surtout la *rhubarbe*, qui est l'ame de la Médecine des enfans, moins purgative pourtant, qu'altérative.

Je crois que personne ne me blâmera de ce que je m'étens un peu en détails sur les moyens de conserver la santé des enfans des Pauvres. Tout le monde en ressent l'importance. En effet les Pauvres sont comme la pépinière du genre humain. L'expérience journaliere nous apprend que les

Pauvres ont certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches : ainsi en plaidant la cause des Pauvres , c'est entrer dans les intérêts de tous les Citoyens. D'ailleurs , c'est du sein même de la pauvreté que sont venues & que viennent encore très-souvent des Familles ou Maisons très distinguées , tant à la Cour , qu'à la Ville. Car on n'a qu'à suivre les Généalogies en remontant jusqu'à leur première souche , l'on trouvera souvent dans la plus basse roture , l'origine de la Noblesse la plus distinguée & la plus illustrée \*. Cela se démontre aisément par les pieces d'armoiries dont sont composés les écussons de quantité de ces Maisons ; on y voit que ce sont les outils des métiers qu'exerçoient les Chefs de ces mêmes familles. De-là est arrivé que l'Eglise Electorale de *Mayence* a mis dans ses armes ou son blason , une roue d'argent ; monument de la modestie de WILLIGISE , un de ses premiers Archevêques , qui choisit ces Armoiries pour faire souvenir qu'il étoit fils d'un Charron de

\* Voyez le *Traité de l'Opinion* , Liv. VI. pag. 117.

village \*. De plus, les Armées ne sont composées presque que d'enfans d'artisans, de payfans & de pauvres. La Bourgeoisie se forme, tous les jours, de gens du petit peuple, qui s'élevent par leurs talens, leur industrie, & par l'étude, à des professions distinguées, soit dans le Négoce, soit dans la Magistrature. L'on a vû, de nos jours, des Laquais entrer dans les carosses de leurs Maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout cela l'on ajoute que souvent les habitans qui peuplent & enrichissent les Villes, sont ceux de la Campagne, qui changent d'état comme de domicile ; enfin que tous les Artisans & les Domestiques de l'un & de l'autre sexe se prennent parmi les Pauvres, pourra-t-on après cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la conservation de leurs enfans, pour remplir tant de fonctions auxquelles la Nature les destine, & dans lesquelles les Lois, la Police & le bon ordre les souffrent & les autorisent pour l'utilité de tout le monde ?

C'est donc rendre un service im-

\* *Ibid.* pag. 120.

portant à toute la Société, que de lui ménager des secours si étendus & si utiles ; c'est pourquoi je vais ajoûter encore quelque chose à ce que j'ai déjà dit. Après donc avoir pourvû par les *vomitifs* à mettre l'estomac en bon état dans les maladies des enfans, chez lesquels cet organe est particulièrement en souffrance, l'on pratiquera les remèdes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce sont des convulsions, peut-être *épileptiques*, qui saisissent un enfant, on le soulagera sur le champ en lui faisant avaler, comme l'on pourra, de l'eau *theriacale* ; & on lui frottera le nez & les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. L'accès étant passé, on le mettra à l'usage des *absorbans* appropriés, surtout du *succin* préparé, & de la poudre véritable de *guttate*, aromatisée d'une petite goutte d'essence de *gérofle*, dans laquelle poudre on mêlera de tems-en-tems quelques atomes de *theriaque celeste*. D'autres fois on fera prendre à l'enfant quelques petites cuillerées d'infusion de *rhubarbe*, qui sera faite dans l'eau de *tilleul*. Si les accès s'opiniâtrent, l'on tirera quelques on-

ces de sang au nourrisson, pour préserver au plutôt le cerveau de la congestion sanguine qui le menace. Enfin l'on aura une légère décoction de *pivoine mâle*, & de *gui de chêne*, pour lui en faire avaler habituellement de petites doses. On n'oubliera pas, dans tout cela, de faire usage de petits *lavemens* avec l'huile d'amandes douces.

Mais tout cela sera insuffisant, si l'on ne pourroit au *lait* de la *Nourrice*. Car comme dans les maladies des adultes, c'est une ressource que de les mettre aux bouillons seuls, & à l'usage des délayans, de même c'en est une des plus nécessaires de réduire un nourrisson au seul *lait* de la *nourrice*, ayant soin de la nourrir elle-même d'alimens convenables, qui ne soient ni âcres, ni salins, ni vineux : car c'est à quoi sont obligées les nourrices, de s'affujettir au régime d'où dépend la bonne santé de leurs nourrissons. C'est donc à elles à se mettre à la place de leurs nourrissons, dans toutes les occasions où ces tendres enfans ne peuvent assez s'aider, par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'est pourquoi, com-

LXXX.

Atten-  
tion pour  
le lait  
des nour-  
rices.

me il s'agit ici de délayer beaucoup le sang des nourrissons, c'est à leurs nourrices à prendre des *délayans*, pour porter dans leur sang un véhicule convenable, qui ait en même-tems les qualités propres à le corriger. C'est même une pratique qu'on ne sauroit trop recommander aux nourrices; parce que les vices capitaux qui regnent dans le sang des enfans malades, étant l'*épaississement*, la *lenteur*, & l'*aigre*, rien n'est si efficace, pour prévenir ces mauvaises qualités, ou pour les corriger, que les *délayans*, lesquels noyant cet *aigre* vicieux, rendent au sang sa fluidité naturelle. Je crois, pour cette même raison, qu'il seroit très important de conseiller aux nourrices de se mettre dans l'usage de ne pas boire de vin, & de boire *chaude* l'eau dont elles feront leur boisson ordinaire. Un délayant qui leur convient d'ailleurs très-régulièrement quand leurs nourrissons sont sujets aux *convulsions*, c'est le *petit-lait*, où l'on aura fait bouillir la racine de *pivoine mâle*, & le *gui de chêne*; on pourra y mêler quelquefois un gros de poudre de *guttete* sur une pinte de liqueur. Deux



ou trois verres d'un tel petit-lait, par jour, pourront détruire radicalement le fond du mal; surtout si les nourrices ont soin de prendre de tems-entems quelques verrées d'infusions de *rhubarbe*, aussi-bien que quelques gouttes d'*elixir de propriété* sans acide, pour insensiblement corriger la bile, que le *méconium* aura peut-être laissée âcre ou lixivielle, éloignée enfin de cet amer huileux qui fait le baume du sang, car l'*elixir de propriété* la corrige sans inconvénient, étant porté dans le corps d'un nourrisson par un intermede aussi innocent que le lait d'une nourrice.

Il n'est pas concevable avec quelle efficace le lait peut se charger de vertus des herbes, par exemple, & de tout ce qui se mange. Outre tant d'expériences connues là-dessus, on a l'observation des Bergers qui reconurent la vertu du *café*, lorsque leurs moutons avoient été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient; car après cela ces Bergers s'appercevoient que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les

autres. On voit donc par-là que le chyle, & par conséquent le lait, transporte dans les viscères les qualités des alimens que l'on prend.

Une voie plus abrégée, en cas de besoin, que celle qu'on vient d'ouvrir, pour délayer & adoucir le sang d'un nourrisson, c'est de lui substituer une autre nourrice qui soit plus jeune, & dont le lait soit plus nouveau. C'est même entrer dans les vûes de la Medecine Naturelle, qui nous apprend que rien n'est si propre à porter dans le sang des jeunes enfans la fluidité qui lui convient pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation, que l'usage du *colostrum*, qui n'est institué qu'à cette intention. Et comme il se commet mille abus aux dépens de la santé des enfans, quand on les prive de l'usage du *colostrum*, pour lui substituer les purgatifs artificiels, qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'est un pareil abus que de multiplier mille remèdes mal-faisans, souvent superstitieux, pour rétablir la santé des enfans qui tombent en langueur ou en *etisie*. Car cette maladie n'ayant pour cause que l'é-

païssissement du sang, qui tient *étou-  
pées* toutes les capacités des arteres  
lymphatiques, un lait nouveau, bien  
frais, bien tempéré, & d'une jeune  
nourrice, est plus propre à atténuer  
& dégager le sang, & à lever toutes  
les digues ou les obstructions qu'il a  
faites dans les viscères & dans les  
glandes, que toutes les drogues fon-  
dantes, purgatives, mercurielles,  
&c. dont l'on abuse si étrangement  
dans ces sortes de maux.

Un autre erreur non moins capita-  
le dans la maniere d'élever les nour-  
rissans, c'est le parti qu'on prend de  
les *sevrer* avant le tems ordinaire,  
lorsqu'on les voit opiniatrement ma-  
lades; de maniere qu'on leur fait un  
remede de leur ôter le lait, dans  
lequel tout seul la Nature a mis la  
sûreté de leurs vies. C'est déjà un  
malheur très-grand pour les jeunes  
ensans, que l'on ait réduit le terme  
de les allaiter à moins de trois ans.  
On n'a qu'à consulter à ce sujet la  
conduite des Anciens: L'on verra, par  
exemple, que sous la Loi de MOYSE,  
les enfans des Prêtres n'étoient comp-  
tés parmi ceux que l'on nourrissoit  
des revenus du Temple, que lors-

LXXXI.

Le tems  
de sevrer  
les En-  
fans.

qu'ils avoient trois ans\* ; de sorte , ce sembleroit , que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en sacrifice , que lorsqu'ils avoient un an , parce que c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leur parfaite croissance , tout de même les jeunes enfans ne passoient pour avoir acquis la perfection de la formation dans leurs corps , pour être reçus à être nourris comme les Ministres du Temple , que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de trois ans. C'est donc le terme où l'on avoit remarqué que la Nature avoit mis comme la dernière main à la formation des parties du corps. Ainsi c'est déjà un grand mal d'avoir abrégé ce terme pour *sevrer* les enfans : & peut-être est-ce une des causes de la décadence où sont tombées la santé & la vie des hommes d'aujourd'hui , qui ne sont venus moins vigoureux & moins *vivaces* que nos peres, que parce qu'on ne laisse point prendre aux parties originaires de nos corps leur parfaite intégrité. Il est évident que ces

\* *Paralipom.* Ch. 31. v. 16.

parties n'ayant point eu le tems de développer suffisamment ou d'étendre les fibres qui en font le tissu, elles n'ont pu parvenir au degré de *ton*, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquise, si on eût laissé pendant trois ans les nourrissons dans l'usage du lait de leurs meres.

C'est que toute la vertu des nourritures dépend de la *ductilité* des sucres dont elles sont tirées. Par exemple, pour la sureté du maçonage d'un édifice, l'on emploie moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment (parce qu'on l'y a fait dissoudre, pour mieux l'injecter jusques dans le fond le plus intime des joints des pierres :) De même l'adresse pour affermir les fibres des parties *spermatiques* ou originaires, c'est de ne les remplir que de sucres infiniment déliés, afin qu'ils soient plus *ductiles*. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé, est aisé à comprendre : il vient de ce que les parties nourricieres des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on *sevre*, en substituant les bouillons, les panades, & les soupes à la viande, à la place du lait, font

des molécules nourricières aussi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens nécessaires pour la nutrition, que les molécules nourricières du lait (surtout de celui des vraies meres-nourrices) y sont rendues propres par leur nature. La *nutrition* est un épanouissement de parties, c'est-à-dire, un développement & en même-tems une dilatation lente & successive des bouches ou des diamètres d'un million de petits vaisseaux, savoir, de ceux qui sont destinés à admettre dans leurs capacités les suc nourriciers qui doivent s'y introduire, à mesure que les capacités s'ouvrent & se multiplient en se développant. Rien ne convient mieux pour cela que le *lait* : mais on ne peut dire de même des chairs des animaux. En effet, autant que le tissu originaire du corps d'un nourrisson est *laiteux*, autant est-il en conformité de nature avec le *lait*, & autant, par une raison contraire, se trouve-t-il d'une dissemblable condition avec celle des suc qui viennent des chairs des animaux. Dans cette opposition si évidente, on s'apperçoit tout d'un coup à quels ralentissemens

se trouveront exposés les sucs nourriciers : N'étant plus en proportion de volume avec les diametres des vaisseaux, ils donneront origine & matiere à mille *stagnations* secretes, lesquelles s'accroissant à mesure que l'enfant se nourrira de ces sucs incongrus pour son âge, il s'en fera des congestions *lymphatiques* dans le fond des visceres. Ce seront donc des digues, qui arrêtant ou retard nt dans la suite les oscillations de la *vertu systaltique*, borneront trop-tôt la mesure des fibres nerveuses, & les corps, en conséquence, en deviendront plus petits, plus courts, moins longs, & moins étendus. Ne seroit ce pas la raison pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuse telle que l'avoient nos peres ? Ce n'est pas tout. La circulation des sucs se trouvant à l'étroit ou renfermée dans des distances & des capacités plus serrées, ce seront des occasions de mille mauvaises qualités sulphureuses, âcres, aigres & salines, qu'acquerront les fluides, lesquels se corrompent à proportion qu'ils sont gênés dans leurs cours ou dans leurs mouve-

mens : *Vitium capiunt , ni moveantur a juæ.*

Les raisons rapportées ci-dessus pour justifier les réflexions que l'on a faites sur l'attention due à la Médecine des Pauvres , & en particulier à celle de leurs enfans malades , reviendroient encore ici : car les causes de maladies qu'on vient de faire remarquer , étant communes à tant de personnes , la raison tirée de ce que les familles des Pauvres sont les féminaires du genre humain , montre évidemment l'importance de semblables réflexions qui se présentent ici. C'est qu'après tout ce qui vient d'être expliqué , il est démontré que la Médecine des enfans des Pauvres , est d'autant plus digne de l'attention des Médecins , qu'elle s'étend à tous les hommes , & à toutes les maladies , soit à celles qui dépendent de la partie *blanche* du sang , soit à celles qui dépendent de la partie *rouge*. Et c'est ainsi que le fond de toute la Pathologie pratique , se trouve dans les entrailles des nourrissons ou des jeunes enfans , lorsqu'ils tombent en maladies , comme dans son *germe* pour celles qui leur viendront ensuite.



Deux causes de maladies des Enfans, reconnues & avouées de tous les Medecins, sont la *serosité* & l'*acide*; c'est de ces deux sources qu'on prétend que tous leurs maux prennent leur origine. Ce principe établi, je demande s'il est une origine de *serosité* plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourriciere, qui tient ses altérations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire, du lait? Ainsi rien ne mérite plus le soin de la Medecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un lait fait pour leur tempérament, c'est-à-dire, le moins susceptible qu'il se pourra de corruption, d'aigreur, ou de semblable vice.

En conséquence de cette nourriture bienfaisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies & comme prévenues par des sucres doux, fluides & légers, sont precautionnées contre tant de maladies, qui ne sont, dans des âges avancés, que les suites ou les productions d'un mauvais lait, que l'on a tiré de la mamelle d'une nourrice étrangere, ou malfaine.

LXXXII.  
Deux  
Causes  
des Ma-  
ladies  
des En-  
fans.  
1<sup>o</sup>. La  
Sérosité.

L'acide, cette cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable, ni plus féconde, que celle de l'aigreur que les sucs laiteux prennent dans les corps des nourrissons. Car les impressions d'un lait corrompu laissent dans leurs entrailles (comme le lait fait dans les laiteries mal-propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour empoisonner le sang & toutes les humeurs qui en résultent. Mais une réflexion plus importante sur l'acide, c'est celle que nous présente l'aigreur du lait corrompu dans le corps d'un enfant : il faut observer que cette aigreur est étrangère à la Nature, qui n'a point fait le lait aigre ou acide. Son Auteur, qui est Dieu même, n'est point cause de ce fondement de mort : *Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii*. Mais ce suc si doux naturellement, prend l'aigreur par accident : car c'est en tombant dans l'inertie ou le ralentissement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd sa douceur, parce qu'il dégénère de sa consistance, & ainsi s'appesantissant il devient aigre. Voilà l'acide morbifique, qui

n'est point la cause originaire de la corruption du sang , puisque c'est l'effet du retardement de la circulation des humeurs , & de leurs stagnations ou croupissemens , qui occasionnent la corruption de ces sucs. Ce sera donc en étudiant les causes de toutes les maladies dans celle des maladies des enfans, que l'on se convaincra que l'*acide* morbifique n'est point la cause primitive des maladies , & qu'au contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralenties dans les vaisseaux.

Ainsi c'est dans la Pathologie des maladies des Enfans , que doit se prendre la véritable idée de l'*acide*, bien différente de celle de l'*aigre* ; Pathologie qui découvre une erreur assez commune dans la Médecine vulgaire, dans laquelle, sans démêler l'*acide* d'avec l'*aigre*, l'on attribue à l'*acidité* ce qui appartient à l'*aigreur*. Cependant la différence est entière entre l'une & l'autre ; car le salin de l'*aigre* étant différent du salin de l'*acide*, il est évident que les remèdes *concentrans* ou *absorbans*, dont il est tant fait mention parmi

LXXXIII.  
Diffé-  
rence de  
l'Acide  
& de l'ai-  
gre.

les Praticiens, sont à tout le moins très-fautifs. Et en effet, les pointes des sels étant différentes dans l'aigre, des pointes des sels qui font l'acide, la *concentration* que l'on se propose doit souvent manquer ; & par là on voit la cause des *obstructions*, que tant d'Auteurs avouent naître de l'usage des *absorbans*, auxquels on attribue une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclurre de tout ce que je viens de dire, que l'*acide* pris dans son sens naturel, est une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des mixtes : au lieu que l'*aigre* est une qualité ou un état de crudité dans les mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité ; telle est l'aigreur du verjus, & de tous les fruits qui ne sont pas mûrs : ou bien c'est un état de *décomposition*, par où les parties d'un mixte tombent dans la désunion, ce sont les sels *résous*, ou la résolution des sels, *salium fluor* ; ce qui est le *fracedo* ou la chute en corruption d'un mixte, dont les parties se déconcertent ; état qui est la qualité

que contraient les *laitages*, quand ils tournent à l'aigre.

Ces notions aident à faire concevoir comment il arrive qu'un *acide* en corrige un autre, suivant la manière vulgaire dont on pense en Médecine. En effet le *citron*, l'*orange*, les *limons*, quoique manifestement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Médecins, la cause des fièvres attribuées à l'exaltation d'*acides* dans le sang ou dans les humeurs; & les *limonades minérales*, aussi-bien que les *teintures de roses*, &c. qui se font avec l'esprit de *vitriol*, prouvent cette vérité. Mais les *acides* qui corrigent sont naturels, & ceux qui sont corrigés sont des altérations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption. Il ne faut pas encore oublier l'usage du *vinaigre*, qui fut tant en recommandation dans la pratique de SYLVIVS de Hollande; & tous les bons effets que des acides produisent sur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides minéraux étant tels de leur nature, ni altérée, ni corrompue, ils communiquent de leur vertu, qui est naturellement astringente, aux parties

LXXXIV.  
Remarques sur les effets des Acides dans les maladies.

des suc's qui sont devenus tels par corruption, c'est-à-dire par la résolution ou la désunion de leurs molécules. C'est donc une *decomposition*, qui seroit comme une *atonie* dans les *fluides* ( parce qu'en effet ils ont des fibres organiques ), lesquels se trouvent ensuite rétablis dans leur *ton*, lorsque leurs parties se sont rapprochées & remises dans leur arrangement naturel. Ainsi la vraie place des *absorbans* ne se trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce sont des corps reconnus propres à justement recevoir dans leurs *porosités*, les sels morbifiques qui tenoient en désunion les suc's ou leurs principes. De-là vient la certitude du *quinquina* pour la guérison de certaines fièvres. Mais les effets de tous les autres *absorbans* n'ayant point par envers eux ce fond de certitude dans leur application, rien n'en découvre si évidemment les dangers, ou du moins l'inutilité, en bien des occasions.

LXXXV.  
La fièvre  
de l'adentition  
dans les  
Enfants.

Ces réflexions générales sur l'*acide* des maladies, nous ramènent naturellement à l'examen particulier de

ces mêmes *acides* dans les maladies qui sont propres aux Enfans. Celles qui les exposent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, sont toutes les sortes de *fièvres* qui attaquent ce jeune âge. Une fièvre de ce genre est celle de la *dentition*, ou de la sortie des dents : car cette maladie, suivant la remarque d'un très-savant Medecin \*, doit être comparée à la mue des oiseaux, lorsque les plumes leur percent la peau, soit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, soit quand elles leur naissent pour la première fois. Alors ils paroissent dans un état de souffrance & de tristesse, de sorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire ; ainsi tout marque en eux une espèce de fièvre. Or la *sortie des dents* dans les enfans, ressemble parfaitement à la sortie des plumes dans les oiseaux ; avec cette différence, qu'une *dent* qui pousse est comme une cheville osseuse, qui a à écarter les côtés de l'*alvéole*, ensuite les fibres de la chair des gencives, & finalement les bords du *calyce* formé par cette chair, que

\* LISTER.

la dent doit encore écarter dessus la superficie de la gencive, pour se faire jour & se ranger dans la mâchoire. Est-il une maladie qui appartienne plus aux solides? Et c'est aussi la remarque d'un grand Praticien \*, qui fait là-dessus cette observation. Ainsi cette maladie est des plus inflammatoires; & il ne faut pas après cela s'étonner si la fièvre, les douleurs, les convulsions, &c. accompagnent la sortie des dents, suivant la remarque d'HIPPOCRATE dans ses *Aphorismes*. Après toutes ces observations, il est évident que les différens symptômes qui accompagnent la sortie des dents, ne sont rien moins que les témoins ou les signes de cette *fièvre* particulière. On l'attribue cependant, sans hésiter, à l'*acide* du sang ou des humeurs; & voilà précisément la raison pourquoi cette maladie trouve si peu de secours dans cette Pathologie. Ils seront donc plus sûrs, ces secours, en traitant la sortie des dents, de la même manière que l'on va traiter les fièvres des enfans.

\* BAGLIVI.



Les Auteurs qui traitent les maladies des Enfans, se débarrassent tout d'un coup des causes qui font leurs *fièvres*, en les attribuant à l'*acidité* des humeurs ; &, en conséquence, ils conseillent de leur faire prendre abondamment des *absorbans*, qu'ils regardent comme les *spécifiques* des *fièvres* des enfans. Mais cette Pathologie est-elle conforme à la vérité de ce qui se passe dans le corps d'un enfant qui a la *fièvre* ? L'exemple qu'on vient de donner de la *fièvre* que cause la sortie des dents, donne une idée bien différente des causes des maladies des Enfans.

LXXXVI.  
Les causes des  
Fievres  
des En-  
fans.

La violence d'un corps solide, qui est la dent naissante, laquelle perce à travers la chair la plus dense qui se trouve dans le corps humain, excite une *fièvre* des plus cruelles. L'action violente de ce solide est semblable aux efforts de la dilatation qui se fait des diamètres ou des capacités de tant de millions de vaisseaux, qui ont à s'ouvrir par la croissance du corps d'un enfant. Ce sont toutes parties *nerveuses-membraneuses*, dont les fibres, ou leur contractilité, sont forcées, pour obéir à la dilatation qui

s'opere par tout le corps , & dans tous les vaisseaux qui le composent. C'est donc un état *spasmodique*, universellement douloureux, dans lequel sont les jeunes enfans qui ont la fièvre. Si après cela l'on fait réflexion que les ressorts des fluides croissant à proportion que les solides s'épanouissent ou se développent, le sentiment de *rénitence* des solides contre les fluides, qui se fait en tant d'endroits tout à la fois, ce double effort n'est il pas suffisant pour donner la fièvre à des corps si tendres ? Car de - là viennent des *oscillations* multipliées par leur nombre, ou accrues par la nature des parties qui sont en travail. Les efforts d'une Nature ainsi excitée, qui sont les causes naturelles des sievres en général, nous donnent aussi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les *fluides* y ont cependant bonne part ; car c'est la lymphe nourricière que produit le lait. Les corps des enfans prennent leur croissance de cette lymphe ; parce que c'est par l'intro mission de ces parties dans tous les petits vaisseaux vésiculaires qui composent le tissu de ces jeunes

corps, & par la dilatation de ces vaisseaux, qui se relevent ou se gonflent, que se fait la *nutrition*. Or toutes ces dilatations de vaisseaux, qui se font insensiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à se faire forcément, elles deviennent sensibles, douloureuses ou *morbifiques*. Cela se manifeste quand cette lymphe nourriciere est trop abondante, ou trop élastique; & l'on voit arriver l'un ou l'autre de ces deux cas, lorsque l'on nourrit les enfans, ou trop abondamment, ou d'alimens trop succulens; ou bien quand on leur fait boire du vin, ou chose semblable. Alors cette lymphe rendue ou bouffante, ou trop élastique, devient capable de soulevemens, qui en maniere de vibrations, se portent contre celles des arteres. De-là résultent des oscillations contre nature; & ce sont-là les causes, & en même-tems les matieres de fievres.

L'indication donc pour la cure des *fievres des enfans*, est simple & aisée à comprendre, quoiqu'elle soit double. D'une part il s'agit de soustraire, & d'une autre il faut réprimer le bouffement de cette lymphe, en di-

LXXXVII

La maniere de  
traiter  
les Fievres des  
enfans.

304 LA MÉDECINE  
minuant son volume, & en affoiblissant son élasticité. Par ce double moyen l'on guérit ces fievres, sans même en excepter celle de la sortie des dents. La saignée en effet se trouve d'une telle efficace pour la guérison des fievres des enfans, qu'une palette de sang les termine quelquefois en peu de tems ; ayant soin d'ailleurs que la nourrice modere la quantité de lait qu'elle donne à son nourrisson, & qu'elle lui ôte la bouillie, en substituant à cette double soustraction l'usage du *petit-lait*, dont elle lui fera boire aussi souvent qu'elle pourra. L'usage des *lavemens* aidera le bon effet du reste.

Les *absorbans* passent pour le remede spécifique contre ces fievres. Je ne vois pas non plus qu'on doive les exclurre : Sera-ce parce qu'ils concentreront les *acides*, ou qu'ils en engaineront les pointes ? Indépendamment de cet effet, dont peut-être on leur fait trop d'honneur, ils ont des propriétés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Ces remedes étant, de leur nature, des molécules pesantes, ils agissent d'abord par leur *gravitation* sur les membranes de l'estomac,

&

& ils en arrêtent les irritations convulsives ; ensuite , passant dans les vaisseaux & dans les suc nourriciers, ils s'interposent entre les globules du sang , & se mêlant dans les fibres de la partie blanche , ils *entraient* , pour ainsi dire , les uns & les autres , en arrêtant surtout la volubilité de ces globules. Par-là se calme le trouble des *fluides* ; & en même-tems le ressort des parties étant diminué , c'est ce qui fait l'heureuse opération des *absorbans* , qui deviennent ainsi des *febrifuges* , des *sedatifs* , & des *anti-spasmodiques*. 2°. Le *quinquina* & la *cascarille* étant des absorbans, ils se mêlent très-à-propos avec les absorbans ordinaires, soit en poudre , soit battus & infusés dans l'eau , & la vertu absorbante n'y est aucune-ment détruite ; au contraire, le fébrifuge en devient beaucoup plus sûr pour la cure de toutes les fièvres. Il y a cependant une fièvre fort singulière , qu'un grand Medecin \* fait observer ; il l'appelle le *pourpre* des enfans (*purpureæ efflorescentiæ*) : mais en même-tems il avertit , que malgré ce nom odieux de *pourpre* , cette

\* ET MULLER.

fièvre n'est d'aucune mauvaise suite ; de manière qu'il est rare que les nourrices prennent là-dessus des conseils, parce que cette sorte de pourpre se dissipe de soi-même.

Quatre maladies autorisent la Pathologie humorale dans les maladies des enfans ; parce que les *glaires*, la *scrofite*, la *lymphe*, & semblables productions d'une lymphe viciée, dénotent manifestement l'abondance d'humeurs & d'*acides* qui dominent dans les enfans, par tous les symptômes qui accompagnent ou qui suivent ces maladies. Ce sont de *toux* plus ou moins convulsives, qui ont fait donner à celle qui est familière aux jeunes enfans, le nom d'*archi-toux*, pour ainsi dire, (*pertussis*) ou de *toux maitresse*, maladie très-dangereuse pour les enfans qui en sont attaqués ; la seconde maladie ce sont les *vers* ; la troisième, les *aphthes* ; & la quatrième, les *affections galleuses*, qui désolent si souvent la santé de ces jeunes corps.

XXXVIII.  
La Toux  
des En-  
fans.

Cette *toux* tient de si près aux humeurs, qu'il est rare qu'elle ait son premier siège & son origine ailleurs que dans l'estomac. Il n'en est donc

guere qui mérite mieux le nom de *toux stomacale*, que celle de jeunes enfans. Aussi un grand Praticien \* conseille-t-il de ne jamais perdre de vûe le vice de l'estomac dans cette maladie, si l'on veut en obtenir la guérison. La *sterteur* ou le sifflement qui se fait entendre dans l'estomac de ces enfans, donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent ; & la preuve que c'est dans ce viscere que séjournent ces *glaires* ou viscosités, c'est que le vomissement les évacue, & assure l'efficace des autres remedes. Ce n'est pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette *sterteur* : mais ce n'est point en premier ; c'est seulement parce que l'estomac se trouvant en sympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cause de la *toux stomacale*, comme le diaphragme partage avec l'estomac la cause du *hoquet*. Le siège donc de ces maladies se trouvant dans l'estomac, il se communique avec la poitrine & avec le diaphragme, par le moyen des nerfs & des membranes. C'est pourquoi le *convulsif* se

\* WALDSCHMIDT.

trouve si intimement mêlé avec l'*humoral* dans les toux stomacales.

XXXXX.  
La cure  
de c tre  
Toux.

C'est aussi la raison pour laquelle l'usage des vomitifs, proportionnés à l'âge, est si fort recommandé pour la guérison de l'*architoux* des enfans. Ces remèdes rendent efficaces ceux que l'on donne ensuite, comme les *anti-spasmodiques*, tels que sont la poudre de *guttete*, le *gui de chêne*, &c. Cependant un sage Praticien \* avertit, & l'expérience le confirme, que la *saignée* est d'une nécessité indispensable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions, on parvient à guérir cette maladie, en faisant surtout un grand usage de l'*huile d'amandes douces*, & du *blanc de baleine*, en maniere de *lohoch*; de la décoction de racine de *pivoine*; des infusions d'*hyssope*, de *capillaires*, de *fleurs de pas-d'âne*; sans oublier surtout à régler le régime de l'enfant, & de la nourrice.

XC.  
La Mala-  
die des  
vers.

Cette précaution est encore essentiellement nécessaire pour la cure des *vers*; car aucune maladie ne donne tant à soupçonner l'abondance d'un



chyle ou d'une lymphe nourriciere pourrissante ou aigrie , que la *mala-die des vers*. La mauvaise coûtume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourrissons trop souvent à tetter , ou bien de leur donner trop de bouillie , ou même quelquefois de la soupe à la viande , jette ordinairement les fondemens de cette maladie. Car tant de suc surabondans dans l'estomac & dans les intestins , s'y alterent évidemment par leur aigreur , dont les haleines de ces enfans sont de sensibles témoins , par l'odeur d'aigre qu'elles font sentir , & que porte avec soi tout ce qui sort de leur corps : C'est ce qui donne le tems & l'occasion à la *vermination* , c'est-à-dire , au développement des germes d'insectes répandus par tout l'Univers dans la plupart des alimens , & particulièrement dans les laitages. Car s'il est un exemple de la *Pathologie animée* ( *Pathologia animata* ) , telle que l'a traitée si savamment un grand Medecin\* , il se trou-

\* CHRETIEN LANGE, Professeur en Medecine à *Leipsic*. Ce Traité a été imprimé en latin à *Francfort sur le Mein* , en 1688. in-4°. avec tous les autres Ouvrages de cet Auteur.

ve bien sensiblement dans la maladie des *vers*, où ils paroissent manifestement s'éclorre dans l'estomac & dans les intestins, comme dans leurs matrices. En effet il naît, dans ces endroits, des millions de petits animaux, qui sont toutes les sortes de vermiculeaux qui se font voir dans les enfans, soit qu'ils en vomissent, soit qu'ils les rendent par les selles : Car l'on fait sous combien de différentes formes, plus monstrueuses les unes que les autres, se montrent ces *vers*. On en distingue de trois especes principales, les *vers lombricaux* qui sont longs & rouge-pâles, & qui ressemblent un peu aux vers de terre, les *vers ascarides*, & les *cucurbitins*. Il y a encore une quatrieme espece de vers, qu'on appelle le *solitaire*, qui est long & plat, & quelquefois velu ; mais celui-ci attaque plus fréquemment les grandes personnes & se voit bien plus rarement dans les enfans.

Les lombricaux s'engendrent dans le corps humain de très-bonne heure, car on en voit quelquefois aux plus petits enfans. L'usage des alimens de mauvaise digestion & qui

tourment aisément à l'aigre, & à une alcalescence pâteuse, comme la trop grande quantité de boulie, ou de panade que les sévreses donnent avec trop de complaisance, les pommes, les gâteaux, les biscuits, qu'on leur présente sous prétexte de les amuser ; tous ces alimens, dis-je, lorsqu'ils viennent à se corrompre dans un estomac si délicat, sont autant de couches propres à faire éclorre les principes de ces insectes, dont l'origine est encore assez inconnue, à leur donner de l'accroissement, au point que par leur nombre & par leur grandeur, ils tourmentent misérablement ces innocentes créatures.

On reconnoît bien-tôt leur présence par la couleur pâle & plombée des enfans, par un appétit déordonné qui les porte à manger toute sorte d'alimens de la plus mauvaise espece & en grande quantité ; par l'amaigrissement du visage & de leur membres, tandis que le ventre devient gros à proportion que les autres parties diminuent ; par les vents & les rots aigres qui leur échappent, par la démangeaison continuelle qu'ils ont au nez au point que quel-

ques-uns se l'écorche & le mettent tout en sang : enfin par quelques mouvemens convulsifs épileptiques, & par des fievres ardentes & vermineuses qui leur survient quelquefois.

Si les vers sont dans une quantité & dans un nombre considérable, ils sucent toute la substance chyleuse la plus subtile qu'ils rencontrent dans l'estomac & dans l'intestin duodénum ; car c'est dans ces deux visceres que les lombricaires établissent ordinairement leur demeure : ils en privent par conséquent le sujet, qui ayant besoin de nourriture, desire de nouveaux alimens, jusqu'à ce que les vers étant rassasiés, le chyle passe dans les veines : mais il est mêlé avec tant de parties grossieres qui restent de cette grande quantité d'alimens à demi digérés, qu'il est bien difficile qu'il vienne à sa perfection, ce qui produit l'engorgement des glandes lymphatiques du bas-ventre, & le dévoiement continuel qui tourmente ces pauvres malheureux.

Les ascarides sont une autre sorte de vers blancs & longs de quelques lignes, qui s'engendre dans l'intestin rectum,

rectum, & dans le colon, & incommodé le malade par un chatouillement & une irritation incommode aux environs de l'anús.

Les signes qui annoncent les *ascarides* sont, outre cette démangeaison continuelle au fondement, qui cause souvent des défaillances & des syncopes, un amaigrissement du bas-ventre, & une chaleur extraordinaire. Cette démangeaison provient du mouvement de ces vers, de la délicatesse des parties où ils séjournent; car il ne faut pas croire, comme l'a prétendu Mercurial, & après lui beaucoup d'autres, que les gros intestins ne soient capables que d'un sentiment foible & sourd; on a la preuve du contraire par les tourmens de la colique, qui se font sentir dans toute l'étendue de l'intestin colon, & par les douleurs aiguës que causent dans le rectum les hémorrhoides, & les vents qui s'y renferment.

Il est assez difficile de chasser entièrement les ascarides, & cela par plusieurs raisons: la première, c'est que ces animaux étant éloignés de l'estomac, les remèdes qu'on peut prendre par cette voie ont changé

de nature & perdu beaucoup de leur qualité, avant qu'ils soient parvenus à l'endroit où sont ces vers. La seconde est que les ascarides sont enveloppés dans des humeurs visqueuses qui empêchent l'action des remèdes. La troisième est que ces vers montent quelquefois jusques dans le cœur; or ce boyau étant fait à-peu-près en cul de-sac, les ascarides s'y tiennent comme retranchés & presque hors de prise des remèdes qu'on peut injecter par le fondement.

Les vers cucurbitains sont courts & plats comme des semences de concombres, ou semblables à de petites soles; ils gagnent principalement les émonctoires des glandes qui se déchargent dans les intestins, causent quelquefois des abcès au foie, & se logent dans la cavité de l'ulcère, les signes de leur existence sont encore fort équivoques, & ils sont aussi très-difficiles à expulser.

La meilleure maniere de venir à bout des vers lombricaux, est de commencer par les chasser avec des purgatifs résineux, comme le jalap & la scammonée & la rhubarbe données dans des doses convenables.

Outre que ces remèdes sont absolument ennemis des vers, c'est qu'ils entraînent toutes les ordures qui croupissent dans les entrailles & qui entretiennent ces insectes : l'usage de l'huile d'amandes douces, ou de l'huile de noix pris tous les jours à la dose d'une cuillerée les fait périr en leur ôtant la respiration : mais il faut encore employer d'autres remèdes pour rétablir les parties affectées, comme nous le dirons ci-après.

Il vaut mieux, comme on l'a dit plus haut, attaquer les ascarides par embas, à cause du grand éloignement où ils sont des premières voies, qui ne permet pas aux remèdes d'exercer sur eux leur action. Pour cet effet un des meilleurs remèdes, est de mettre dans le fondement un suppositoire de coton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloès dissout. Une chose que j'ai prescrit avec succès à plusieurs malades, étoit d'introduire dans le fondement un petit morceau de lard lié avec un bout de fil, & de l'y laisser quelque-tems, & quand après cela on venoit à le tirer, il étoit tout rempli de ces vers. Au lieu de lard, on peut met-

tre aussi de vieille viande salée : des clysteres de décoction de *gentiane*, de *petite centaurée*, d'*absinthe*, de *tanaïse*, de *camomille*, sont aussi très-bons contre les ascarides, surtout si on y joint une bonne quantité d'huile ou quelque peu de dissolution d'aloès ou de confection d'*hyera picra*; aux plantes nommées ci-dessus, on peut substituer l'*auronne*, la *santoline*, le *coq de jardins*, l'*aristoloche*, la *persicaire*, le *fenouil*, les *semences de coriandre* battues dont on fera des clysteres qu'on injectera en petite quantité, comme de trois ou quatre onces pour que le malade les puisse garder plus long-tems.

XCI. L'usage des *amers* est naturellement ce qu'il faut pour aller au fond du mal : c'est pourquoi, toute précaution gardée, tant pour la quantité que pour la sorte d'*amers*, ce sont les remèdes spécifiques pour détruire radicalement la cause *vermineuse*. La *rhubarbe* toute seule remplit parfaitement cette indication. L'on en fait des infusions légères, dont la nourrice elle-même doit user, si l'enfant est à la mamelle : sinon, l'on en fera prendre habituellement

La cure  
de cette  
maladie.



& souvent à l'enfant, en même-tems qu'on le tiendra à un régime sobre & frugal ; car c'est surtout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut assûrer hardiment que le manger est la cause des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cause ; car en même-tems que par sa vertu *altérative*, amere & absorbante, elle détruit les aigres, & porte du baume dans le chyle, elle est légèrement purgative, & ainsi elle entraîne par les selles, les sucs pourrissans, qui servent comme de nids, de pâture, ou de matériaux à la *vermination*. Ce remede sera précédé de quelques petits vomitifs ; après quoi l'on pourra se servir quelquefois du *mercure-doux*, dont on mêlera quelques grains avec des absorbans ; ou bien du *mercure crud* lui-même, infusé pendant la nuit, à la dose de quelques gros, dans l'eau de *galega*. C'est un remede célébré par toute l'Italie, où il est en réputation sous le nom de l'illustre M. BOYLE, parce que c'est sous ce nom qu'on le distribue.

Les *aphthes*, dans le langage vul-  
gaire, sont des ulcères qui occupent

XCIJ.  
Les aphy-  
thes.

la bouche, les levres, & l'œsophage des enfans. Mais c'est mal parler, dit un favant Auteur \* ; car ce sont de véritables *escarres*. Et un autre grand Medecin fait observer, que ces *escarres* occupent les extrémités des excrétoires des glandes, qui sont si nombreuses dans la bouche ; c'est pourquoi le nombre des *aphthes* devient quelquefois si grand. Il y en a qui prétendent que c'est la disposition mollaſſe de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces hулcérations, parce qu'ils abondent en ſéroſité. Mais le caractère des *aphthes* qui attaquent auſſi les adultes, comme les femmes groſſes, & les rateleux (*lienſi*) ſuivant l'obſervation d'HIPPOCRATE, découvre une vraie malignité dans l'humeur lymphatiqueſalivale, qui fait les *aphthes* dans les enfans. Car outre que les *aphthes* des adultes occupent tout le canal depuis l'œſophage juſqu'au dernier des inteſtins, les ſymptomes qui les accompagnent, n'obligent à rien moins qu'à en venir à l'*opium* même, comme en avertit un célèbre Prati-

\* D O L E U S.

cien (a). Il est à observer d'ailleurs que la fièvre cause souvent les *aphthes*, & que celles mêmes qui sont les plus opiniâtres, sont entretenues par un fond de fièvre. C'est la raison pour laquelle un autre grand Praticien (b) avertit, qu'il faut alors en venir absolument au *quinquina*. De tout cela on doit conclurre, que les *aphthes* dans les enfans ne sont aussi mauvaises qu'elles le sont dans les adultes, que parce que les sels sont moins exaltés dans le sang des enfans que dans celui des adultes.

Au surplus, le fond d'une telle humeur donne à comprendre qu'il faut bien se garder dans la cure des *aphthes*, de se borner à quelques remèdes *topiques*; mais qu'il faut très-soigneusement veiller au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à son nourrisson. Le *petit-lait* convient parfaitement à l'enfant, tandis qu'on lui diminuera le lait de sa nourrice; & celle-ci ne sauroit trop boire d'eau d'orge & de réglisse, pour dessaler son lait.

XCIII.  
La cure  
des Aph-  
thes.

Cela supposé, le remède le moins

(a) RIVIERE.

(b) SYDENHAM.

équivoque pour appliquer sur les *aphthes*, c'est le suc aqueux de *jou-barbe*, mêlé & cuit ensemble en parties égales avec le *lait*, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés. C'est le remède de M. BOYLE; il y ajoute un peu d'*alun de roche*, quand le mal est opiniâtre. Mais ce que recommande fortement un savant Medecin cité ci-dessus \*, c'est d'être extrêmement réservé sur la purgation dans cette maladie : autrement on risqueroit de mettre le comble au mal ; parce que le cours-de-ventre y est très-pernicieux, & qu'il est une suite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

XCIV.  
Les oph-  
thalmies  
des En-  
fans.

Les affections *galleuses* trouveroient ici la place qu'on leur avoit destinée, si d'autres affections congénères aux *aphthes*, ne venoient la préoccuper. Ce sont les *affections ophthalmiques*, qui tourmentent quelquefois si cruellement & si long-tems les jeunes enfans. Elles sont, de même que les *aphthes*, des fluxions séreuses ; & elles prennent de même leur origine dans le genre glanduleux, c'est-à-dire, dans les glandes

\* DOLEUS.

des yeux. Ce sont donc des *ophthalmies* plus ou moins humides , plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuses ; parce que souvent elles tiennent bien plus du larmolement cuisant & brûlant ( qui est l'*épiphora* des Grecs ) , lequel donne des cuissens insupportables à ces pauvres enfans. C'est l'abondance de lymphe qui se porte naturellement au cerveau des enfans ( laquelle, à cause de cela , leur rend la tête plus grosse à proportion des autres parties du corps ) , & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là , par le séjour de cette humeur , se fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes , tandis que d'ailleurs les diametres des sécrétaires lymphatiques venant à se dilater, reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du sang ; ce qui alors change l'*épiphora* en vraie *ophthalmie* , ou inflammation des yeux. C'est souvent le fondement des taches, des nuages, des obscurcissimens , enfin des aveuglemens , qui arrivent & restent à ces enfans , si l'on manque à prévenir ces malheurs.

XCV.  
La cure  
de ces  
ophthal-  
mies.

La saignée, qui est, comme le pense un célèbre Medecin \*, le spécifique dans l'*ophthalmie*, doit être pratiquée, si l'on veut voir le succès des autres remèdes. Ici, comme dans toutes les autres maladies des enfans, on voit échouer les remèdes, si l'on néglige de pourvoir à l'intérieur du corps. Les *absorbans*, la boisson de *petit-lait*, quelques gorgées d'infusion légère d'*euphrase* en manière de thé, les *lavemens* pour lâcher le ventre, (circonstance si nécessaire, suivant l'avis d'HIPPOCRATE, pour la cure des *ophthalmies*) tout cela doit précéder ou accompagner les *topiques*, auxquels on a coutume de trop déférer dans les maux des yeux. La pulpe de *pomme* cuite dans l'eau, détrempée avec de l'*eau-rose*, où l'on aura battu un blanc-d'œuf, convient ici parfaitement; ou un petit cataplasme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice, & quelques grains de safran, ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourrisson. Quelque *collyre* très-léger, composé, par exemple, avec

\* PITCAIRNE.

*Peau-rose* & les *trochisques blancs de Rhafis*, étuvant d'ailleurs très-souvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin, l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera rayer, deux ou trois fois le jour, dans les yeux malades, du sang tout chaud d'un *pigeon*. L'application derrière les oreilles d'un *vésicatoire* très modéré, pourra trouver sa place : Enfin, celle d'un *cautere* à la nuque du cou, pour achever de tarir le fond de ces productions féreuses, pourra être employée pour terminer cette cure, & préserver les enfans de rechute dans ces maux d'yeux ; parce que les *cauterres* réussissent singulièrement bien dans cet âge, & pour ces maux.

Les *affections galleuses*, quelque nom qu'on leur donne, sont une sorte de maladie à *éruptions*. Elles demandent une précaution principale, à laquelle cependant l'on manque très-souvent dans la cure de la *galle*, surtout de celle des enfans : Car l'on n'est occupé que de dessécher ou éteindre les pustules de la *galle*, lesquelles étant la voie par où se fait la *deputation* du sang des enfans,

XCVI.  
La galle  
des En-  
fans, &  
la manie-  
re de la  
traiter.

qui jette par-là son écume, rien n'est plus pernicieux que de supprimer avant le tems ces *excrétions*. C'est pourquoi l'on ne sauroit trop recommander aux nourrices, de n'appliquer rien sur les visages galleux de leurs nourrissons, jusqu'à ce que la Nature ait achevé son travail. Cependant on la soulagera, en modérant surtout le régime de l'enfant, qui abonde dans cette maladie en suc nourriciers superflus. Il faut en même-tems faire sucer à l'enfant du sirop de roses pâles simple, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces; & cela toujours sans perdre de vue l'avertissement d'un grand Médecin Chirurgien \*, qui recommande sévèrement la retenue sur les remèdes extérieurs dont on se sert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiscretion à appliquer des drogues sur les visages galleux des enfans, arrivent des *epilepsies*, & souvent toutes les infirmités qui surviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement prise, l'on se réglera, pour l'applica-

\* FABRICE DE HILDEN.



tion des remèdes sur les visages de ces enfans , par l'état où paroîtront les pustules. Si elles sont enflammées, douloureuses & fiévreuses , alors il faut , sans différer , saigner l'enfant ; car ces accidens , & encore bien d'autres , n'arrivent aux plus jeunes enfans , qu'à raison d'une *plethore* ou d'un excès de suc dans les vaisseaux. C'est que n'y trouvant pas assez d'espace , ni assez d'étendue dans des capacités aussi bornées qu'elles le sont dans d'aussi petits corps , ces suc superflus s'accumulent ; & alors , par les *congestions* plus ou moins phlegmoneuses , ou par les *stases* qui s'en forment , ils attirent des douleurs , des anxiétés ou des inquiétudes cruelles , dans lesquelles on voit de pauvres enfans. A la saignée l'on joindra l'usage intérieur du *petit-lait*, & l'usage extérieur de l'eau d'*orge*, ou seule ou mêlée d'un peu de *trochisques blancs de RHASIS*, pour en étuver sobrement & légèrement le visage de l'enfant. Si ces pustules fournissent trop de suppuration , il faut avoir recours à l'application de quelques *detersifs* anodins - tempérés ; comme , par exemple , la crème

très-fine de *lentilles*, ou d'*orge*, ou bien la *crème de lait*, où l'on mêlera un peu de *craie de Briançon*. Enfin, si ces pustules sont trop seches, il faudra les toucher délicatement avec un peu d'*huile d'amandes douces*, ou bien avec le *lait* tiède où l'on aura mêlé très-peu de *safra*n; ce qui fait encore mieux. Mais lorsqu'on aura réprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra passer à quelque chose de décisif pour la cure de la *galle*. Pour cet effet, on étuvera les pustules avec de l'eau d'*orge*, où l'on aura fait bouillir un peu de *fleurs de soufre*. Au reste, l'on aura soin de purger doucement l'enfant, ou par le sirop de *roses pâles* simple, ou par celui de *chicorée* composé de *rhubarbe*, ou en lui faisant avaler assidument de l'*huile d'amandes douces*, avec du *sirop-violat*.

J'aurois traité en cet endroit du mal ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le *chartre*, ou le *rachitis*: Mais, comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la *partie blanche* du sang en bien des maux, il seroit inutile

de rien répéter ici sur cette maladie.

Voilà à-peu-près tout ce que j'a-  
vois à dire de plus important sur les Le tems  
auquel  
on doit  
sevrer  
les En-  
fans. *Maladies des Enfans*. Mais tous les  
Auteurs qui ont traité de ces mala-  
dies ont oublié de parler de l'occa-  
sion qui attire une infinité de maux  
aux enfans, au sortir du lait de leurs  
nourrices. C'est, comme je l'ai déjà  
dit ci-dessus, la malheureuse coûtume  
que l'on a de ne pas faire attention  
au tems propre pour *sevrer* les  
enfans : Cela se fait souvent très-pré-  
maturément ; car, suivant la déci-  
sion d'un respectable Praticien \* de  
l'Ecole de Paris, on ne devroit pas  
faire tetter les enfans moins de deux  
ans & demi. Au mépris d'une si sage  
observation, & si sûre pour la santé  
à venir des enfans & des adultes,  
l'on sevre les enfans, sur les moin-  
dres prétextes, à douze ou quinze  
mois ; & , pour l'exécuter, l'on s'en  
repose sur les soins ou l'intelligence  
grossière de femmes sans science,  
sans réflexion, sans éducation, &  
qui font du *sevrage* des enfans une

\* BALLONIUS, *Epidem.* Lib. I. pag. 8.

espèce de métier pour gagner leur vie.

xcviii  
Réflexions sur  
la conduite de  
la plupart des  
Seigneurs par  
rapport  
aux Enfans.

Cependant c'est cette circonstance qui est la plus importante pour la vie & pour la santé des enfans. Car c'est du moment qu'ils sont *sevrés*, que commence la formation de leurs corps. C'est alors que s'établissent les fondemens de la santé de leurs corps, & de celle de leurs esprits, dont les fonctions sont si étroitement liées à la disposition des corps : & voilà ce que l'on donne à ménager à des femmes aussi peu instruites sur l'une que sur l'autre de ces sântés. S'il falloit mettre de jeunes enfans chez ces femmes, seulement pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraisser, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commission. Mais de voir qu'on abandonne des hommes qui sont & qui doivent devenir de plus en plus des substances pensantes, à des femmes qui ne savent que nourrir des créatures de chair & de sang, bien buvantes & bien mangeantes, est-il surprenant, après cela, que le monde se peuple d'esprits stupides, lourds, enfoncés dans

dans la matiere , & appésantis dans les fonctions de leurs charges , de leurs professions, ou de leurs métiers? Car ces réflexions ne sont que la suite de celles que l'on a faites ci-dessus , que les familles des Pauvres étant comme les séminaires du genre humain , il est de la dernière importance de veiller à la conservation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'est pas moindre pour leur éducation corporelle, c'est-à-dire , pour la maniere de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux , qui ne sont que des machines purement matérielles, ou matériellement organisées : Il faut faire attention que les enfans des Pauvres doivent devenir des substances raisonnables , & que par conséquent l'on doit également nourrir leurs esprits en même-tems que leurs corps, chacun à sa maniere ; mais la bonne maniere est inconnue à presque toutes ces femmes qui font le métier de *Sevreuses* , & qui ne savent précisément que donner leurs soins à la nourriture du corps , sans s'embarrasser aucunement de celle de l'esprit.

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entendue, feroient plus d'impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. HIPPOCRATE, jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que caufoit dans le monde l'ignorance ou l'impéritie des Medecins; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de lois établies pour punir les mauvais Medecins: *Artium Medecina nobilissima; verum, propter eorum qui eam exercent ignorantiam, &c. omnibus inferior habetur. Erroris causa..... quòd sibi Arti Medicæ nulla in uribus..... prefinita pœna est* \*. C'est pourquoy un moyen de remédier dorénavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces *Sevreuses* à gages, ne feroit-ce pas d'établir des lois, & en conséquence de faire des examens, afin de juger de leur capacité pour l'exercice qu'elles osent entreprendre? Cet établissement feroit-il moins raisonnable, que celui par lequel il n'est permis à quelque femme

\* HIPPOCR. *Lex.*

que ce soit , de se donner au Public pour *Accoucheuse* , sans avoir passé par les examens ordonnés à cet effet , & auxquels elles sont assujetties par de justes lois ? En effet , est il moins essentiel de pourvoir à la sûreté de l'éducation corporelle des enfans , qu'il n'a été jugé nécessaire de veiller à la sûreté de leur naissance ? Le soin des *Accoucheuses* ne regarde que la sûreté de la vie du corps ; au lieu que le devoir des *Seveuses* renferme la sûreté de la vie du corps , & celle de l'ame ou de l'esprit.

C'est donc à ce double égard qu'est mal entendue la maniere de *sevrer* les enfans. On les met entre les mains de personnes qui croient avoir tout fait , quand elles se sont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle , ou à la nourriture des corps , après les avoir saisis de sucs nourriciers non - seulement trop abondans , mais souvent encore trop grossiers. Je demande si ce sont-là des matériaux convenables à servir de fondement à l'édifice du corps , & de ses organes , qui se forment ou se développent dans les jeunes enfans ? Il ne faut , pour en juger , qu'u-

ne légère attention sur la maniere dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élèvent, la fermeté, la justesse, & la consistance qui les fait durer des siècles entiers. Leur art ou leur adresse pour cet effet, consiste à prendre soin que les premières *assises* de pierres qui doivent porter le poids de la masse des plus grands édifices, soient solidement & fermement unies, par les liaisons qu'ils savent donner aux pierres les unes avec les autres ; & c'est à quoi ils réussissent, en remplissant les *joints* d'entre les plus grosses pierres de taille, non d'un mortier abondant, grossier ou épais, mais d'un ciment très-fin, très-délié & très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choisi, bien tamisé, & habilement détrempé, dont ils savent insinuer de justes quantités entre les *joints* des pierres les plus grosses, les plus étendues & les plus massives. De même, en suivant cet exemple, ne voit-on pas de quelle importance il est pour l'affermissement, la solidité & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaison de sucs fins, très-fluides, &



justement détrempés ? Seront-ce ceux qui viendront de potages ou de soupes composées de viandes les plus grossières, de *bœuf* (souvent de *vaches*) & de *mouton*, qui font la base des potages ordinaires des familles des petites gens ? Cependant il se trouve des *Sevreuses* parmi eux, qui ne craignent point, & qui même se font une espèce de vanité, d'accoutumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain sec, du gâteau, ou de semblables alimens solides, sans en excepter la viande, & encore quelle viande ! Je demanderois à ces *Sevreuses* si expérimentées, à ce qu'elles prétendent, quels sont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digérer ces nourritures ? Leurs *dents* sont encore ou à venir, ou trop foibles dans leurs affictes ; les fibres nerveuses de l'*estomac* n'ont pas encore pris leur *ton*, ou acquis le ressort qui leur convient pour exercer la vertu systaltique de la *trituration*. Voilà donc tous les viscères naturels exposés à se trouver comblés ou suffoqués par l'abondance de sucs indigestes, ou impar-

faitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales issues que la Nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ses plus abondantes superfluités, sont encore très-imparfaitement ouvertes : Ce sont les pores de la peau, qui doivent servir à la *transpiration* ; cette ressource capitale dans l'oeconomie animale, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ses opérations. Que deviendra, dans les parties les plus intimes du corps, cette surabondance de sucs nourriciers mal apprêtés ? La *bile*, déjà si foible de vertu, non exaltée encore, dans les corps des enfans, ne sera-t-elle point offusquée par la partie blanche du sang, & ainsi éteinte avant que de naître ? Et cette partie blanche, qui ne doit faire que les deux tiers de la masse du sang, venant ainsi à la constituer presque entièrement, ne lui servira-t-elle point comme d'*entraves*, lesquelles s'interposant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la masse du sang un composé de fluides ralentis & croupissans ? N'y a-t-il pas lieu

de tout craindre pour la suite de l'âge, d'un sang devenu pauvre de ses richesses, parce qu'il est surchargé de sucs?

Qui pis est, peut-on se promettre que le *spiritueux-volatil* qui doit servir aux fonctions de l'ame, & aux opérations animales, se séparera de ce fond limoneux, avec la condition & la quantité qu'il doit avoir, en sortant du sang, pour animer comme il faut le genre nerveux? Une liqueur aussi mal *dephlegmée* pourra-t-elle fournir au cerveau la quantité d'*esprits* dont il a besoin pour imbibber & faire végéter tous les nerfs qu'il envoie par tout le corps? On sait quels soins la Nature apporte pour *rectifier la lymphe* qui monte au cerveau pour entretenir le cours des esprits. Mais toutes ces prévoyances de la Nature, renfermées dans tous les lieux de retraite, savoir, les *sinus* & les *glandes*, qui sont sur la route du sang qui se sublime à la tête, seront-elles suffisantes pour dépurer cette lymphe qui doit servir de véhicule à ces *esprits*? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfans ne se trouve trop chargé d'hu-

meurs, & trop vuide d'esprits ! De cette maniere, les enfans deviendront lourds, tardifs, & sans industrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaise nourriture que des nourrissons prennent entre les mains des *Sevreuses*. Il me semble que ces réflexions méritent singulièrement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrétiennes ; puisque, faute de cela, l'on n'y élèvera que des sujets imbécilles, sans lumieres, & sans capacité dans leurs esprits. Les mœurs, en consequence d'une telle nourriture, qui est plus propre à faire de la chair & du sang, qu'à mettre de la sagesse & de la modération dans l'esprit, seront-elles plus en sûreté que les corps ?

Le conseil d'HIPPOCRATE sur les changemens de nourriture, va au-devant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas passer brusquement ni précipitamment d'une chose à une autre ; parce qu'il faut en peser les circonstances : *Eorum quæ circa naturam atque habitum nostrum contingunt, maximæ mutationes morbos pariant* \* . . . . . *Omnis subita*

\* HIPPOCR. *De Viâtu Acutorum.*

*mutatio periculosa..... Mutationes cavere oportet, in eoque observanda est cibi paucita (a)..... Viçtuum mutationes morbos pariunt (b).* C'est ainsi qu'ayant à changer la nourriture d'un nourrisson, il faut, après avoir bien pris son tems pour ne pas précipiter un changement de cette importance, que la nourriture qu'on substitue au lait d'une nourrice, se trouve *analogue*, c'est-à-dire, en ressemblance de nature avec le lait. Cette ressemblance se trouve-t-elle dans les sucs contenus dans les chairs des animaux, si l'on compare ces sucs avec ceux des alimens tirés des légumes, & surtout des graines? C'est dans les graines qu'est contenue immédiatement, & par un simple développement, une substance douce, blanche & laiteuse: & voilà ce que l'on doit donner à un nourrisson, au sortir du lait de sa mere. Quand on lui donne des crèmes, des bouillons, ou semblables *pulmens* de graines, la Nature qui travailloit le lait de la nourrice, se retrouvant tout d'abord dans ces sortes de nourritures,

(a) IDEM, Lib. VI. *Epidem.*

(b) IDEM, Lib. de *Octimzstri Partu.*

qui sont prochainement laiteuses , continue son même travail. Telles seront donc alors à leur place , & très-à-propos , les bouillies faites avec les farines de froment , bien séchées ; & encore les crèmes préparées avec les graines , comme les *haricots* , l'*orge* , le *grau* , le *riz*. L'on fera ensuite des panades à l'eau avec des jaunes-d'œufs ; & ainsi successivement on parviendra à donner , si l'on veut , des potages ou des panades à la viande , lorsqu'un nourrisson aura passé quelque tems dans l'usage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces , les fibres de son estomac en auront suffisamment de ressort pour démêler dans les sucs des viandes & en faire sortir , par le moyen de la *trituration* , les sucs *lymphatiques* , qui s'étoient perdus , aliénés & métamorphosés dans la confection des chairs des animaux , qui ne se sont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures simples & naturelles tourneront volontiers au bien des corps des nourrissons , si l'on a soin de leur faire boire de l'*eau chaude* , adoucie , en cas de be-

soin , par un peu de *miel* , ou de *suc-*  
*re* , surtout ne leur donnant jamais  
rien de vineux , c'est-à-dire , ni vin ,  
ni cidre , ni biere. Ce seroit le moyen  
de réconcilier nos corps avec l'usa-  
ge du *miel* , que de les accoutumer ,  
pendant qu'ils sont jeunes , à se nour-  
rir de légumes ; & ce sera l'avantage  
que l'on tirera du régime que l'on  
conseille ici aux Pauvres. Il faut de  
plus avoir un grand soin d'exercer  
les corps de ces jeunes enfans , soit  
en les faisant promener petit-à-petit ,  
ou dans des bancs vraiment *ambula-*  
*toires* , & qui sont faits exprès pour  
soutenir leurs petits corps , soit en  
les promenant doucement soutenus  
par des lisières que les *sevrées* tien-  
dront dans leurs mains : mais il faut  
bien se garder de les forcer en aucu-  
ne maniere dans leur marche. Par  
cette attention journaliere & pru-  
demment exercée , les os des jeunes  
enfans , soit de l'épine du dos , soit  
des cuisses , ou des jambes , se forti-  
fiant par ce petit travail (*labor firmat* ,  
dit CELSE , si versé dans le régime ) ,  
& ainsi les *solides* prenant de justes  
directions , les *fluides* les suivront ,  
& l'on aura la consolation de voir

croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes , fans devenir *noues* ou crochus.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Medecine à des femmes pour leur apprendre à *sevrer* des enfans. C'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui apprennent le métier d'*Accoucheuses* ? Comme donc il suffit pour celles-ci, que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des Accouchemens , il suffira que des Medecins soient préposés pour instruire ces femmes, des regles qui regardent singulierement la diete ou le régime des enfans nouveaux-nés, & des enfans sortans de nourrice.

xcix. La science que l'on exigeroit ici d'une *Sevreuse*, seroit même bien moindre que celle que l'on veut trouver dans une *Sage-femme* qui se présente aux examens des Chirurgiens. Car on voudroit de celle-là, qu'elle fût seulement s'occuper sa-

Qualités  
nécessai-  
res à une  
Sevreu-  
se, & ses  
devoirs.



gement & sérieusement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant *Sevreuse*. Tout se réduira donc à ce qu'elle ne perde jamais de vûe, que c'est un lait de femme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant. Elle connoîtra alors que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel lait. Ainsi le lait de vache, dont elle fera des bouillies, ou des panades, lui paroîtra toujours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle *sevre*; &, en conséquence, elle devra, pendant du tems, le tenir à cette nourriture. Mais parce que le lait de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, & que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur, enfin que la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistance plus difficile à vaincre, pour toutes ces raisons, il faut que la *Sevreuse* ait soin d'accoutumer l'enfant à boire quelque chose d'aussi simple à-peu-près que la sérosité du lait de femme; &, parce que la Nature n'offre rien de plus simple en ce genre que l'eau com-

mune, ce fera de cette eau, prise à la rivière, dont elle lui fera boire assez pour donner à cette nourriture un véhicule suffisant. Il est de la dernière importance, dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux de fontaine, qui seroient trop froides ou gravelleuses ; & cela pour ne les point exposer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins, ou de vessie, qui sont les appanages de beaucoup d'enfans de pauvres gens.

Les farines de graines se trouvant dans une convenance très-prochaine avec le lait, ce fera donc de ces farines, comme celles de riz, par exemple, d'orge, de gruau, d'haricots, de millet, & d'autres graines aussi naturelles en fait d'alimens, dont la Sevreuse fera à son enfant des bouillons, des crèmes, ou des *pulmens*, soit avec l'eau seule, soit en y mêlant du lait, ou bien un jaune-d'œuf, ou un peu de beurre bien frais. Mais ce ne sera qu'après avoir passé quelques mois dans l'usage de telles nourritures, qu'elle pourra employer celui des potages à la viande, mais

qui seront faits avec de la volaille , ou du moins avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton ; & cela toujours dans la vûe de ne faire passer dans le corps d'un enfant nouvellement sevré , que des suc<sup>s</sup> nourriciers les moins disproportionnés à la nature du lait de femme. C'est ce qui doit servir continuellement de boussole à une *Sevréeuse* qui ne voudra que le bien de son nourrisson. Par la même raison , elle se gardera de lui faire boire rien de vineux ; parce que le vin durcissant les suc<sup>s</sup> nourriciers , surtout ceux que l'on tire des chairs des animaux , ce seroit insinuer dans les vaisseaux d'un jeune enfant , de véritables causes de maladies , que de lui donner pour nourriture ordinaire des suc<sup>s</sup> aussi indigestes , qui rendroient ses visceres les réservoirs & les foyers de plusieurs infirmités , lesquelles éclor<sup>oient</sup> avec l'âge. C'est pourquoi elle doit se le tenir dit une fois pour toutes , de n'accorder de la viande en substance à cet enfant , qu'après trois ans au moins , c'est-à-dire , jusqu'à ce que les fonctions de son corps , les coctions & les digestions.

soient bien établies ; parce qu'alors les voies de la transpiration se feront suffisamment ouvertes par toute l'habitude du corps.

Ces voies de transpiration ne sont autre chose que les pores de la peau, qui se feront ouverts , à mesure que la peau se sera étendue sur toute la superficie du corps. Ainsi ce sont comme autant de soupiraux , capables désormais de donner issue à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la Nature , une *Sevreuse* aura soin , en nourrissant son enfant , d'entretenir toute la peau de l'enfant bien nette. Pour cela , elle aura une singuliere attention à humecter mollement , avec un linge mouillé d'eau chaude & de très-peu d'eau de vie, tous les endroits du corps de cet enfant , où s'amasseroit de la crasse ; elle lui frottera, avec un linge doux, quelquefois même avec une brosse bien fine , l'épine du dos & la tête ; & , tout cela supposé , elle tiendra le corps de son enfant bien propre dans du linge bien sec , & suffisamment changé , ou autant de fois qu'il

convient pour décharger continuellement l'habitude du corps , de l'espèce de *suie* qui s'élève du fond des entrailles , & qui s'échappe en vapeur ou en fumée par tous ces insensibles sôûpiraux.

Toutes ces réflexions sur les *Sevreuses* , pourront peut-être paroître déplacées dans cette Médecine des Pauvres , parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à sevrer à d'autres femmes ; au lieu que les femmes qui sont pauvres gardent leurs enfans chez elles , & qu'elles les seurent elles-mêmes. Mais c'est parmi les Pauvres que les Riches choisissent des *Sevreuses* ; c'est pourquoi la Médecine des Pauvres a droit de leur donner des conseils. Ainsi ce sont les Pauvres qu'il faut singulièrement instruire de l'art de *sevrer* les enfans. Si cependant les meres elles-mêmes , dans les familles des personnes aisées , vouloient sevrer leurs enfans , elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons , ou bien elles se feront aider par des *Sevreuses* d'office , c'est-à-dire , par des femmes qui auront toutes les connoissances né-

cessaires pour remplir utilement cette fonction. Ainsi, de quelque façon que ce soit , on peut toujours se flater que ces réflexions seront très-utiles pour le bien public , & pour la conservation de tous les Citoyens d'un Etat. \*

\* On peut encore consulter sur les Maladies des *Enfans*, de même que sur celles des *Femmes - Grosses* , des *Accouchées* , & des *Nourrices* , un Ouvrage posthume de l'Auteur , qui a pour titre : *Le Brigandage de la Chirurgie*, page 77. & suiv. depuis le Paragraphe XXX. jusqu'au LXVI. pag. 145.



---

*LES MALADIES DES VIEILLARDS.*

**L**ES Maladies des *Vieillards* font un contraste naturel avec celles des *Enfans*. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux sous lesquels elles ont déjà été traitées ci dessus, l'on ne se propose ici autre chose que d'en faire sentir les singularités, c'est-à-dire, ce qui leur est propre, & ce qui en fait le caractère dans les âges avancés.

La premiere Observation, qui est essentielle pour la cure des maladies des *personnes âgées*, & qu'un Medecin ne doit jamais perdre de vûe, c'est celle qui regarde le soin de se faire instruire, si le malade a été sujet à quelque maladie *habituelle*, soit qu'elle ait pris naissance chez lui, soit qu'il l'ait héritée de sa famille. Il arrive souvent que c'est la *goute*, ou des *érysipeles*, auxquelles il aura été sujet dans sa jeunesse; ou bien un *flux hémorrhoidal*, qui lui aura été ordinaire; ou quelquefois une *tache phthisique* attachée à la famille dont il descend. Car il est étonnant com-

C.  
Premiere  
Observation  
sur les  
Maladies  
des per-  
sonnes  
âgées.

bien ces fonds originaires de maladies influent dans celles des Vieillards, à qui il est ordinaire de subir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeunesse. L'expérience ou l'attention journaliere persuadera de l'utilité de cette observation. Les remèdes, le régime, en un mot, toute la conduite qui est à suivre pour la cure des maladies des Vieillards, étant réglée & dressée sur l'état où leurs corps se trouvent, en conséquence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeunesse, ou des maladies habituelles qu'ils auront souffertes alors, on trouvera infiniment plus de succès dans les remèdes qui seront employés suivant ces observations.

CI.

Seconde  
observa-  
tion sur  
ces Ma-  
ladies.

Une seconde Observation, qui suit de la premiere, c'est d'étudier si dans ces occasions les maladies ont quelque chose de *périodique*, c'est-à-dire, si elles tiennent de celles qui se font sentir par *accès*. Alors ce sera au Medecin à voir si l'on ne pourroit pas employer le *quinquina* ; parce que souvent il est de ces maux comme des crachemens de sang, qui sont *périodiques*, & qui, semblables aux



accès de fièvre, reviennent de tems-en-tems : Ainsi comme le *quinquina* guérit décisivement ces crachemens de sang, il guérira pareillement les maladies dont nous parlons.

De même, si c'est une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner si dans sa maladie il ne se mêle rien d'*hystérique*, ou d'un pareil fond, qui pourroit être dans ses entrailles, parce que dans sa jeunesse elle auroit été sujette aux *vapeurs*. C'est pourquoi un grand Praticien\* recommande de mêler toujours le *castoreum* dans les remèdes qu'on emploie dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera aussi important, par l'usage, c'est de savoir placer à propos, dans ces maladies, les *martiaux* sous la forme qui conviendra. C'est ainsi qu'en associant ces *martiaux* avec le *quinquina*, lorsqu'on le donne dans les fièvres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

Une troisième Observation, qui est générale pour toutes les maladies des Vieillards, est fondée sur la réflexion que l'on a déjà insinuée, savoir, que les maladies des *vieillards* contrastent avec celles des *Enfans*. Car comme

CIR.  
Troisième Ob-  
serva-  
tion là-  
dessus.

\* BAGLIVI.

celles-ci ont leur cause matérielle dans la surabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans (ce qui fait que leurs maladies paroissent toutes d'humidité, de mollesse, & de trop de souplesse dans les *solides*, qui sont gorgés de cette lymphe,) au contraire dans les maladies des *Vieillards* tout y est sec, âcre & salin; de sorte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la *saumure* de leur sang. Ainsi il faut regarder le corps d'un Vieillard comme rempli de sucs *saumurés*, ou d'un sang qui a perdu son *volatil-huileux*, ou son *soufre éthéré-balsamique*; &, par cette raison, les fibres nerveuses étant destituées du spiritueux-lymphatique, qui en fait la bonne constitution, le *ton* & la souplesse naturelle, elles contractent habituellement une roideur *spastique*, qui rend leurs *oscillations* roides; c'est pourquoi le pouls des Vieillards est ordinairement dur, ou *serratile*. Toutes ces attentions sont nécessaires pour se régler dans la cure des maladies des *personnes âgées*.

CIII.  
Quatrie-  
me Ob-

Une quatrième Observation, laquelle suit encore de celle-là, c'est

que les maladies des Vieillards attaquent ordinairement les *membranes* ou la *peau* ; ce qui les rend sujets à des *prurits* , qui passent en *dartres* insupportables. Cela vient de ce que les fibres de la peau se desséchant par l'âge , elles retiennent dans leurs interstices la matiere de la *transpiration* supprimée , laquelle devenant âcre & mordicante par son séjour dans des parties aussi sensibles , les tient dans un picotement continuel. Ces mêmes maladies attaquent aussi ordinairement la *vessie* , & les parties qui y ont rapport , comme les *reins* , & les *uréteres* , qui sont toutes parties nerveuses ou membraneuses , & arrosées continuellement de lymphe. De-là vient que les Vieillards sont si sujets aux affections *pierreuses* , *gravelleuses* , ou *néphritiques* , comme encore aux *dysuries* , aux *stranguries* , aux *ischuries* & *suppressions d'urine*. C'est aussi pour-quoi toutes ces maladies doivent tenir l'esprit d'un Medecin attentif au régime qu'un Vieillard aura gardé toute sa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un sang chargé du *tartre* de la quantité de vin dont il aura fait trop d'usage , & peut-être de

servation  
sur les  
mêmes  
Maux.

débauche dans ses jeunes ans. Peut-être encore sera-ce dans un pays où les vins blancs sont d'un usage commun, & presque la boisson ordinaire; & par-là un Medecin comprendra la raison de l'*acide* qui domine ordinairement dans la masse du sang. Etant donc parfaitement instruit des sources des maladies, il se trouvera entierement à portée d'y remédier efficacement.

CIV. Peut-être que l'on contestera le *contraste* où l'on met ici les maladies des *Vieillards* avec celles des *Enfans*; parce que tout le corps d'un Vieillard paroît en *distillations*, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, touffe & crache continuellement, fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines: Il n'est point, ce semble, de marques plus évidentes des sérosités dominantes dans les entrailles d'un Vieillard infirme; & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence est essentielle. Les sérosités dans un Vieillard, sont des *expressions* ou des *pressurages*, qui se font par le rétrécissement des vaisseaux, & par l'*acide* qui tient le sang en *présure*; au lieu

Remarques sur le contraste des maladies des vieillards avec celles des Enfans.

lieu que les sérosités dans le corps d'un enfant malade, se font par la surabondance de la lymphe nourricière, qui fait *congestion*, ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les causes sont infiniment différentes, les *indications* deviendront contraires, comme il a été dit ailleurs; & c'est ce qu'il faut soigneusement observer dans la pratique.

La dernière Observation, qui concerne également les personnes âgées de l'un & de l'autre sexe, c'est que comme il paroît peu d'humeurs dans leurs maladies, la Médecine *altérative* doit y être employée préférablement à la *purgative*. Cette remarque est encore plus sensible dans les maladies des femmes, à cause des soupçons que doit avoir continuellement un Médecin, sur ce qu'il pourroit y avoir d'*hystérique*. Car alors les *purgatifs* & les *irritans* doivent céder aux *anodins*, aux *calmans*, & à tout ce qui est *adoucissant*.

Je crois avoir à présent rempli l'objet que je m'étois proposé touchant les maladies. Mais j'avouerai naturellement, que ce n'est qu'en trem-

CV.  
Dernière  
Observation  
sur les  
maladies  
des per-  
sonnes âgées de  
l'un & de l'autre  
sexe.

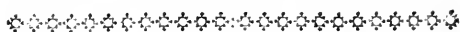
blant que j'ai touché une matiere aussi délicate que les maladies des femmes - grosses , & celles des enfans. Un fameux Medecin Espagnol \*, disoit au sujet de ces maladies , *Duo sunt quæ in Medicina maximè me habent anxium sollicitumque , in quibus maximis angustiis premor , difficultatibus scateo , & ferè titubo , scilicet quum gravidis & infantibus medeor ; nam hi doloris situm , speciem , vel quid aliud nesciunt explicare.* En effet , l'on comprend à travers combien de travaux & de difficultés il a fallu percer , pour parvenir à répandre quelque foible jour sur les causes & sur la cure , non-seulement des maladies des femmes & des enfans , mais encore de tous les hommes , eu égard aux différens sexes , à leurs différens états , à leurs âges , & à leurs métiers ou professions. Ces difficultés se sont rencontrées surtout à l'égard des maladies des enfans , qui ne pouvant s'expliquer sur l'espece du mal qu'ils ressentent , mettent souvent le Medecin dans l'obligation d'aller comme à tâton. Au reste , je ne demande pas que l'on prenne pour des lois , ou

\* EPIPHANIUS FERDINANDUS , *Histor.* XIII.

des décisions, tout ce que je n'ai fait que proposer dans ce Traité. Ce ne sont presque que de simples vûes, que je communique aux personnes qui se dévouent au service des Pauvres; mon dessein est seulement de leur faciliter les succès de leurs soins.

Je vais entrer, avec la même simplicité, dans quelques détails sur les remèdes qui ont été indiqués ou insinués dans le corps de cet Ouvrage. Ce sera la *Pharmacie des Pauvres*, après cependant que j'aurai donné une *Chirurgie* abrégée, domestique, & aisée, pour soulager les Pauvres dans leurs blessures, & dans mille accidens auxquels les expose la dureté de leurs professions. C'est ainsi que je tâcherai de *ren plir toute justice* envers les Pauvres, et ne manquant, autant que je le pourrai, à rien de ce qui regarde les secours essentiels que doit la Médecine à cette portion du genre humain, si chère à l'Eglise, & si importante au Public. A Dieu en soit la gloire, & de profondes actions de grace!

FIN DE LA MEDECINE.



# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

### Du Second Tome.

---

#### S E C O N D E P A R T I E.

#### • UITE DE LA MEDECINE DES PAUVRES.

---

#### *L E S M A L A D I E S D E S P A U V R E S.* p. 6.

- I. *M*aladies des Serruriers, des Maréchaux,  
des Armuriers, des Cloutiers, des Ver-  
riers, &c. page 7
- II. Des Plâtriers, & de ceux qui travaillent à  
la Chaux. 18
- III. Des Ca riers, & des Cureurs de Puits. 23
- IV. Des Marbriers, des Statuaires, & des Tail-  
leurs de Pierres. 27
- V. Des Ouvriers qui travaillent dans la terre. 29
- VI. De ceux qui curent les Egouts, les Retraits,  
&c. 32
- VII. Des Plombiers, des Potiers d'étain, des  
Potiers de terre, des Fondeurs, &c. 42
- VIII. Des Peintres, des Doreurs, &c. 59
- IX. Des Mesureurs de Grains. 62
- X. Des Amidoniers. 65
- XI. Des Boulangers. 68
- XII. Maladies des Meuniers. 69
- XIII. Des Crocheteurs. 72
- XIV. Des Porteurs de Chaise. 77
- XV. Des Porteurs d'eau. 79
- XVI. Des Cabaretiers, des Brasseurs de Biere,  
&c. 80



DU TOME II.

357

XVII. Des Bate'iers, des Pêcheurs, & des autres gens qui travaillent sur l'eau.	84
XVIII. Des Brasseurs, des Teinturiers, des Jardiniers, & des Fontainiers.	93
XIX. Des Lavandieres, des Lessiveuses, & des Blanchisseuses.	94
XX. Des Baigneurs & Etruvistes.	106
XXI. Des Foulons.	108
XXII. Des Corroyeurs.	109
XXIII. Des Tanneurs.	110
XXIV. Des Poissonniers & des Bouchers.	111
XXV. Des Chandeliers.	114
XXVI. Les exhalaisons des Chandelles sont très-dangereuses pour les Gens de Lettres.	118
XXVII. Maladies des Gens de Lettres.	120
XXVIII. Des Religieux & Religieuses.	126
XXIX. Des Ouvriers Stataires ou qui travaillent debout.	136
XXX. Des Ouvriers Sédentaires ou qui travaillent assis, & de ceux qui sont mitoyens entre les Stataires & les Sédentaires.	146
XXXI. Des Maquignons & des Postillons.	150
XXXII. Des Imprimeurs.	152
XXXIII. Des Artisans occupés aux Ouvrages délicats.	154
XXXIV. Des Copistes d'anciens Manuscrits, &c.	158
XXXV. Des Chaudronniers & des Canoniers.	159
XXXVI. Des Musiciens ou Chanteurs, & Chanteuses.	161

LES MALADIES DES PERSONNES

DU SEXE.

164

XXXVII. Division des Maladies des Personnes du Sexe.	ibid.
--	-------

# 358 TABLE DES ARTICLES

XXXVIII. <i>Maladies des jeunes Filles.</i>	166
XXXIX. <i>Les Pâles-Couleurs.</i>	168
XL. <i>Les Vapeurs.</i>	181
XLI. <i>Les Evacuations trop considérables , ou trop fréquentes.</i>	186
XLII. <i>Dangers du dérangement d'évacuation.</i>	193
XLIII. <i>Le Mariage remédie aux Pâles-Couleurs.</i>	197
XLIV. <i>Il ne faut point marier les Filles trop jeunes.</i>	199
XLV. <i>Maladies des Femmes-grosses.</i>	203
XLVI. <i>Les Fausses-Couches.</i>	209
XLVII. <i>Les Faux-Germes.</i>	210
XLVIII. <i>Le cours-de -Ventre des Femmes-grosses.</i>	211
XLIX. <i>Les Purgatifs sont très-dangereux dans la grossesse.</i>	214
L. <i>Les Varices &amp; les Enflures des cuisses &amp; des jambes dans les Femmes-grosses.</i>	217
LI. <i>L'Incontinence d'urine dans certaines grossesses.</i>	ibid.
LII. <i>Maladies des Parties supérieures dans les Femmes grosses.</i>	218
LIII. <i>Les Appétits bisarres des Femmes-grosses.</i>	221
LIV. <i>L'Accouchement naturel.</i>	222
LV. <i>L'Accouchement laborieux.</i>	225
LVI. <i>Les suites des Accouchemens.</i>	
<i>La retenue de l'Arrière-faix ou Délivrance.</i>	229
LVII. <i>Les causes de la Suppression des Vuidanges.</i>	233
LVIII. <i>Les causes des tranchées.</i>	234
LIX. <i>Effets des topiques sur les Accouchées.</i>	235
LX. <i>L'usage des calmans pour les Accouchées.</i>	237
LXI. <i>Autorités &amp; Preuves à ce sujet.</i>	238

- LXII. *Les Suppressions font moins dangereufes dans les Accouchées, que dans les Filles & les Femmes.* 241
- LXIII. *Le traitement des Maladies des Accouchées, dont on a parlé.* 242
- LXIV. *Les bouillons trop succulens font caufe des tranchées, &c. dans les Accouchées.* 244
- LXV. *La maniere de mettre les bandes aux Accouchées.* 245
- LXVI. *Le Régime des Accouchées.* 246
- LXVII. *Le Cours-de ventre des Accouchées, & fa cure.* 247
- LXVIII. *Etiologie de la Fievre de Lait.* 249
- LXIX. *Le lait épanché.* 253
- LXX. *Le traitement de cette Maladie.* ibid.
- LXXI. *Le pourpre blanc, & fa cure.* 256
- LXXII. *L'Inflammation du Sein.* 259

*LES MALADIES DES ENFANS.* 260

- LXXIII. *La Retenue du méconium, & les maux qui en réfultent.* ibid.
- LXXIV. *Les Meres devroient allaiter leurs Enfans.* 265
- LXXV. *La maniere de faire perdre le lait aux Accouchées.* 266
- LXXVI. *Avis aux Nourrices.* 270
- LXXVII. *Les tranchées des Enfans.* 272
- LXXVIII. *Deux Systèmes fur l'art de la Nutrition dans les Enfans.* 275
- LXXIX. *Remedes pour les Enfans.* 277
- LXXX. *Attention pour le lait des Nourrices.* 283
- LXXXI. *Le tems de fover les Enfans.* 287
- LXXXII. *Deux caufes des maladies des enfans.*  
     1°. *La Sérofité.* 293  
     2°. *L'acide.* 294
- LXXXIII. *Difference de l'acide & de l'aigre.* 295

360 TABLE DES ARTICLES, &c.

LXXXIV. Remarques sur les effets des Acides dans les Maladies.	297
LXXXV. La fièvre de la Dentition, ou de la sortie des Dents, dans les Enfans.	298
LXXXVI. Les causes des fièvres des Enf.	301
LXXXVII. La maniere de traiter les fièvres des Enfans.	303
LXXXVIII. La Toux des Enfans.	306
LXXXIX. La cure de cette Toux.	308
XC. La maladie des Vers.	ibid.
XCI. La cure de cette Maladie.	316
XCII. Les Aphthes.	317
XCIII. La cure des Aphthes.	319
XCIV. Les Ophthalmies des Enfans.	320
XCV. La cure de ces Ophthalmies.	322
XCVI. La Galle des Enfans, & la maniere de la traiter.	323
XCVII. Le tems auquel on doit sevrer les Enfans.	327
XCVIII. Réflexions sur la conduite de la plupart des Sevreuses par rapport aux Enfans.	328
XCIX. Qualités nécessaires à une Sevreuse, & ses devoirs.	340

---

LES MALADIES DES VIEILLARDS. 347

C. Premiere Observation sur les Maladies des Personnes âgées.	ibid.
CI. Seconde Observation sur ces Maladies.	348
CII. Troisième Observation là-dessus.	349
CIII. Quatrième Observation sur les mêmes Maladies.	350
CIV. Remarques sur le contraste des Maladies des Vieillards avec celles des Enfans.	352
CV. Dernière Observation sur les Maladies des Personnes âgées de l'un & l'autre sexe.	353
Fin de la Table du Tome II.	



